UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE DISCOURS ENVIRONNEMENTALISTE ET LA CONSTRUCTION
SOCIALE DE L'ENVIRONNEMENT DANS LA PRESSE PÉRIODIQUE
DE LA SECONDE MOITIÉ DU XIX^E SIÈCLE AU QUÉBEC

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN SCIENCES DE L'ENVIRONNEMENT

PAR

FRANCIS BERTRAND

MARS 2019

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je voudrais d'abord remercier mon directeur de recherche, René Audet, qui a accepté de superviser ce projet de mémoire. Son enthousiasme, son ouverture et ses conseils éclairants tout au long de l'écriture de ce mémoire ont été grandement appréciés.

J'aimerais remercier tout particulièrement Gabrielle Lizotte sans qui ce mémoire n'aurait pu être réalisé. Merci pour ton support indéfectible tout au long de ce parcours, tes nombreux encouragements, ta patience et ta présence apaisante. Merci de partager ma vie et d'être la magnifique personne que tu es.

Un merci sincère à Danielle Lecavalier et Maryse Courteau pour leur aide et leur grande générosité.

Finalement, je remercie mes parents André Bertrand et Louise Renaud pour leur soutien tout au long de mes études universitaires.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	ii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
LE CONTEXTE IDÉOLOGIQUE ET SOCIAL DU QUÉBEC À LA FIN DU XIX ^E SIÈCLE, UN SURVOL HISTORIQUE	5
1.1 Une émigration vers les États-Unis.....	6
1.2 L'Évolution économique	8
1.3 L'industrie agroforestière.....	10
1.4 Un État fondamentalement religieux	11
1.5 Le paradigme de la survivance	14
1.6 L'agriculturisme.....	17
1.7 L'état des sciences au XIXe siècle au Québec.....	19
1.8 Un conservationnisme émergent.....	21
CHAPITRE II	
L'APPARITION D'UNE SENSIBILITÉ ENVIRONNEMENTALE	25
2.1 L'idée de nature et le concept d'environnement.....	26
2.2 Le paradigme de la modernité.....	27
2.3 Le romantisme et la critique de la modernité.....	30
2.4 Paysage et sublime.....	32
2.5 Le Transcendentalisme, une sensibilité écologique affirmée	34
2.6 Thoreau	36

2.7 La construction de la <i>Wilderness</i>	38
2.7.1 Une conception biblique	39
2.7.2 La dualité de la <i>Wilderness</i>	41
2.8 Les conservationnistes et l'utilitarisme de la nature.....	43
2.8.1 L'interventionnisme étatique	45
2.8.2 Le scientisme de Georges Perkins Marsh	46
2.9 Le courant préservationniste	48
2.9.1 Les racines transcendantalistes et spirituelles.....	49
2.9.2 Le scientisme de John Muir et la création des parcs nationaux.....	50
2.10 La révolution darwinienne et la fondation de l'écologie	52
2.11 La diversité des conceptions de l'environnement.....	55
2.12 La problématique de recherche.....	57
CHAPITRE III	
LES IMPLICATIONS THÉORIQUES ET LES CHOIX MÉTHODOLOGIQUES	61
3.1 Le concept de discours.....	61
3.2 L'analyse du discours	63
3.3 L'application de l'analyse de discours a cette recherche.....	64
3.4 Les choix méthodologiques	66
3.5 Construction du corpus	67
3.6 Les presses périodiques.....	70
3.7 <i>La Gazette des Campagnes</i> (1861-1895).....	71
3.8 <i>Le Naturaliste Canadien</i> (1868-1890).....	73
3.9 La catégorisation.....	75
3.10 La ligne narrative	77

3.11 L'analyse des cadres	78
3.12 Les acteurs du discours	80
CHAPITRE IV	
PROCESSUS DE CATÉGORISATION ET PRÉSENTATION DES RÉSULTATS.....	81
4.1 Les résultats de la catégorisation thématique.....	81
4.2 Grille d'analyse et catégorisation.....	82
4.3 L'exploitation des ressources naturelles	83
4.4 Théologie naturelle et concept de la Providence	85
4.5 Le territoire et la territorialité	87
4.6 Paysage et sensibilité environnementale.....	89
4.7 Concept de conservation de la forêt et de protection de la faune	91
CHAPITRE V	
ANALYSES DES DISCOURS AGRICULTURISTE, SCIENTIFIQUE ET	
CONSERVATIONNISTE.....	95
5.1 Le discours agriculturiste.....	95
5.2 La ligne narrative du discours agriculturiste.....	96
5.3 Les cadres du discours agriculturiste	97
5.3.1 Le concept de la création et l'analogie du don	98
5.3.2 Une symbolique naturelle et un finalisme	101
5.3.3 Une conception dualiste de la forêt	104
5.4 Les acteurs du discours agriculturiste.....	106
5.5 Le discours scientifique	108
5.6 La ligne narrative du discours scientifique	108
5.7 Les cadres du discours scientifique.....	109

5.7.1 La supériorité de la théologie naturelle	110
5.7.2 L'harmonie de la nature.....	111
5.7.3 L'humain un corps destructeur et la préservation de l'environnement	113
5.7.4 La critique du darwinisme	116
5.8 Les acteurs du discours scientifique	118
5.9 Le discours conservationniste.....	119
5.10 La ligne narrative du discours conservationniste.....	120
5.11 Les cadres du discours conservationniste	122
5.11.1 La dilapidation de la ressource forestière	122
5.11.2 Une logique utilitariste	125
5.11.3 Les services écologiques de la forêt	126
5.11.4 Une nécessité de technicisation de la forêt.....	127
5.12 Les acteurs du discours conservationniste	129
CHAPITRE VI	
LA CONSTRUCTION DE L'ENVIRONNEMENT ET LE DISCOURS	
CONSERVATIONNISTE DANS LA SECONDE MOITIÉ DU XIX^E SIÈCLE AU	
QUÉBEC.....	
6.1 Le discours agriculturiste.....	134
6.2 Le discours scientifique	135
6.3 Le discours conservationniste	137
CONCLUSION.....	139

LISTE DES TABLEAUX

Tableau		Page
2.1	Les différents courants et mouvements pré-écologiste en occident au XIX ^e siècle.....	56
3.1	Les sources manuscrites composant le corpus.....	69
4.1	Les codes principaux issus de la grille d'analyse.....	82
4.2	Codes principaux rattachés à l'exploitation des ressources naturelles.....	85
4.3	Codes principaux rattachés aux concepts religieux.....	87
4.4	Codes principaux rattachés au concept de territorialité.....	89
4.5	Codes principaux rattachés à l'exploitation des ressources naturelles.....	91
4.6	Codes principaux portant sur la conservation des forêts et la protection de la faune	93
6.1.	Synthétisation des caractéristiques et de la construction de l'environnement propre aux discours analysé.....	132

RÉSUMÉ

La genèse d'une conscience environnementale s'articulant autour de l'affirmation de la nécessité de protéger et de conserver l'environnement n'est, au Québec, pas exclusif au mouvement environnementaliste qui a émergé au cours des années 1960. Comme l'a relevé Jean-Guy Vaillancourt dans ses travaux sur les mouvements écologistes québécois, les balbutiements d'un environnementalisme naissant prendraient racine au XIX^e siècle. En fait, cette conscience environnementale s'inscrit dans une critique plus large de la modernité qui remet en question l'ordre mécanistique et la désacralisation du monde dans les sociétés occidentales. Une longue tradition d'historiens s'est intéressée aux contextes culturels et nationaux propices à la production de ses nouveaux rapports humains/nature. C'est sur l'émergence de cette nouvelle conscience environnementale et de la construction sociale de celle-ci dans le Québec du XIX^e siècle que nous souhaitons nous attarder en analysant des discours de presses périodiques formant l'espace public.

Nous adhérons à la croyance que l'environnement est la fois une réalité et un construit, qu'il est, selon la thèse constructiviste, le produit de constructions particulières d'une réalité sociale dans laquelle les événements discursifs jouent un rôle fondamental. En ce sens, l'analyse du discours comme méthodologie nous a permis d'accéder à la construction symbolique de l'environnement. Cette construction sociale détermine les expériences des individus avec leur environnement qui à leur tour influence les discours portant sur celle-ci.

L'analyse a fait ressortir une construction relativement complexe de l'environnement dans lequel les idéologies ultramontaines et agriculturistes avancent une conception fortement anthropocentrique d'origine judéo-chrétienne de l'environnement. Conséquemment, les volontés d'une croissance nationale par l'exploitation des ressources auront pour effet de concevoir le territoire essentiellement selon son potentiel économique. Les discours laissent très peu de place à une contemplation sensible du monde naturel, c'est une vision plus techniciste de l'exploitation des ressources dans une perspective de durabilité qui est mise de l'avant. De plus, on remarque une perméabilité vis-à-vis une nouvelle science écologique se basant plutôt sur les fondements de la théologie naturelle pour construire un système de compréhension du monde des vivants. En somme, l'analyse des différents discours a fait ressortir une conception fortement anthropocentrique de l'environnement auxquelles se greffent les balbutiements d'une pensée conservationniste.

Mots clés : histoire environnementale, pensée écologique, construction sociale, analyse du discours, sensibilité environnementale, conservationnisme

...the ... of ...

INTRODUCTION

La prise de conscience d'une détérioration des milieux biophysiques, dans les années 1960, et la menace qu'elle pose pour la survie de l'espèce humaine, à guider les mouvements écologiques à non seulement œuvrer pour une mobilisation en faveur de la protection de l'environnement, mais a corollairement questionné la dynamique existant entre les perceptions de l'environnement et l'activité humaine. Simultanément, la reconnaissance des enjeux amenés par la modification de l'environnement et de leurs effets sur les sphères politiques et sociales a fait apparaître une nouvelle branche de la sociologie intéressée par l'influence de l'environnement physique sur les sociétés.

Cette volonté de revisiter les rapports humain/nature en sociologie environnementale n'a pu être possible que par la reconnaissance que l'environnement est un facteur constitutif des réalités sociales, œuvrant comme vecteur de détermination des peuples et occupant une place prépondérante dans l'ontologie des différentes communautés humaines. Ce rapprochement effectué entre nature et culture a fait émerger un désir de retracer les racines cognitives des conceptions sociales de l'environnement ainsi que de revisiter historiquement les rapports entre le binôme humain et nature.

Ce nouvel intérêt à revoir historiquement l'influence réciproque de l'environnement et des sociétés humaines a permis à l'histoire environnementale de s'implanter dans le champ de l'histoire. Relativement nouvelle dans le paysage des sciences sociales, alors qu'on lui attribue une reconnaissance académique dès le début des années

1970¹, l'histoire environnementale, pour reprendre les mots des sociologues Bernard Kalaora et Chloé Vlassopoulos « est centrée sur la diversité des formes sociales et culturelles de construction et de catégorisation de l'environnement dans des contextes différents. » (Kalaora et Vlassopoulos, 2013 p. 69). Tentant de dépasser la séparation entre les sciences humaines et les sciences de la nature, les historiens traitent de l'historicité des transformations de ses formes sociales et culturelles, mais également de la transformation des milieux biophysiques ainsi que les interactions entre les communautés humaines et l'environnement (Quenet, 2014, Kalaora et Vlassopoulos, 2013). L'histoire environnementale se caractérise sous sa dimension culturelle et intellectuelle par son accent porté sur les constructions sociales et imaginaires de l'environnement. Elle cherche à retracer les différentes approches philosophiques, les idéologies politiques et les traditions culturelles qui ont façonné une construction sociale de l'environnement sous sa dimension collective. Soulignant l'importance de la dimension culturelle dans les études en histoire environnementale, Donald Worster écrit : « The cultural history of nature is as significant as the ecological history of culture. » (Worster, 1993, p.10)

Cet intérêt pour l'étude de l'historicité des rapports humains/nature va, au Québec, véritablement s'enraciner dans le domaine des recherches historiographiques au cours des trente dernières années avec l'institutionnalisation de ce nouveau champ. L'histoire environnementale prendra racine sur le riche héritage laissé par les diverses études en géographie historique, histoire sociale et économique, les études urbaines ainsi qu'une diversité d'autres disciplines qui ont permis de faire progresser les

¹ L'origine d'une intégration de la nature dans le processus d'historisation est matière à débat, alors qu'il est admis que depuis des millénaires les effets des sociétés humaines sur leur environnement, est sujet à investigation. L'histoire environnementale, et plus particulièrement l'école américaine, a souvent présenté son approche d'intégration de l'environnement dans la discipline historique comme un trait de nouveauté. Toutefois, les géographes ont revendiqué la paternité de l'étude des rapports sociétés/environnements qui par l'émergence de la géographie historique se désigne comme discipline convergente entre sciences naturelles et sciences sociales. Alice Ingold et William Cronon ont tous les deux abordé la question de la genèse l'historique et les enjeux des fondements de l'histoire environnementale.

connaissances sur les échanges passés entre la société québécoise et son environnement fournissant les matériaux nécessaires à son édification (Castonguay, 2006). Si à l'heure actuelle, l'histoire environnementale vit une période de croissance, tentant par le fait même de délimiter les frontières qui la définissent dans le domaine de l'historiographie au Québec, c'est grâce entre autres aux travaux novateurs de Stéphane Castonguay et Michel Girard qui ont étudié l'essor d'une foresterie scientifique et la montée des mouvements conservacionnistes au Québec et au Canada. Signalons l'apport singulier à l'histoire environnementale de Maude Flamand-Hubert avec sa thèse sur les représentations politiques et littéraires de la forêt québécoise dans la première moitié du XX^e siècle, d'Yves Hébert avec sa monographie retraçant l'histoire de l'écologie au Québec et de Darcy Ingram sur les pratiques de conservation et de protection de la faune de 1840 à 1914 au Québec. Une pluralité d'auteurs qui n'ont pas été ici nommés ont également participé, par leurs travaux, à une réflexion sur les rapports historiques entre l'humain et son environnement dans la province.

C'est donc motivé par le désir de faire progresser les connaissances en histoire environnementale dans sa dimension culturelle et intellectuelle que nous nous sommes intéressés à la construction sociale de l'environnement et aux prémices de la diffusion d'une pensée environnementale dans l'espace public au Québec dans le XIX^e siècle. Si les débuts d'une pensée écologique et les premiers pas des mouvements de conservation et de la protection de l'environnement ont déjà été retracés et caractérisés par divers historiens en histoire environnementale, notre projet de recherche se particularise par sa focalisation sur les discours qui proviennent de l'espace public, qui se veut le théâtre des luttes idéologiques pour le contrôle de l'ordre symbolique au sein de la société. De plus, notre recherche se démarque à la fois par sa volonté de caractériser les discours issus d'une presse périodique qui ont participé à une construction socialement partagée de l'environnement dans le Québec de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Pour analyser la construction sociale de l'environnement au sein d'une presse périodique au XIX^e siècle, nous optons pour une approche méthodologique de l'analyse du discours qui nous permettra de caractériser les conceptions de l'environnement au cœur des discours provenant des archives constituant notre corpus. Nous souhaitons retracer et caractériser les débuts de l'apparition d'une manifestation ou d'une ouverture vers une pensée environnementale dans le contexte sociopolitique propre au Québec du XIX^e siècle.

Afin d'analyser les discours issus d'une presse périodique, nous avons sélectionné une approche en analyse du discours proche de la sociologie de la connaissance. Notre cadre théorique et nos choix méthodologiques seront clairement exposés dans le troisième chapitre. Par la suite, notre démarche nous mènera à la présentation des résultats de l'analyse des discours provenant de notre corpus. Pour terminer, nous procéderons à la caractérisation du discours conservationniste naissant et sa comparaison avec les mouvements proto-écologiques de la période étudiée.

Nous débuterons d'abord par une description du contexte idéologique et social propre au Québec du XIX^e siècle qui sera suivi par un second chapitre qui portera sur la description de la montée d'une pensée environnementale en occident au XIX^e siècle jumelé à une présentation des premiers mouvements de défense de l'environnement modernes

CHAPITRE I

LE CONTEXTE IDÉOLOGIQUE ET SOCIAL DU QUÉBEC À LA FIN DU XIX^E SIÈCLE, UN SURVOL HISTORIQUE

Préalablement à la présentation de notre problématique de recherche portant sur la construction sociale de l'environnement au XIX^e siècle, il est primordial de dresser un portrait sommaire, du contexte socio-politique dans lequel se posent les discours qui seront étudiés. Ce travail de présentation est divisé en cinq thèmes principaux qui chemineront par une description des différents discours, idéologies et événements socio-économiques qui ont foncièrement modelé le contexte social et politique unique de la fin du XIX^e siècle.

D'une perspective globale, la seconde moitié du XIX^e siècle se veut une période de vives transformations pour un Québec déchiré entre modernité et valeurs traditionnelles où la quête de définition d'une identité nationale conditionnera les rapports entre les hommes et la conception du territoire. Idéologiquement, cette période de tumultes marque une quête d'affirmation identitaire et d'appartenance à une collectivité. Le traumatisme collectif laissé par l'échec d'une émancipation nationale réprimé militairement va refouler des valeurs progressistes associées à un libéralisme affirmé dans le vieux continent. De ce repli émergera dans les années 1840 un discours qui pendant près d'un siècle façonnera singulièrement l'identité de la société québécoise.

Trônant hégémoniquement dans le discours social, ce courant appelé également de « survivance » dominera le développement collectif d'une nation en quête d'identité. Les volontés nationalistes exacerbées par la conquête de 1759 et l'échec de la

rébellion de 1837-1838 ainsi que l'union des deux Canadas en février 1841 furent reprises par une élite cléricale voulant stopper une désintégration sociale menaçant l'identité canadienne-française catholique. Ce discours des clercs fut construit autour d'un appel au sentiment national et religieux dans une volonté de construction identitaire. Cette rhétorique nationaliste s'efforcera de marteler une volonté de prise de possession du territoire comme devoir survivaliste. Elle remodela substantivement une intériorisation et une représentation du territoire et de la nature dans une perspective foncièrement altérée par une volonté de solidifier le pouvoir hégémonique cléricale. C'est ainsi que la deuxième moitié du XIXe siècle verra les terres occupées du Québec augmenter de 78% passant de 8 113 408 acres en 1851 à 14 444 175 en 1901, essentiellement dans six grandes régions : le Saguenay, la Mauricie, les Cantons de l'Est, la Gaspésie, le Témiscamingue et les Laurentides (Hamelin et Roby, 1971, Dussault, 1983). Cette volonté d'affirmation identitaire défendue en grande partie par l'élite cléricale est aussi une réponse à un phénomène de mouvance démographique important au XIXe siècle qui ébranlera les sphères politiques et économiques de l'État québécois.

1.1 Une émigration vers les États-Unis

Cette perception de perte et d'éclatement social est la conséquence d'une migration forcée liée à des transformations démographiques, géographiques et économiques. Le XIXe siècle voit apparaître au Québec, un exode massif des Canadiens français vers les États-Unis. Alors que les migrations humaines de chaque côté de la frontière ont façonné la nature des deux pays au cours de leur histoire, le commerce des fourrures, du bois et le développement de l'ouest vont attirer une part de plus en plus importante de Québécois au sud de la frontière. Selon Christian Morissonneau (1978), cette émigration spontanée fut causée entre autres, par la mobilité historique des Canadiens français en Amérique.

L'apparition d'un exode important débutera réellement en 1820. Entre 1830 et 1860 près de 160 000 Canadiens français ont quitté le pays, 225 000 entre 1860 et 1870 et

près de 200 000 entre 1870 et 1880 (Dumont, 1993). Les différentes études estiment le nombre de migrants ayant traversé vers le sud de la frontière variant entre 500 000 à 900 000 individus sur un peu moins d'un siècle (Morissonneau, 1978, Dussault, 1983, Desmeules, 2011). Si quelques milliers de Canadiens français sont attirés vers l'Ouest américain, la grande majorité de ceux-ci préfèrent aller vendre leur force de travail dans les manufactures de la Nouvelle-Angleterre où le rêve d'un retour en terre natale dans de meilleures conditions économiques peut survivre. Cette émigration désordonnée sera dépendante des aléas de l'économie américaine et plus particulièrement de la demande ouvrière dans les manufactures du Nord-Est américain. Les résultats d'une étude menée par l'Assemblée législative pour déterminer les causes de cet exode massif en 1849 mettent en lumière deux causes principales; soit la crise économique de 1847 et le monopole des terres dans les townships par des grands propriétaires². Les mauvaises techniques agricoles, l'épuisement des terres, la difficulté à obtenir de nouvelles terres appartenant à la couronne due à leurs prix trop élevés sont tous des facteurs aggravants l'exode vers les États-Unis.

Entre 1839 et 1900, la population connaît un taux de croissance annuel moyen variant entre 21,6% et 30% (Hamelin et Roby, 1971). Cette forte croissance démographique aura pour effet de faire pression sur les anciennes paroisses entraînant un surpeuplement des seigneuries incapables de fournir des terres à un nombre croissant de colons. Outre l'encombrement du territoire, la spécialisation agraire et la mécanisation des campagnes favoriseront un déplacement d'une main-d'œuvre vers les exutoires américains. La ville, pour sa part, peine à absorber le surplus démographique en provenance des vieilles paroisses. Alors que les grands centres comme Montréal et Québec voient leur population s'accroître avec une urbanisation

² *Rapport du comité spécial de l'Assemblée législative nommé pour s'enquérir des causes et de l'importance de l'émigration qui a lieu tous les ans du Bas-Canada vers les États-Unis*, Montréal, Louis Perrault, 1849, p. 44-45

grandissante. La population urbaine du Québec passe de 15% en 1861, à 22% en 1871, à 27% en 1881 et, finalement, à 32% en 1891 (Dussault, 1983). Si le capitalisme impose progressivement son idéologie sur le territoire, l'industrialisation elle, peine à se développer dans les villes du Bas-Canada empêchant la retenue du flux migratoire. Le régime seigneurial sera aboli en 1854, preuve d'une évolution vers la modernité et d'une coupure avec le passé féodal de la Nouvelle-France. Le XIX^e siècle sera le théâtre d'une émigration acharnée qui conditionnera fortement par la suite le développement de la nation québécoise tant sur les aspects politico-religieux que sur sa quête d'affirmation en tant que peuple.

1.2 L'Évolution économique

Une cause du mouvement d'expatriation des colons vers le sud de la frontière est essentiellement liée à des facteurs d'ordre socio-économiques qui vont se succéder tout au long du XIX^e siècle. Les bouleversements instaurés par une mutation rapide des modes de production et des structures économiques vont foncièrement en affecter les différents secteurs d'activités et mettront à mal une économie qui tarde à se moderniser.

En 1841, l'annexion des deux Canadas laisse planer un certain optimisme, un réel espoir de voir cette période de transition comme un tremplin vers une modernisation de l'économie. Si les perspectives semblent initialement bonnes en ce milieu de XIX^e siècle, la réalité de la concurrence avec les marchés extérieurs va sérieusement plomber les espoirs de vigueur économique. Les vecteurs de la migration franco-canadienne au XIX^e siècle seront multiples, mais c'est fondamentalement l'environnement économique, dont les pressions viennent de l'extérieur, qui façonneront fortement la mise en branle d'une expatriation de masse. À l'aube de la confédération, le Canada uni se positionne plutôt mal dans un nouvel espace économique dominé par le marché américain. Des transformations conjoncturelles produiront des périodes d'incertitude et d'optimisme qui marqueront le XIX^e siècle canadien. La fin du mercantilisme en 1848 en Angleterre marque la fin des tarifs

favorables à la colonie anglaise en Amérique. L'effacement de la métropole lancera une période de transition dans l'économie canadienne laissant la place à des aspirations commerciales pour une bourgeoisie d'origine britannique ayant fait fortune sous l'empire anglais. L'élite économique se basera sur une pluralité de facteurs extérieurs pour reconstruire l'économie canadienne principalement basée sur l'exploitation des ressources naturelles alors que la croissance du voisin américain, elle, se poursuit (Hamelin et Roby, 1971.)

Avec la confédération, le développement économique du Québec passe par deux routes économiques contiguës, celle du Canada et des États-Unis. La baisse des prix qui mène à la crise de 1874-1878 affectera plus sévèrement l'économie québécoise qui ne peut rivaliser avec l'économie américaine dont l'industrialisation plus avancée lui permet de réduire ses coûts de production. Subséquemment, la fin du traité de réciprocité avec les États-Unis, en 1866, réduira la demande pour les produits agricoles canadiens. Cette difficulté économique accentuera la précarité de l'agriculteur québécois et favorisera l'exode vers les États-Unis (Hamelin et Roby, 1971).

La majorité francophone se retrouvera à la traîne de ce mouvement de modernisation économique qui remodèle l'orientation économique de la collectivité. Le sentiment d'exclusion de l'élite francophone de la grande bourgeoisie et du monde commercial accentuera le fossé entre les communautés francophone et anglophone. La stratification ethnique se maintient, l'élite bourgeoise anglaise garde son emprise sur le commerce du bois, les affaires et la construction navale. À titre d'exemple, la chambre des commerces est composée à 90% d'Anglo-canadiens en 1871, témoignant de l'imperméabilité des castes dirigeantes à l'ouverture et à l'inclusion (Dumont, 1993). En somme, le XIXe siècle verra la grande bourgeoisie maintenir sa main mise sur les organes économiques de la province même si au plan politique les bouleversements et les luttes seront nombreux.

1.3 L'industrie agroforestière

Première source d'exportation du nouvel État québécois, l'exploitation forestière occupera une place prépondérante dans la progression économique de la province dans la seconde moitié du XIX^e siècle, entraînant entre 19% et 33% des bénéfices totaux de la province au cours du dernier quart du XIX^e siècle (Castonguay, 2016). Le Traité de Réciprocité de 1854 viendra consolider les exportations de bois vers les États-Unis alors que l'industrie subit une mutation désormais concentrée sur la production de bois de sciage (Hamelin et Roby, 1971). La progression de ce secteur économique et la croissance de ses recettes sont fortement tributaires de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique de 1867, qui accordera officiellement l'administration des ressources naturelles aux provinces, se traduisant au Québec par le maintien d'un régime favorisant l'exploitation de vaste territoire par une élite marchande, marquant le début de l'ère des grands concessionnaires forestiers (Hébert, 2006). L'instauration d'un programme de concession forestière mise en place par le gouvernement provincial permettra aux exploitants d'avoir l'exclusivité de la matière ligneuse sur un territoire délimité, à la suite du paiement d'un droit de coupe et du versement d'une rente foncière (Castonguay, 2016). À titre d'exemple, les revenus de l'industrie forestière passeront de 195 000\$ en 1867 à 363 000 en 1870 selon le rapport de Joseph Bouchette de 1870 (Girard, 1990).

L'organisation de l'économie dans la seconde moitié du XIX^e siècle restera essentiellement basée sur une exploitation extensive de la matière. La période sera particularisée par les tumultes qui la secoueront et dont les causes principales sont attribuables à des décisions d'ordre politique, ayant un impact non seulement sur les finances de l'État, mais également sur la pérennité de la ressource. Il est important de noter que la notion de gestion efficace des forêts sera un thème qui occupera une place dans le débat public dès les premières décennies du XIX^e siècle (Girard, 1990). Un autre trait singulier qui définira la période est le désintéressement des classes politiques à légiférer afin de favoriser une exploitation responsable de la ressource,

qui n'apparaîtra réellement qu'au dernier quart du XIX^e siècle avec l'instauration de réserves forestières. À l'époque, l'industrie forestière était perçue comme le véhicule vers l'industrialisation et la croissance de l'économie.

Conjointement à ce vaste déploiement sur le territoire de l'industrie forestière pour répondre à la demande en bois sciage, des colons menés par un désir d'autosuffisance répondent à l'appel des clercs pour une appropriation et une exploitation de l'écoumène. En fait, l'exploitation forestière entraîne en périphérie une agriculture de sol de piètre rendement, maintenant les colons dans un état de dépendance au travail forestier. Le véhicule de la colonisation sera en grande partie l'exploitation forestière alors que celle-ci précède pratiquement toujours le colon sur le territoire. Ainsi, l'accroissement du nombre de colons dans les zones marginales sert à la fois les grands exploitants de la forêt, en leur garantissant une main-d'œuvre et simultanément le mouvement de colonisation en facilitant leur implantation sur le territoire (Dussault, 1983). L'exploitation de la forêt était, chez une majorité de nouveaux colons, la source unique de revenu qui, jumelée à une agriculture à faible rendement, les maintenaient dans un état de survivance (Séguin, 1978). C'est donc un lien d'interdépendance qui régit les rapports entre les colons et l'exploitant forestier, alors que les faibles gains tirés de la forêt permettent au cultivateur de s'implanter et de survivre. Toutefois, cette cohabitation ne se fera pas sans heurt alors que forestiers et colons convoitent essentiellement la même ressource causant des frictions qui seront rapportées chez les partisans de la colonisation (Castonguay, 2016). Dans ce déploiement territorial, l'État s'efforcera de jouer le rôle de modérateur sans toutefois pouvoir faire taire les critiques à son endroit de la part des clercs, des colons et même des premiers exploitants.

1.4 Un État fondamentalement religieux

L'histoire sociale de la société québécoise au milieu XIX^e siècle laisse entrevoir la régénérescence d'une ferveur religieuse associée à une ascension des pouvoirs ecclésiastiques. Le regain de pouvoir de l'Église se définira par une montée

trionphante de l'ultramontanisme jumelée à une préservation des mœurs et traditions qui seront le moteur d'un discours nationaliste. Cette omniprésence voire presque omnipotence des clercs va fortement modifier les rapports entre la collectivité et l'Église (Hamelin, 1976). L'accroissement rapide de pouvoirs des clercs dans la collectivité est le résultat d'un positionnement stratégique qui, après l'union des deux Canadas, leur a permis de consolider leur emprise. Grâce à son appui infaillible envers le pouvoir britannique et son soutien à la Confédération, le pouvoir des religieux atteindra son paroxysme à la fin du XIXe et au début du XXe siècle (Dumont, 1993). Luttant pour maintenir ses pouvoirs, l'Église occupera une place omniprésente dans la société à la suite de l'obtention des prérogatives d'éducation dans les écoles primaires, techniques et dans les collèges classiques. (Hamelin, 1977). C'est avec adresse que le clergé s'efforcera d'annihiler les efforts de laïcisation de l'éducation à la suite de son insertion de 1830-1840, reprenant ses droits sur celle-ci.

La montée des ultramontains après l'union des deux canadas coïncide avec une accentuation du poids politique des ultramontains en France et le retour d'une ferveur religieuse (Hardy, 1971). L'apanage des ultramontanismes est de se montrer particulièrement critique envers le modernisme et la pénétration des idées libérales. Comme l'affirme Philippe Sylvain dans son étude sur les rapports entre l'Église ultramontaine et les libéraux catholiques, les ultramontains affichent une aversion envers les pensées modernes issues de la révolution européenne qui ont secoué la suprématie du Saint-Siège :

La condamnation des libertés politiques modernes allait de pair, chez les ultramontains, avec celle de la science, dont les méthodes d'investigation et de critique leur semblaient nécessairement liées au naturalisme et au rationalisme. Enfin, les « ultra-catholiques » mettaient l'accent sur l'aspect autoritaire de l'Église. Ainsi, dans tous les domaines, politique, scientifique et religieux, les catholiques intransigeants se plaçaient au centre du principe autoritaire. Cette position leur paraissait seule capable de sauver le christianisme de « l'esprit moderne », de « la société moderne », de ce qu'il y avait « d'antichrétien au fond de tous les

systèmes actuels », comme l'écrivait Dom Guéranger en 1858. (Sylvain, 1973 p. 10)

La position ultraconservatrice des ultramontains va s'entrechoquer avec les valeurs progressistes des libéraux entraînant une lutte pour les pouvoirs, les démocrates revendiquant une séparation de l'Église et de l'État. Du côté des ultramontains, c'est l'ordre religieux qui doit prédominer sans quoi la société est prédestinée à la déchéance. Aucune société ne peut s'ériger sans religion, car les lois spirituelles sont la pierre angulaire des politiques et des droits civils. Dès lors, un État laïc devient un État condamné à l'anarchie condamné ultimement à la destruction, l'ordre surnaturel dominant sur l'ordre naturel selon les théologues ultramontistes (Hardy, 1971).

Pour sa part, le mouvement de colonisation, mouvé par un idéal agriculturiste parviendra à se soustraire de la critique virulente de l'anticléricisme associé aux progressistes. Des libéraux radicaux comme Arthur Buies et Louis-Antoine Dessaulles n'hésiteront pas à devenir des défenseurs de la cause de la colonisation s'investissant dans la production d'une littérature nationale, voyant dans l'œuvre une voie d'émancipation nationale. C'est donc par l'appui d'une très grande majorité dans les classes dirigeantes que le mouvement de colonisation s'active laissant très peu de place aux idées iconoclastes. Il serait réducteur de limiter la seconde moitié du XIX^e à une lutte entre libéraux et ultramontains, puisque cette période doit d'abord être perçue comme une période charnière dans une volonté d'affirmation identitaire canadienne-française. Elle marque avant tout l'édification d'une Église nation où la fusion du politique et du religieux cherchera à écrire un récit fondateur dans une quête d'affirmation nationale (Laniel, 2015).

Selon l'hypothèse de Fernand Dumont et reprise par Jean-François Laniel, l'absence d'un cadre politique, territorial et étatique a mené la construction d'une identité nationale basée sur des référents culturels. La dimension religieuse de ce construit identitaire exaltera un attachement aux valeurs traditionnelles et à la production d'un héritage culturel glorieux. Avec l'affirmation de la supériorité sociétale de l'Église

catholique s'est opérée une affinité élective, soit une convergence active engendrant un renforcement mutuel entre le nationalisme et l'ultramontanisme (Laniel, 2015). Cette affinité de sens et d'influence réciproque mènera à la genèse d'un projet national distinct où les cadres territoriaux et politiques ne seront jamais clairement définis. L'ambiguïté réside dans l'élaboration d'un discours mixte à la suite d'une fusion du temporel au religieux selon les revendications hégémoniques ultramontaines ainsi que la mise en place d'une destinée collective utopiste (Rousseau, 2002). Dans la décennie 1840, on passe d'un nationalisme politique revendicateur à un nationalisme se limitant à sa dimension culturelle qui s'articule autour de la défense de la religion catholique et de la langue française.

1.5 Le paradigme de la survivance

C'est dans ce contexte social dominé par des valeurs conservatrices et religieuses que se construit un nouveau paradigme identitaire où émergent de nouvelles représentations collectives qui guideront pendant près d'un siècle les destinées des Canadiens français (Dussault, 1983). Largement étudié dans les études québécoises de la seconde moitié du XX^e siècle jusqu'à aujourd'hui, le paradigme de la survivance est caractérisé par une xénophobie et un repli sur soi en réponse au traumatisme laissé par l'échec du républicanisme et de son désir d'affranchissement.

La genèse de la pensée de la *survivance* est, selon Fernand Ouellet, imputable à l'œuvre de l'historien François-Xavier Garneau qui, par ses travaux, dès le milieu du XIX^e siècle, façonnera une lutte civilisationnelle pour la survie nationale qui chez Garneau prend source lors de la guerre de la conquête et non, à la suite de l'échec des rébellions. Il s'accroche donc aux attributs que sont la langue, la religion et les lois dans la constitution de l'identité canadienne-française (Ouellet, 1996). De la pensée de la survivance de Garneau jaillira le paradigme véhiculé par l'œuvre de Lionel Groulx dont la pensée se fonde sur une lutte pour la préservation des fondements ethniques et religieux en Amérique du Nord (Bélanger, 2002; Bouchard, 1995)

L'étude des représentations collectives et des mythes chez le sociologue Gérard Bouchard repose sur une légitimation du concept de la *survivance*. L'historiographie des sociétés neuves produites par Bouchard s'intéressant à la construction de leurs identités et imaginaires a défini le paradigme de la *survivance* comme un nationalisme conservateur conduisant à la fixation d'une mémoire collective canadienne-française tournée vers le passé :

On pourrait dire que, jusqu'au milieu du XXe siècle, le nationalisme québécois a été marqué par le paradigme de la *survivance*, c'est-à-dire : la conscience d'un péril et d'une fragilité collective, un sentiment d'angoisse et d'humiliation source de ressentiment, des réactions d'impuissance prenant la forme tantôt de stratégies défensives, tantôt d'utopies un peu échevelées (la construction du Nord, le messianisme continental ...), un état permanent d'alerte constitutionnelle ponctué de défaites, la conviction de devoir assurer la survie culturelle au détriment du développement économique et social (Bouchard, 1995 p.15).

Gérard Bouchard qui a poursuivi sa réflexion sur l'imaginaire collectif et le déploiement du paradigme de la *survivance* soutient que la pensée nationaliste canadienne-française serait l'accumulation d'un agrégat de mythes et d'utopies se raccrochant aux origines et traditions françaises, duquel échouera l'établissement d'une société originale. Il insiste sur l'inefficacité des mythes mobilisés par les élites dans la construction d'un imaginaire collectif désarticulé qui empêchera la fixation d'une société pérenne incapable de panser les blessures de son passé. Le discours de la *survivance* se fonde sur un traumatisme originel qui vient successivement hanter les consciences des Québécois (Dumont, 1993).

Fondamentalement, l'idéologie de la *survivance* et de son corollaire le mouvement de colonisation repose sur un appel au nationalisme dont le leitmotiv sera une prise du territoire à des fins de survie d'une collectivité. Dans le discours d'enracinement au territoire, la nationalité s'identifiera plus que jamais à la religion catholique. Portée par l'Église, l'identité nationale canadienne-française sera amalgamée à la langue et la religion deviendra foncièrement indivisible dans la production d'un discours

identitaire façonnée par un attachement aux valeurs conservatrices. Comme l'illustre Denis Monière à la lumière de son étude des idéologies qui vont marquer le Québec, la période de bouleversement que va subir le Bas-Canada au début du XIXe siècle, avec la rébellion des patriotes entre autres, va conduire à un bouleversement des valeurs traditionnelles. Le déplacement des fondements distinctifs vers les coutumes et les institutions favorisera le développement d'un discours utopique sur la destinée d'une collectivité basée sur une consolidation de son caractère distinctif. La survie de la race se consolide par une glorification d'une mission historique des Canadiens français. C'est donc par un appel au passé qu'on visualise l'avenir (Dumont, 1993).

Dans la construction identitaire qui suivra la conquête, le terme colonisation, dans son interprétation au Québec, se résume à prendre territoire afin de faire de la terre « neuve », dans un objectif agricole ou d'exploitation des ressources naturelles. Cette interprétation occupe dans l'imaginaire québécois une résonance beaucoup plus importante associée à une affirmation identitaire et à un rayonnement commun. Le discours de la colonisation dominera pendant plus d'un siècle le développement collectif de la société canadienne-française. Les racines du discours de colonisation remontent à la conquête alors que la majorité canadienne-française se crée une représentation d'elle-même par rapport au colonisateur.

Un ensemble d'études portant sur le paradigme de la *survivance* et son produit, le mouvement de colonisation, a mis à jour la pluralité des interprétations s'y rattachant. La multiplicité des interprétations du paradigme laisse percevoir la complexité du mouvement social dû à son prolongement sur près d'un siècle qui inévitablement le transformera. Le discours naissant au milieu des années 1830, véhiculé par l'élite religieuse catholique, dont Mgr Bourget et le curé Labelle, qui en sont d'ardents défenseurs, est foncièrement différent de celui exprimé dans le plan Gordon de 1934 incitant à la colonisation de l'Abitibi dirigé par le gouvernement fédéral, en pleine crise économique (Courville, 2002). Comme l'a écrit Gabriel Dussault dans son étude sur la colonisation et le curé Labelle, le mouvement de colonisation est un fait social

total dans la mesure où il met en cause toutes les sphères de la société soit les institutions économiques, sociales, politiques, juridiques et religieuses (Dussault, 1983).

Dans une volonté d'éviter une désintégration de la société traditionnelle, l'élite cléricale ultramontaine insufflera au mouvement de colonisation intérieure une vision conservatrice basée sur l'agricultarisme. Implicitement, cet appel à la reconquête galvanise sous une certaine forme une reproduction du rêve états-unien.

1.6 L'agriculturisme

S'efforçant de dessiner le paysage idéologique québécois du XIX^e siècle l'historien Michel Brunet (1957) a cerné les trois idéologies dominantes qui ont échafaudé la pensée canadienne-française, qu'il conçoit comme étant l'agriculturisme, le messianisme et l'antiétatisme. L'agriculturisme, selon Brunet, est avant tout une philosophie de vie dont les fondements gravitent autour d'une valorisation du passé dans un contexte de condamnation du présent et des valeurs liées à la modernité.

La pensée agraire est inextricablement un vecteur prépondérant dans la mise en branle d'un mouvement de colonisation. Des multiples interprétations qu'on peut accoler au mouvement de colonisation intérieure au Québec au XIX^e siècle, le développement du tissu agraire et le maintien de valeurs traditionnelles associés à l'agriculturisme sont l'interprétation qui définit le mieux ce mouvement social. L'agriculturisme est en fait un nationalisme agraire qui idéalise un retour à la terre et qui condamne l'industrialisation et la modernité. Elle s'oppose à toute matérialité et forme de progrès techniques en opposition avec les idées des lumières intrinsèquement liées aux valeurs libérales. Elle est en opposition directe avec la migration urbaine, lieu de perte, qui pousse le cultivateur à abandonner son mode de vie traditionnelle pour celui des usines. L'agriculturisme a également comme doctrine un rapprochement entre l'homme et Dieu. Pour les religieux, cultiver le sol n'est pas seulement un métier noble, mais c'est également, par le fait même, rendre

gloire au seigneur tout en étant en harmonie avec la nature. Michel Brunet accorde aux agriculturistes l'apologie de valeurs traditionnelles radicalement opposées à la modernité et sa technicité. Ils défendent une société agraire idéalisant un passé tourné vers la sobriété et le spiritualisme tout en prônant une conception statique de la société.

Limiter la définition de la colonisation intérieure au Québec à l'agriculturisme s'avère être réducteur. C'est borner le courant de colonisation à un unique repli sur soi-même prônant le maintien d'une population dans un quasi-féodalisme agraire. Si le discours de la colonisation est le rassembleur de l'élite libérale et des ecclésiastiques, de prime abord antagoniste, derrière un projet commun d'épanouissement national, c'est ultimement parce que plusieurs y voient les premières étapes vers un futur développement économique qui culminera en une croissance et une indépendance économique pour une majorité. De l'utopie soutenue, deux interprétations peuvent être définies. La première étant un développement économique total, dont l'agriculture sera un premier tremplin vers une industrialisation affirmée, dont l'un de ses plus grands partisans fut le curé Labelle. Pour d'autres, l'agriculture marque le début et la fin, l'unique vecteur d'une occupation spatiale et d'une identité groupale. Ces deux explications s'entremêleront dans le discours de colonisation, complexifiant sa définition (Dumont, 1993). Si l'œuvre se veut rassembleuse, c'est que les interprétations de celle-ci peuvent être multiples et même paraître ambiguës, voire contradictoires. Ainsi, la pluralité de définitions permet au discours d'être plus englobant et servir la cause d'une pluralité d'acteurs.

Gabriel Dussault, qualifie ce rêve de reconquête religieuse par une prise de territoire, de messianisme utopique. C'est une véritable mission divine que le clergé catholique s'est appliqué à mener pour maintenir la supériorité nominale des catholiques sur le territoire. Le projet colonisateur se veut également utopique dans ses objectifs, qui tendent à créer un espace national, dépassant les plateaux laurentiens ou appalachiens

pour s'enraciner jusque dans l'Ouest canadien. Denis Monière résume clairement comment l'influence des clercs se traduit par un projet collectif utopique :

Cette idéologie coupée du pays réel, porté par une classe dont la domination dépend de sa subordination/collaboration à une autre structure sociale, rationalise l'impuissance chronique d'une collectivité colonisée, en magnifiant et en idéalisant les conséquences de son exploitation et de son aliénation. Autrement dit, elle prend comme postulats de sa vision du monde les effets de la situation coloniale et impose à l'ensemble de la société canadienne-française un projet irréaliste, qui n'a pour seule raison d'être que de justifier la domination d'une classe sans pouvoir effectif, incapable de diriger un développement économique autocentré. (Monière, 1977 p.186)

Ce messianisme n'a pu être accepté dans la populace comme unique vecteur d'unité groupale que par une représentation de la religion catholique coutumière comme unique ciment de la culture et de la collectivité canadienne-française. C'est avec acuité que les élites cléricales récupéreront et dirigeront une grogne latente populaire envers une minorité contrôlant majoritairement les institutions économiques pour la canaliser dans un projet illusoire. Le discours, idéalisant les racines françaises et l'agriculture, exclut volontairement les causes démographiques du surpeuplement des anciennes paroisses et l'incapacité des villes à retenir le flot d'arrivants. C'est une sorte de dogme qui est commandé, une opportunité qui ne peut s'affranchir que par la voie d'un retour à la terre.

1.7 L'état des sciences au XIXe siècle au Québec

La lutte acharnée livrée contre les valeurs libérales et la défense des valeurs traditionnelles par les élites cléricales aura comme conséquence de retarder l'entrée du Québec dans la modernité. Cette lutte se transposera au domaine des sciences alors que les libéraux tournés vers l'international, ardent défenseur de la démocratie et du progrès, s'opposeront à un enseignement doctrinal glorifiant une suprématie spirituelle.

Au début du XIX^e siècle, avec la croissance du commerce et de l'industrialisation, on voit apparaître au Bas-Canada une bourgeoisie de marchands et de professions libérales qui vient se jumeler aux anciennes castes élitistes héritières du régime seigneurial. L'élargissement de la bourgeoisie va faire croître l'intérêt pour la culture et les sciences (Gingras et *al*, 2008). C'est un vrai bouillonnement idéologique qui apparaît dans le Bas-Canada avec la venue des premières sociétés savantes, qui propulsera le développement de la recherche scientifique en y rassemblant un nombre croissant de membres. L'histoire naturelle suscite un vif intérêt dans la province au XIX^e siècle. Influencée par la métropole où l'effervescence de cette science y est apparente, une multitude de musées d'histoire naturelle va pousser dans les villes trahissant une curiosité grandissante pour celle-ci (Duchesne et Carle, 1990).

Les naturalistes proviennent dans la majorité des cas soit, des membres de professions libérales ou des membres du clergé qui pratiquent l'enseignement du cours collégial-classique. Même si les sciences vivent une période d'expansion relative, la majorité des naturalistes resteront des amateurs pratiquant pour leur propre loisir (Desmeules, 2011). Les institutions requérant des naturalistes professionnels restent peu nombreuses et leur formation pratiquement inexistante souvent limitée aux universités anglophones. Cette inaccessibilité à un enseignement scientifique universitaire va sérieusement handicaper le développement d'un milieu scientifique professionnel. Le désintéressement de l'État provincial dans la création de formation technique et scientifique jusqu'au début du XX^e siècle va également grandement nuire aux développements des sciences. Il faut comprendre qu'au XIX^e siècle l'Église contrôle pratiquement toutes les sphères de l'Éducation au Québec et qu'elle utilise ses institutions dans sa lutte aux idées libérales (Fecteau, 2013).

Les différents groupes de naturalistes amateurs se rassembleront afin de solidifier le développement de cette science, mais ses réseaux informels ne resteront que marginaux. Ces clubs seront également en contact avec leurs homologues américains et européens laissant entrevoir un certain partage de connaissances. Toutefois, le

manque de formation limite le déploiement d'un réseau professionnel de naturaliste capable de s'imposer sur la scène internationale. Si le gouvernement fédéral va créer en 1882 une société scientifique, la Société royale, qui rassemblera pratiquement tous les naturalistes canadiens, le gouvernement provincial reste pour sa part pratiquement immobile vis-à-vis la montée d'un intérêt envers les sciences. Il est difficile pour les naturalistes amateurs de porter leur intérêt vu le manque de supports économiques ainsi que les faibles débouchés pour les professionnels.

Le manque de volonté étatique afin de faire progresser les domaines scientifiques au Québec par l'instauration de programme de formation de niveau supérieur ralentira la marche de la province vers le progrès et la pénétration de nouveau savoir.

1.8 Un conservationnisme émergent

Le développement d'une conscience environnementale et d'une volonté de protection de la nature se prononcera de manière singulière au Canada et au Québec. Des facteurs économiques, géographiques et politiques vont formater la naissance des premiers mouvements idéologiquement interpellés par la protection de l'environnement. Les rapports culturels et historiques fondateurs d'une interprétation de la nature vont foncièrement jouer dans l'évolution d'une sensibilité environnementale au Canada durant tout le XIX^e siècle. Sans avoir la même vivacité et les mêmes revendications, un certain élan de protection et de conservation des ressources forestières naît au Canada, fortement influencé par son voisin du Sud. Les premiers individus partageant un discours conversationniste émergent dans le deuxième tiers du XIX^e siècle au Canada. Ne pouvant être considéré comme un mouvement conservationniste en soi, l'éveil d'une nécessité de protection des ressources naturelles au Canada sera le premier élan vers la croissance d'une plus grande sensibilité écologique. Des acteurs comme Henri-Gustave Joly de Lotbinière, James Little, Pierre Fortin et autres seront les premiers à affirmer la nécessité de mieux exploiter les ressources forestières et d'implanter des législations plus strictes (Gadoury, 1995).

L'exploitation forestière fut un moteur important de l'économie canadienne durant tout le XIXe siècle et même au-delà. La surexploitation de la ressource ligneuse est due à une forte demande extérieure, à des mauvaises techniques d'exploitation et à une surestimation de la ressource (Gaudreau, 1999). Henri-Gustave Joly de Lotbinière, homme politique ayant œuvré sur la scène politique provinciale et fédérale, défendra à tous les niveaux la nécessité de récolter de manière rationnelle les ressources forestières. Parmi les premiers instigateurs de la conservation des forêts, Joly de Lotbinière marquera l'histoire canadienne par son apologie d'un resserrement des lois sur l'exploitation de la forêt, mais également par son implication en dehors de l'arène politique dans le déploiement des volontés conservationnistes. Il s'inquiètera pour le sort qu'on réservait à la forêt québécoise alors que celle-ci était dépossédée de ses essences les plus nobles à une vitesse effarante. Toute sa vie durant, il sera le promoteur d'actions individuelles pour une reforestation de la province ainsi qu'un défenseur d'une valorisation de la sylviculture (Hébert, 2006). Henri-Gustave Joly de Lotbinière ne fut pas l'unique porte-étendard de la cause conservationniste au Québec, d'autres comme Jean-Baptiste Meilleur et le naturaliste Léon Provancher réclament une refonte des législations sur l'exploitation forestière ainsi que la nécessité d'inciter le reboisement des campagnes (Hébert, 2006; Gadoury, 1995).

La création de l'association forestière du Québec en 1870 et la conférence de Montréal sur la forêt de 1882 vont marquer, selon l'historien Yves Hébert, la naissance d'un réel mouvement de conservation dans la province de Québec. Tout comme aux États-Unis, ce mouvement sera porté par des scientifiques ou des individus provenant de l'élite libérale qui tentent de calquer le modèle de conservation américain avec plus ou moins de succès. Les propositions faites lors de la conférence de 1882 portaient sur la classification des terres selon leur nature propre ou impropre à l'agriculture ainsi que les différentes pratiques de récolte et de la régénération de la forêt. De ces initiatives découlera la première loi sur la création de

réserve forestière en 1882, dans un objectif utilitariste; soit de créer des territoires réservés favorisant la pérennité de la ressource (Hébert, 2006). Les réserves forestières avaient comme objectifs non seulement de maintenir une source d'approvisionnement en bois aux marchands, mais également de garantir une entrée de capitaux pour le gouvernement provincial (Gillis, 1982). L'abolition de la première réserve forestière près de la rivière des Outaouais en 1888 par le gouvernement Mercier témoigne d'une incessante lutte entre les partisans de la colonisation et les marchands de bois qui cherchent à garder leurs prérogatives sur le territoire (Hébert, 2006).

La lutte pour la conservation exclut la grande majorité de la population du débat sur la gestion des forêts et le partage des ressources naturelles alors que ce débat reste l'apanage des élites. Malgré des initiatives avancées par les partisans de la conservation qui chercheront à sensibiliser l'opinion publique à la nécessité de préserver un couvert forestier, les doléances des conservationnistes restent en quelque sorte lettre morte (Gadoury, 1995). La situation économique précaire dans laquelle se retrouvent bon nombre de colons limite la pénétration des valeurs de préservation et de conservation dans les mœurs populaires. Les volontés de sensibilisation à la déforestation s'exprimeront par le biais de publications pamphlétaires et hebdomadaires, mais également par la création du jour des arbres, calque du *forest day* américain en 1883. Les volontés des conservationnistes se butent à un auditoire récalcitrant tant au niveau gouvernemental que populaire à la pénétration de nouvelles valeurs défendant un changement paradigmatique. L'idéalisation de la nature comme espace inhabité et vierge, associée au mouvement préservationniste, va apparaître plus tardivement dans la province, alors que dans l'ouest canadien et aux États-Unis la création de parcs nationaux va apparaître beaucoup plus tôt (Joliet & Jacobs, 2008). Une des causes de cette insensibilité vient de l'interprétation du couvert forestier comme indispensable aux besoins économiques liés à une quête d'indépendance culturelle reposant sur ces mêmes bases économiques. La vision impérialiste et

utilitariste de la nature reste bien ancrée, il n'y pas réellement avant le début du XXe siècle, une séparation radicale entre culture et nature vierge.

Dans ce chapitre donnant un aperçu du contexte social et politique de la seconde moitié du XIX^e siècle au Québec nous avons d'abord présenté les causes socio-économiques d'un exode massif d'un pan de la population vers les États-Unis, pour ensuite abordé plus précisément l'état de l'économie québécoise basé sur l'exploitation forestière. Deuxièmement, la situation politico-intellectuelle a été abordée avec la définition de l'idéologie ultramontaine et de l'arrivée d'un paradigme de la survivance. La caractérisation du paysage idéologique s'est poursuivie avec la définition de la pensée agriculturiste et de son corolaire le mouvement de colonisation pour ensuite se terminer avec le dévoilement de l'état des sciences dans la province et la description d'un conservationnisme émergent promouvant une exploitation rationnelle de la ressource forestière. Dans le prochain chapitre, nous présenterons les différents courants, mouvements et attitudes morales phares qui forment les débuts d'un environnementalisme moderne.

CHAPITRE II

L'APPARITION D'UNE SENSIBILITÉ ENVIRONNEMENTALE

Les historiens s'entendent sur le fait que les XVIII^e et XIX^e siècles marquent la genèse des mouvements de défense de l'environnement modernes et de la montée d'une pensée environnementale. Constituant un pan important de l'histoire environnementale, l'étude de la pénétration des idéologies environnementales, qui culminera avec l'avènement d'un militantisme environnemental en occident, a mené à la production d'une littérature scientifique foisonnante. Des études des particularismes qui caractérisent l'émergence d'une sensibilité environnementale, une attention particulière est accordée au contexte culturel qui façonne l'apparition de nouvelles façons de concevoir l'environnement. Insistons sur le fait que cette nouvelle sensibilité environnementale culminera jusqu'à l'implantation d'un paradigme écologique moderne, basé sur la prise de conscience de la finitude des ressources naturelles, de limites des systèmes écosystémiques et d'une cohésion entre l'humain et la nature.

L'intention derrière ce chapitre n'est pas de retourner aux racines historiques mêmes du métaconcept de nature, mais bien de présenter les courants de pensées phares et les mouvements sociaux qui ont été les moteurs de la pénétration d'une sensibilité environnementale en occident qui s'exprimera plus tard par la formation de groupes environnementaux et par la montée de revendications citoyennes dès le début de la décennie 1960. L'accent sera ici mis sur les constructions d'une certaine vision de la nature et la montée d'une sensibilité environnementale dans le cadre temporel du XIX^e siècle en occident, plus particulièrement en Amérique du Nord. Le but derrière

la présentation des différents courants environnementaux naissant au XIX^e siècle est de caractériser les différents discours qui se mettent en place et qui pourront par la suite être comparés.

2.1 L'idée de nature et le concept d'environnement

Préalablement à une présentation d'une « généalogie » partielle des attitudes morales face à l'environnement au cours du XVIII^e et XIX^e siècle en occident, plus spécifiquement à l'émergence d'une sensibilité environnementale en Amérique, nous jugeons qu'il est nécessaire de fournir une description de l'idée de nature telle qu'elle a été imaginée au cours de son histoire ou du moins dans la modernité. Comme l'écrit le philosophe Dominique Bourg, l'idée de nature ne peut être réduite à l'état de concept : « ...le propre d'un concept est de nous mettre en relation avec des individus concrets. » (Bourg, 2001, p.17). La nature est donc un agencement de concepts, de représentations qui balisent la production d'une idée. Cette idée est le produit de la culture, caractérisé par le mode d'appréhension au monde; par les sentiments, les sens ou la pensée (Hess, 2013). L'implantation d'une idée de nature est donc la somme d'une pluralité de ses représentations et le produit d'une construction culturelle dans le temps: « Ideas of nature have a history, and their history is linked inextricably to the history of culture, whether economic, aesthetic, or whatever. » (Worster, 1993 p. 23).

Pour sa part, la définition de la notion d'environnement s'est chargée historiquement de signification multiple. Ce n'est qu'il y a plus d'une cinquantaine d'année que la définition du terme environnement se fixera et se rapporte selon le Dictionnaire historique de la langue française à « l'ensemble des éléments et phénomènes physiques qui environnent un organisme vivant, qui se trouvent autour de lui » ou à « l'ensemble des conditions naturelles et culturelles susceptibles d'agir sur les organismes vivants et les activités humaines » (Rey, 2000, p.1261). Ces définitions de la notion d'environnement ont pour effet de soulever l'importance de la liaison

nature-société dans la manière d'appréhender l'environnement. La définition de l'environnement repose ainsi sur deux éléments fondamentaux, d'abord la nature en tant que matière composée d'éléments abiotiques et biotiques jumelée aux relations historiques avec les sociétés humaines avec cette même nature (Ingold, 2011). Reconnaisant l'anachronisme que pose l'utilisation du terme environnement dans le cadre temporel de cette recherche alors que le concept se veut contemporain à la période étudiée, nous avons préféré ce dernier à celui de nature car cette conception insiste sur l'influence de l'environnement comme « sociosystème ». En ce sens, l'utilisation du terme environnement nous permet d'y intégrer les notions de territoire, de paysage et de forêt selon un spectre d'analyse qui se veut plus englobant.

2.2 Le paradigme de la modernité

L'histoire des conceptions de la nature ne peut se permettre une économie d'une description du paradigme de la modernité tant l'impact est majeur sur la perception de l'environnement. L'amplitude des bouleversements politiques, sociaux et économiques engendrés par la modernité vont mener à penser celle-ci sous l'angle d'une révolution où l'hégémonie de la raison fait table rase des anciennes croyances, des formes d'organisations sociales et politiques pour être guidée par un raisonnement scientifique (Worster, 1993, Touraine, 1992). La modernité doit être avant tout comprise comme un phénomène de civilisation, qui selon Max Oelschlaeger (1991), est le résultat d'un amalgame de processus historique influencé par différents courants qui dès la Renaissance jusqu'à la Révolution française, verra se succéder des révolutions à la fois scientifiques et industrielles propulsant l'émergence d'un profond anthropocentrisme.

L'avènement de nouvelles sciences qui évacue les sphères du qualitatif, laisse place avec Galilée (1564-1642) à une objectivation d'un monde désormais mesurable et quantifiable pavant la voie à une logique révolutionnaire idéalisant une soumission du monde naturel (Oelschlaeger, 1991). Successivement, les travaux de René Descartes

(1596-1650) tel que *Discours de la méthode* (1637), perçu comme le père de la philosophie moderne et de Francis Bacon (1561-1626) auteur de *Du progrès et de la promotion des savoirs* (1608), fondateur de la science expérimentale et empiriste, vont conduire à l'établissement des fondations d'un nouvel ordre paradigmatique dominé par une vision technoscientifique du monde. Ce bouleversement paradigmatique s'enracine dans une démocratisation du savoir alors que la méthode scientifique accorde au profane un accès au monde des connaissances, qui n'est plus uniquement l'exclusivité des initiés (Hadot, 2004).

La pénétration d'une vision mécanistique du monde naturel n'est pas uniquement le résultat de l'évolution des mathématiques et de la physique au XVII^e siècle, mais bien l'aboutissement d'un régime de pensées qui prend racine dans la Grèce antique, alors qu'on attribue à l'œuvre d'Aristote les bases de la recherche d'une rationalité (Hadot, 2004). Conséquemment, la progression du savoir, œuvre d'une systématisation de la méthode scientifique, alimentera une attitude de domination envers la nature qui n'est pas un désir propre à la modernité, mais la continuation d'une volonté qui avait perduré au Moyen-Âge s'articulant alors sous une nouvelle forme (Hadot, 2004, Oelschlaeger, 1991).

La poursuite d'une croissance à la fois civilisationnelle et économique mènera à une abstraction et une objectivisation de la nature qui facilitera la rationalisation des différents phénomènes naturels. Découlant de cette matérialisation de la nature émergera une attraction naturelle des scientifiques vers la conception d'une nature-machine où l'humain, en tant qu'artisan, peut en modifier le fonctionnement (Worster, 1993). De cette mécanisation du monde, fruit d'un contact avec la révolution industrielle du XVII^e siècle naît la métaphore d'une nature objectivée comme une horloge, où les lois de la nature sont résultat d'un calcul savant ou chaque entité joue un rôle déterminant dans l'ordre des choses (Oelschlaeger, 1991). Ce monde mécanisé, Dieu en est le créateur, il en est l'horloger (Hadot, 2004). La

méthode scientifique devient alors un moyen de comprendre le fonctionnement de l'ordre naturel, permettant de connaître Dieu par ses œuvres, implantant un nouveau paradigme positiviste, techniciste qui invite une intervention technique humaine. De plus, l'avènement de ce nouvel ordre mécanistique aura comme double conséquence d'évacuer la conception classique d'une nature perçue comme un organisme complexe, cédant sa place à la perception d'une matière en mouvement, limitant l'expérience humaine à une relation mesurable et quantifiable inhibant toute sensibilité qui pourrait leur être accordée (Hadot, 2004).

De ce nouveau paradigme où la nature devient machine, les théologiens chrétiens de l'époque moderne vont accentuer la séparation entre le monde naturel et les humains. Ils la désacralisent considérant que seulement Dieu est d'ordre divin, la nature ayant comme seule finitude d'être au service des volontés humaines. Si la nature a pu être ainsi simplifiée et désacralisée, c'est en partie attribuable à une adhésion naturelle entre la vision mécanistique du monde et les fondements théologiques judéo-chrétiens qui luttèrent contre un animisme païen (Hadot, 2004). En posant un regard techniciste sur des entités naturelles désacralisées, l'action des humains sur celles-ci ne soulève plus de problème éthique.

Cette division confirme le dualisme nature/humain alors que ce dernier ne peut se poser irrémédiablement qu'à l'extérieur du monde naturel. La désacralisation de la nature permet à l'humain de consolider la supériorité de sa race sur les entités naturelles. Elle confirme son statut d'être privilégié, l'humain ayant été créé à l'image de Dieu, tel qu'il peut être interprété dans ce passage de la Genèse : « Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et l'assujettissez; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre » (Genèse 1 : 29). La distinctivité entre le créateur et son œuvre fait de la nature une création qui ne porte pas en elle une valeur divine, les êtres et les choses ne sont plus guidés par l'esprit de Dieu. (Callicot, 2009 ; Oelschlaeger, 1991). Malgré sa réclusion du jardin

de l'Éden, l'humain garde ses prérogatives de diriger les créatures qui ont été créées avant tout pour son propre usage, à remplir une fonction qu'elle soit pratique ou esthétique (Thomas, 1985).

Subséquentement, le XIX^e siècle marque la solidification d'une conception du monde qui se fait désormais centrée sur l'individu, guidée entre autres par la fixation d'un anthropocentrisme, conséquence d'une sécularisation du monde, confirmant la supériorité humaine qui repose sur la raison et la faveur divine (Gisel, 1994). La possibilité et l'éventualité de l'humain à pouvoir déchiffrer les secrets de l'ordre naturel vont lui permettre de retourner aux prémices de la création du monde, avant la chute d'Adam et Ève, consolidant sa position de maître sur le royaume des vivants, soumettant ainsi le reste du monde naturel aux prérogatives humaines (Delort & Walter, 2001).

En somme, la nature revêt une fonction purement instrumentale et utilitaire dans les prérogatives du capitalisme. L'instauration d'une vision technocentriste aura comme finalité de désacraliser la nature supportée par les volontés de l'Église qui fera de l'humain l'unique représentant de Dieu sur terre. (Kalaora & Vlassopoulos, 2013, Besse, 1992).

2.3 Le romantisme et la critique de la modernité

En réponse à la fixation d'un paradigme Cartésien-Baconien, qui par son interprétation mécanistique du monde naturel en évacue les prétentions esthétiques, philosophiques et religieuses, apparaît un mouvement aux antipodes de ce réductionnisme dogmatique (Oelschlaeger, 1991). Contestant l'hégémonie d'un monde machine, le courant romantique va défendre la redéfinition de la nature sous la forme d'un organisme vivant complexe et autonome dans lequel s'incorpore l'humanité. La critique d'un rationalisme stérile et la volonté de redécouvrir les valeurs qualitatives attribuable au monde naturel vont profondément influencer

l'apparition d'une sensibilité écologique moderne. Pour William Cronon dans *Uncommon Ground: Rethinking the Human Place in Nature* (1996), le legs du mouvement intellectuel romantique créera les bases des mouvements environnementaux actuels partageant ce qu'on pourrait qualifier aujourd'hui une perspective écologique.

Le romantisme est un courant difficilement définissable, dû aux différents facteurs politiques et sociaux qui en caractériseront distinctivement la production. Il se diversifiera selon les différents pays où celui-ci émergera, donnant ainsi plusieurs teintes au courant. On accorde à l'apparition du courant romantique, qui a émergé initialement en France et en Allemagne au tournant du XVII^e siècle pour par la suite éclore ailleurs en Europe puis aux États-Unis, de partager une vision holistique et organiciste de la nature (Adam, 1954).

Des littéraires, aux prémices du mouvement intellectuel romantique, vont accorder une valeur affective à la nature, qui va graduellement établir la production d'un mouvement en faveur d'un basculement des rapports à l'environnement. En France, le préromantisme sera incarné par Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) qui par ses écrits philosophiques ressuscitera une forme de littérature glorifiant les charmes incomparables de la nature incitant à la redécouverte d'une unité avec le monde naturel. Une sensibilité affirmée envers la nature s'affiche chez Rousseau par son intérêt à corroborer l'influence de celle-ci sur l'âme humaine et le rôle purificateur que le contact avec une beauté paysagère entraîne sur la production d'émotions (Oelschlaeger, 1991). L'admiration du spectacle de la nature permet d'y déceler l'ouvrage d'un Dieu tout-puissant. Le concept de *l'homme naturel* avancé par Rousseau, critique les conditions sociales aliénantes et corruptrices du XVIII^e siècle, réclamant un retour à une existence qui est plus en harmonie avec la nature, vers une forme de primitivisme (Nash, 2001). La philosophie de Rousseau s'inscrit en faux

avec la modernité, s'opposant dans ses œuvres aux inégalités sociales, insistant sur le fait que le progrès entraîne la dégradation des mœurs (Desbiens, 2005).

Des poètes anglais comme Samuel Taylor Coleridge (1772-1832), William Wordsworth (1770-1850) et William Blake (1757-1827) vont eux aussi critiquer le réductionnisme qu'exercent les sciences modernes en présentant la nature uniquement dans sa forme matérielle, la réduisant à la somme de ses parties constituantes (Quick, 1999). Wordsworth, critique acerbe du rationalisme moderne, condamnera la matérialisation du monde le dépossédant de toute signification morale. Le désir des poètes anglais est non seulement de défendre une vision holiste du monde, mais également de réintégrer l'humain dans un système d'interconnexion avec les entités naturelles, glorifiées pour leurs valeurs intrinsèques. Les rapports entre l'humain et son environnement auront comme particularité d'être traités dans une volonté de rapprochement, d'influence et d'échange avec les milieux naturels accordant une responsabilité humaine face à ses actions (Kalaora & Vlassopoulos, 2013).

L'évolution de la sensibilité envers la nature sauvage, issue du romantisme, sera le reflet d'une critique de la révolution industrielle et de ses conséquences sociales et environnementales qui s'est déjà bien implantée dans plusieurs pays d'Europe au début du XIXe siècle (Desbiens, 2005).

2.4 Paysage et sublime

L'effervescence intellectuelle de cette période va mener les romantiques vers une quête de l'exaltation du « moi » et d'un rapprochement avec une sensibilité à la nature où celle-ci n'est plus seulement un décor étranger aux humains (Lefort, 2014). Le paysage devient une figure du sublime lorsque son caractère inhumain, voire menaçant, est annihilé pour faire place à une ouverture, une prise de conscience de la beauté d'une nature sauvage. L'industrialisation des villes d'Europe aura pour effet d'accentuer le fossé entre ville et campagne, marquant une coupure à la fois physique et psychologique entre nature et humain. L'intérêt croissant pour un contact avec une

nature « vierge » va modifier au cours du XIX^e siècle les liens émotionnels qu'entretiennent les Anglais avec un paysage national. On idéalise et glorifie désormais des paysages distincts, campagnards, résultat de nouvelles structures sociales qui sont le fruit d'un renouveau intellectuel et culturel propice à cette sensibilité. L'esthétisation du paysage anglais va revaloriser les rapports préindustriels entre humain et nature, allant même jusqu'à diviniser les paysages naturels (Mathis, 2010).

Globalement, les romantiques européens vont vouer une admiration sans bornes à la nature dans laquelle ils perçoivent une sublimité, preuve de l'existence d'une puissance divine. Les beautés naturelles témoignent de la bonté et de la bienveillance de Dieu à l'égard des humains. La contemplation de la nature est par le fait même une contemplation de Dieu. Cette notion de sublimité de la nature va être utilisée à des fins apologétiques, par la recherche de l'harmonie intime avec la nature l'homme peut prétendre à une supériorité spirituelle, une forme de rapprochement avec Dieu est dès lors possible (Le Scanff, 2007). Si les romantiques accordent une propriété transcendante à la nature qui exalte l'esprit humain, le dualisme homme/nature reste, lui, toujours présent. Pour les romantiques, l'homme est supérieur à la nature, il en est l'entité la plus prodigieuse, mais sans toutefois se rapporter à un anthropocentrisme (Le Scanff, 2007).

Les romantiques cherchent un nouvel humanisme basé sur le dépassement de soi ce qui entretient une certaine paradoxalité dans l'interprétation d'une nature divinisée alors que l'homme par son ontologie se place au-devant de celle-ci. (Lefort, 2014). Cette ouverture vers une reconsidération de la nature comme une entité de construction divine en occident va permettre l'épanouissement d'une sensibilité qui s'exprimera subséquemment sous différentes formes et différents courants. En somme, l'influence et le rayonnement des valeurs qui prône un rapprochement avec la nature qui est défendue par les romantiques feront de ceux-ci les précurseurs d'un

nouveau rapport à l'environnement et qui jettera les bases d'une sensibilité environnementale.

2.5 Le Transcendantalisme, une sensibilité écologique affirmée

De la glorification des beautés naturelles et de la lutte contre une désacralisation de la nature germent des courants philosophiques, idéologiques et littéraires qui poursuivront l'idéal romantique. Parmi ces groupes « pré-écologistes » émergera le courant transcendentaliste prêchant une vision holiste et d'interdépendance entre les humains et leur environnement. Défendant une doctrine spirituelle qui effacera toute création d'un monde extérieur soumis aux volontés humaines, les transcendentalistes s'évertueront à concevoir un monde qui reconnaît les droits de la nature afin de permettre l'émergence d'une société civile qui est éthiquement juste (Garvey, 2009). Ce courant philosophique se veut en porte à faux avec le paradigme de la modernité qui est basé sur un matérialisme mécanistique du monde naturel.

C'est dans la Nouvelle-Angleterre du XIXe siècle, qu'un groupuscule de théologues et de philosophes prêchant une nouvelle interprétation du monde et de ses représentations va mener à la création d'un courant de pensée qui va fondamentalement influencer la compréhension des rapports entre homme et nature. Les transcendentalistes, dont le nom est issu de la philosophie kantienne, se réfèrent à l'action d'aller au-delà des connaissances et des croyances personnelles. La philosophie transcendentaliste s'insère dans cette mouvance post-kantienne qui établit la faculté des individus à définir les modalités de ses connaissances en dehors de ses cinq sens. L'instinct occupe un rôle prépondérant dans la pensée transcendentaliste, elle marque une forme de « métacognition » qui forme l'âme. Elle se distancie de la théologie unitarienne classique alors qu'elle propose une quête spirituelle individuelle qui s'objecte aux croyances calvinistes en la divinité du Christ, en la Trinité et la prédestination (Chaput, 1991). Les transcendentalistes affirment que la nature humaine est fondamentalement bonne et que par sa simple conscience l'homme doit dans son propre intérieur tenter de rechercher une sensibilité morale. Une sorte

d'introspection comme seul pourvoyeur d'une vérité radicale, de dépassement, qui lui permet de se rapprocher des grands principes moraux véhiculés par le christianisme.

L'intuitionnisme moral exhorté par les transcendentalistes et porté par les idéaux de Ralph Waldo Emerson (1803-1882) laisse croire à un nouvel humanisme où les hommes ont individuellement la capacité de se guider vers leur propre salut. Cette forme de transcendentalisme religieux se reflètera également par des volontés de réformes sociales, de questionnements des fondements de la société, bousculant les paradigmes établis (Meloni, 2005). Ces interconnexions entre revendications spirituelles et sociales définissent le mouvement transcendentaliste comme un mixte philosophique, littéraire et religieux, socialement revendicateur.

Selon l'historien Roderick Nash (2001), l'apparition de cette mouvance idéologique est le fruit d'une volonté d'affirmation de la singularité américaine tributaire d'une création, relativement nouvelle, de l'État-nation. Les doléances des transcendentalistes marquent une réelle volonté d'expiation du passé colonial américain et des valeurs traditionnelles européennes vers l'affirmation d'une pensée propre à elle. La mémoire nationale glorifiait jusqu'alors une conquête sur la nature par le rayonnement d'une civilisation industrielle. C'est une prise de conscience des ravages causés par l'exploitation des ressources naturelles, plus particulièrement de la disparition des forêts, qui donneront une impulsion à l'affirmation d'une sensibilité environnementale chez les transcendentalistes.

Les transcendentalistes réfutent la conception d'une nature qui, selon la religion chrétienne, est le domaine de l'homme pouvant être exploité à sa convenance (Worster, 1985). Contrairement aux unitariens, Emerson affirme que Dieu n'a pas seulement créé les humains et la nature, mais qu'il fait partie intégrante de celle-ci, accordant ainsi à l'humain et à l'environnement une valeur divine. C'est par une introspection et avec la contemplation de la beauté naturelle que l'âme humaine pourra atteindre une appartenance à un monde divin. (Quick, 1999). Il croit que tout

individu peut voir dans la nature la preuve de l'existence de Dieu (Oelschlaeger, 1991). Les institutions religieuses sont donc inutiles dans la mesure où le simple esprit humain permet aux hommes de communiquer avec Dieu. La théologie transcendentaliste se résume au primat de la nature, d'un rejet d'une vision unique de la nature et à la valorisation d'une éthique d'harmonie. Ainsi, l'idéalisme des transcendentalismes rompt avec les dogmes judéo-chrétiens accordant à la nature à la fois une valeur substantielle, une matérialité ainsi qu'une valeur mystique, refusant de se soumettre à une vision unique du monde naturel (Oelschlaeger, 1991).

2.6 Thoreau

L'une des figures de proue de la seconde vague du courant transcendentaliste est sans contredit l'américain Henry David Thoreau (1817-1862) pour lequel certains contemporains vouent un réel culte. Protestataire militant, il défendra une multitude de causes, allant du respect des droits fondamentaux, des libertés individuelles ainsi que la fin d'une surexploitation forestière. Tout comme Emerson, Thoreau affectionne une montée du sentiment de la nature associée à une révolte romantique contre le christianisme et sa théologie traditionnelle en rupture avec l'unité naturelle. C'est en 1836 qu'Emerson publia *Nature*, dans lequel il défend un rapprochement entre la conscience humaine dans un rapport d'interaction avec les grandes lois de la nature dans un cadre d'ordre universel. Thoreau prêche donc, selon les préceptes transcendentalistes, une unicité entre la nature et les humains construite sur une vision païenne de la nature. Cherchant à s'intégrer à la nature, il tente par le fait même de la démystifier, de l'appivoiser sans lui accoler des projections subjectives qu'on produit les auteurs romantiques avant lui (Worster, 1985). Son discours exhorte non seulement la sobriété, mais également un appel au respect de l'environnement, la fin d'un impérialisme écologique sauvage qui corrompt tout rapprochement avec la nature. Il adhère à cette croyance que l'humanité court à sa perte s'il continue à vouloir dominer l'ordre naturel. Philosophe, Thoreau était avant tout un naturaliste, interprétant l'environnement comme un modèle dynamique d'interrelations qui brise

avec la vision statique de la nature comme l'on fait avant lui les écologistes impérialistes (Ruehl, 2012). Il réfute toute interprétation mécaniste de la nature affirmant que celle-ci est une entité organisée dont l'homme ne peut être l'exploiteur.

Œuvre phare pour une quantité d'écologistes modernes, la publication de *Walden* en 1854 signe le refus d'une modernité anthropocentrée ainsi qu'une critique du matérialisme, prônant un ascétisme émancipateur. Thoreau exprimera dans son journal la nécessité d'élever l'âme humaine avec l'exaltation d'une considération philosophique et morale envers l'environnement. Le contact avec la nature permet de vivre une sorte d'expérience mystique, une correspondance entre nature humaine et nature physique qui guide vers un éveil spirituel. Son œuvre énonce non seulement une critique d'une exploitation sauvage et de contrôle de la nature par l'homme, mais également un appel à la nécessité de reconnaître des droits aux non-vivants permettant, ultimement à la société civile d'atteindre un idéal (Meloni, 2005). Selon son schème de pensée, la nature ne devrait jamais être subordonnée aux volontés humaines, il appelle à un respect de la nature qui s'articule par une interrelation d'égal à égal. En théorisant l'homme comme un ensemble d'éléments en relation, Thoreau se rapproche d'une interprétation écocentrique de la nature.

L'écocentrisme est une forme de perception d'une « communauté biotique » qui n'a de valeur que lorsque tous les éléments sont considérés comme un ensemble. À l'encontre du biocentrisme qui accorde à chaque être une valeur intrinsèque, indépendante, l'éthique écocentrique stipule qu'une entité vivante n'a de valeur que si elle est partie d'un ensemble (Larrere, 2010). L'écocentrisme n'accorde pas aux êtres humains une primauté sur l'ordre naturel, il réfute les droits de dominations de celle-ci et même s'oppose à une interprétation de l'intendance humaine, qui ferait de lui un gestionnaire de la nature. Cette éthique environnementale s'oppose à l'interprétation du dogme judéo-chrétien qui évacue toute obligation morale envers les autres espèces, qui est le produit d'une légitimation d'origine divine de la supériorité humaine. La vision holiste, caractéristique de l'écocentrisme, dans lequel l'humain

serait une unité parmi un tout, reposant sur un équilibre entre les différents individus est la base même de la philosophie défendue par Thoreau qui sera reprise par Aldo Leopold et les préservationnistes.

Si la singularité de la pensée de Thoreau est reconnue par ses contemporains, le personnage reste, lors de son vivant, largement méconnu. L'œuvre de Thoreau n'aura que très peu d'impact sur les perceptions que se font les Américains de leurs rapports avec leur environnement au milieu du XIX^e siècle. Toutefois, il sera perçu comme l'initiateur d'une réflexion menant à la naissance d'une seconde interprétation purement américaine de la *wilderness*.

2.7 La construction de la *Wilderness*

Préalablement à l'apparition d'une sensibilité à la nature découlant d'un rapprochement spirituel entre humain et nature propre au transcendantalisme, les citoyens étatsuniens se construisirent progressivement une représentation d'une nature qui évoluera dans l'imaginaire collectif au cours des siècles pour graduellement se hisser comme fondement culturel et identitaire de la société étatsunienne moderne. Terme polysémique aux ramifications conceptuelles multiples, le concept de la *wilderness* est, à la base, le produit d'une représentation du monde naturel qui tendra à se modifier au fil des siècles (Oelschlager, 1991). Historiquement, deux interprétations foncièrement différentes de la *wilderness* se sont succédées ce qui eut pour effet de cultiver une certaine ambiguïté chez les pionniers étatsuniens, dans son interprétation initiale : la *wilderness* fut d'abord perçue comme obstacle aux volontés humaines pour ensuite glisser graduellement vers un romantisme lui accordant une valeur positive dès le XIX^e siècle. Cette diversité d'interprétation de la nature va produire des sentiments ambivalents chez les premiers colons, et ce, jusqu'à la fixation de la frontière en 1890 (Gagnon, 2005).

Originellement, la construction de l'idée de la *wilderness* est intrinsèquement liée au déploiement dès 1628, des premiers colons européens en Nouvelle-Angleterre. Leur

quête d'autodétermination dans un espace en dehors d'un corps social va forger une représentation pérenne de la nature qui sera alors perçue comme obstacle aux volontés humaines. Ainsi, c'est avec des référents culturels chargés de préconceptions aliénantes que les premiers contacts avec une nature « vierge » seront perçus de manière péjorative, comme une menace au développement de la perfection humaine, portant une lourde connotation à la fois religieuse et morale (Nash, 2001)³. Cette première interprétation, qui prend source au cœur des croyances et idéologies des premiers colons, d'où émergera l'idée de la *wilderness*, se réfère à un univers qui est compris comme sauvage, indompté et désordonné, exempt de toute emprise humaine. La mythisation d'un environnement jugé extérieur à l'humain aura pour effet de rendre les milieux naturels, telles les forêts, menaçantes, mystérieuses imprégnées des légendes du vieux continent (Nash, 2001).

En somme, cette première mouture de la *wilderness* s'est construite d'un rapport particulier entre une communauté culturelle en formation et un territoire dans un espace-temps déterminé, duquel en résultera la mythisation d'un paysage inviolé impactant de manière pérenne l'imaginaire collectif américain (Joliet & Jacobs, 2008). Elle aura pour conséquence une rupture avec l'expérience occidentale et la réalité européenne instaurant une nouvelle dynamique collective dans un environnement jugé hostile (Kalaora & Vlassopoulos, 2013).

2.7.1 Une conception biblique

L'influence de la culture biblique explique en partie la description d'une nature qui se veut menaçante et inhospitalière pour les premiers colons européens émigrant dans le Nouveau Monde. Roderick Frazier Nash dans *Wilderness and the american mind* (2001) accorde à la tradition judéo-chrétienne une très forte influence sur les

³ Selon William Cronon, prétendre que les premiers colons ont été en contact avec une nature « vierge » lors de leur arrivée dans le Nouveau Monde c'est faire preuve d'ethnocentrisme et effacer la riche histoire des peuples autochtones ayant habité et modifié le territoire des Amériques bien avant la venue des Européens.

fondements de la *Wilderness* dans la création d'une attitude antagoniste envers l'environnement. L'historien postule que les auteurs de la bible ont accordé une place centrale à une nature sauvage uniquement dans l'Ancien Testament où on y ferait référence près de 245 fois (Nash, 2001, Stankey, 1989). Notons que les récits bibliques conçoivent principalement la *Wilderness* sous la forme d'un désert qui porte obstacle à la destinée du peuple hébreu ou comme lieu de tentation pour le Christ. C'est chargés de cet imaginaire biblique riche où la nature y est menaçante que les premiers colons européens migreront vers le Nouveau Monde. Citons, pour exemple, les puritains du Massachusetts pour qui l'aventure de la traversée en Amérique revêtait une forte connotation religieuse. Elle aurait été perçue, entre autres comme une répétition de l'exode des Juifs de l'Égypte à la recherche de la terre promise (Conan, 1993)⁴.

L'influence de la symbolique chrétienne dépasse une simple description physique de la *Wilderness* pour donner une densité au concept d'environnement. Par exemple, du côté moral, la *Wilderness* s'inscrit comme un lieu de perdition, le repère de Satan, rempli d'épreuve pour l'humain où la bénédiction de Dieu y est absente en opposition avec le jardin d'Éden. Rappelons qu'une interprétation de la création dans la Genèse pose les bases d'une conception dualiste du monde, entre paradis terrestre et, le jardin d'Éden. Ce dernier est défini comme un paradis terrestre où les ressources naturelles sont abondantes et où il est inutile pour l'humain de travailler pour subvenir à ses besoins (Stankey, 1989). Il vit dans un monde où sa supériorité y est clairement établie alors que les animaux sont sujets à sa domination. C'est un univers complet qui été créé pour le besoin de l'humain. Du contact avec ce nouvel environnement, les premiers colons américains vont complètement annihiler le concept d'une nature bienfaisante pour adopter une interprétation péjorative de

⁴ Insistons sur le fait qu'il serait réducteur de voir une transposition au Québec du caractère messianique du discours de peuplement des États-Unis. Plusieurs facteurs historiques, politiques et sociaux différencient les deux œuvres, voir le texte de Lise Vigneault dans *Mythes et sociétés des Amériques*, 2007.

l'environnement conséquence de la réclusion humaine du paradis terrestre (Nash, 2001).

C'est dès lors par une conquête sur un domaine sauvage et menaçant que le colon s'évertue à atteindre un idéal moral, là où la grandeur humaine, civilisatrice peut réorganiser une nature désordonnée. De cette conception initiale de la *Wilderness* découle un mysticisme qui alimentera une perception de la nature en complète opposition avec la sensibilité transcendentaliste. Avec la marche vers l'Ouest américain apparaîtra graduellement une interprétation dualiste du domaine naturel qui est à la fois perçu comme menaçant et source d'opportunité.

2.7.2 La dualité de la *Wilderness*

La liberté d'action liée à l'absence de contrainte sociale et légale va guider le peuplement de l'Ouest américain, limitant la construction d'un corps social fixé (Collomb, 2013). Ce déploiement vers l'Ouest va substantiellement définir une seconde interprétation de la *Wilderness* américaine associée à une exaltation des libertés individuelles en opposition à l'intérêt commun. Progressivement, avec la constante mouvance de la frontière vers l'Ouest, il se créa une forme d'individualisme exacerbée par l'interprétation d'une nécessité pour le colon d'acquérir la plus grande quantité possible de richesses matérielles.

De l'évolution et de la fixation de la société américaine, une seconde interprétation de la *Wilderness* émergera, elle sera le produit d'un renversement symbolique. Fondamentalement en opposition avec la conception initiale de la nature sauvage exécrée par la tradition judéo-chrétienne, la philosophie de Thoreau et de la *Wilderness* s'évertue à glorifier les valeurs d'une nature intacte, œuvre de Dieu. Le mysticisme de la nature par Emerson, Thoreau et les transcendentalistes appelleront à la création d'une représentation collective étatsunienne de l'environnement en tant que valeur positive, dans une seconde interprétation du concept de la *Wilderness* (Bourgeois, 2016, Joliet, 2009). À l'inverse des premiers pionniers, pour les

transcendantalistes, l'environnement n'a plus ce caractère menaçant, mais au contraire, elle est essentielle à la recherche du « surâme », ce qui aura pour effet d'accorder une connotation positive au concept de la *Wilderness*. Pour Thoreau, le contact avec une nature sauvage s'avère être le chemin le plus direct vers l'obtention de la perfection morale ainsi qu'un rapprochement avec Dieu. Elle est la source même de la vitalité humaine. Au contraire, l'absence de contact avec la nature pétrifie la société, la lessive de ses valeurs et anesthésie les émotions humaines. Fortement critique du mode de vie américain basé sur la matérialité, Thoreau s'inquiète de la montée d'une société technocratique qui annihile les valeurs traditionnelles de simplicité et d'ascétisme. Pour lui, l'idéal humain se retrouve dans une balance parfaite entre une sensibilité à la nature provenant d'un échange constant avec la nature sauvage, la *Wilderness* et la vitalité intellectuelle liées au déploiement de sociétés civilisées (Nash, 2001).

L'influence du mouvement transcendantaliste sur l'évolution d'une sensibilité environnementale sera majeure dans l'émergence de la mouvance écologique moderne. Les transcendantalistes se réclament de la tradition romantique, tout en soutenant une éthique écocentrique de la nature. Le rapprochement homme/nature comme source de dépassement personnel marque en ce milieu de XIXe siècle une réelle fracture avec la pensée chrétienne renforcée par les textes de la genèse qui affirment que la destinée humaine est de dominer la nature selon les volontés du Dieu créateur. Avec l'avènement de la société technicienne, dogmatisant un progrès continu où l'homme y est devenu possesseur de la nature naît un idéalisme transcendantaliste marquant une opposition à un système de pensée fortement anthropocentrique. La pérennité du lègue transcendantaliste s'articulera autour d'une intériorisation du mysticisme de la *Wilderness* dans la culture américaine qui culminera avec la sanctuarisation de territoire vierge.

2.8 Les conservacionnistes et l'utilitarisme de la nature

Quelques années après l'émergence d'une sensibilité de la nature affirmée par les transcendantalistes apparaît aux États-Unis un mouvement qui remettra en question l'idée d'une harmonie préétablie, issu de la création, entre l'homme et la nature. La fin de la frontière, la prise de conscience des ravages causée par l'exploitation forestière et du défrichement agricole donneront un second souffle à une volonté de protection de l'environnement dans la seconde moitié du XIXe siècle aux États-Unis. D'une sensibilisation aux impacts sur l'environnement des actions humaines émergera un environnementalisme américain transformé qui se scindera en deux mouvements distincts, soit le mouvement conservacionniste et le mouvement préservationniste. Le schisme idéologique qui marquera une division entre les courants conservacionnistes et préservationnistes se résume à une divergence dans la perception d'un idéal environnemental alors que les conservacionnistes défendent une perspective utilitariste de la nature. Les courants de protection de l'environnement seront idéologiquement influencés de manière plus ou moins forte par le mouvement transcendantaliste et du sentiment de la nature.

Le mouvement conservacionniste idéalise comme fondement premier une exploitation rationnelle des ressources naturelles, en réponse à la destruction et l'épuisement des ressources naturelles. La ruée vers l'or californien et ses impacts sur le paysage ainsi que la déforestation massive de l'Est américain pousseront les gestionnaires de la nature à lancer un cri d'alarme sur la gravité des torts portés au milieu naturel (Quick, 1999). C'est l'ampleur et la violence avec laquelle les nouveaux colons américains vont foncièrement modifier les terres et leur environnement, et ce, en moins d'un siècle, qui sera la locomotive d'une volonté de protection de l'environnement (Larrère, 2016.) Le concept d'exploitation rationnelle des ressources défendu par les conservacionnistes américains tire ses origines de l'influence européenne qui, depuis des siècles, perpétrait déjà une utilisation intelligente des ressources (Girard, 1990). Les conservacionnistes ne se réclament pas d'une théologie ou d'une philosophie qui

leur est propre, mais bien d'un activisme basé sur un idéal républicain et d'une exploitation des ressources naturelles dans une perspective communautaire (Garvey, 2009).

Figure emblématique de l'écologie moderne aux États-Unis et un des plus grands conservationnistes, George Perkins Marsh (1801-1882) portera le débat de la défense de l'environnement dans les sphères politiques et scientifiques. Avocat de formation, Marsh publia en 1864, *Man and Nature : Or Physical Geography as Modified by human Action*, dans lequel l'auteur se penche, avec une vision historique, sur le processus de dégradation des milieux naturels sur le vieux continent, plus particulièrement en France, dans une volonté de sensibilisation et ainsi exhorter les Américains à mener une gestion efficace du milieu naturel (Girard, 1994). L'approche empirique novatrice dans l'étude de l'environnement dans l'analyse de Marsh à comme but ultime de dresser un parallèle entre la destruction dans l'Ancien Monde et de la réapparition d'un même cycle destructeur en Amérique. La vision dynamique du rapport homme/nature est perçue dans la pensée de Marsh comme une finalité d'ordre cumulative contingente à l'activité humaine. L'anthropisation des milieux naturels a conséquemment comme effet de modifier les zones végétales et d'influencer le climat.

Dans *Man and Nature*, Marsh présente l'idée d'interrelation indéfinie entre l'humain et la nature, qui deviendra la prémice d'une conception moderne de l'environnement, nommé « écosystémique ». Les notions d'irréversibilité de l'action humaine et de seuil limite de modification des milieux naturels menant vers un état de basculement, culminant par la chute des sociétés humaines établiront les fondements paradigmatiques des mouvements de conservation contemporain (Kalaora & Vlassopoulos, 2013).

2.8.1 L'interventionnisme étatique

La progression des découvertes scientifiques ajoutées à un développement rapide de l'agriculture et de l'industrialisation allaient, selon Marsh, pousser le monde civilisé vers un point de non-retour, résultant en de nombreuses catastrophes écologiques (Garvey, 2009). Il est l'un des premiers à identifier le modèle d'exploitation capitaliste comme menace à la survie des milieux naturels. Pour éviter un dépassement des points de rupture des écosystèmes, Marsh priorise l'intervention étatique dans l'implantation de législation régulatrice ainsi que l'avancement des sciences. Les modes de gouvernance et les institutions occupent dans le discours de Marsh, une place centrale dans un processus de protection et de gestion de l'environnement. Un non-interventionnisme étatique afin de limiter la destruction de l'environnement mènerait la nation vers une catastrophe écologique puis à la chute de la civilisation américaine (Dorman, 1998). Marsh affectionne tout particulièrement la notion de bien commun, qu'il s'efforce de conceptualiser dans son plaidoyer pour le respect des limites environnementales. C'est donc dans l'intérêt public que les gouvernements et le monde scientifique doivent s'unir pour comprendre les écosystèmes, mais également afin d'implanter une législation limitant la surexploitation des ressources naturelles (Quick, 1999). La position de Marsh et des conservationnistes se veut foncièrement pragmatique, leurs objectifs sont une réelle volonté de pérennité de la nature et de ses ressources.

La philosophie de Marsh se rapproche d'un scientisme où, par une démarche scientifique rationnel, on tente de percer les secrets du monde naturel. L'approche empirique valorisée par Marsh et les conversationnistes va se juxtaposer à un technocentriste émergent dans l'utopisme d'un Éden construit par la main de l'homme, s'amalgamant aux concepts de la modernité. La sensibilité de la nature dans la pensée de George Marsh se distancie en quelque sorte des valeurs introspectives, voire mystiques, des transcendentalistes avant eux, elle perpétue une interprétation théologique de l'intendance humaine sur la gestion de la nature.

L'humain a fondamentalement le devoir de gouverner la nature sans toutefois abuser de ses richesses. Malgré un anthropocentrisme affirmé, les textes laissés par Marsh laissent entrevoir une sensibilité envers la cause animale et une volonté de préservation de leurs écosystèmes (Girard, 1990).

Il faut souligner que comparativement à Thoreau et aux transcendentalistes, Marsh a une vision fortement anthropocentriste des rapports entre les hommes et l'environnement, l'homme est indubitablement supérieur à la nature. Il n'adhère pas à la pensée de la communion entre homme et nature qui permet d'atteindre un idéal sociétal, son discours se rapproche beaucoup plus d'une interprétation de la gestion de la nature où l'humain a un devoir moral d'exploitation rationnelle et efficace de l'environnement. Contrairement à Emerson, Marsh ne croit pas une élévation de l'âme par contact avec la nature. Il ne s'accroche pas à une position philosophique vis-à-vis la nature, il se contente d'insister sur la subordination de la nature aux volontés humaines. L'aliénation homme et nature est irrévocable pour Marsh, l'humain est perçu comme un corps destructeur qui est étranger à un système naturel autorégulateur (Garvey, 1994).

2.8.2 Le scientisme de Georges Perkins Marsh

L'anthropocentrisme qui teinte fortement la conception de l'environnement chez Marsh est le produit d'une progression de l'influence de la doctrine utilitariste au milieu du XIXe siècle en occident. La recherche d'un équilibre entre le monde naturel et les humains, chère à Marsh, s'insère dans le devoir d'intendance, résultant de la supériorité humaine sur le monde naturel affirmé par les dogmes judéo-chrétiens. Cependant, pour Marsh, les dogmes religieux restent subordonnés à l'empirisme et au rationalisme scientifique, qui doivent guider la gestion du monde naturel (Dorman, 1998). Ainsi, une spiritualité exacerbée dans l'étude des rapports à l'environnement est pour lui trompeuse, car ce rôle doit revenir exclusivement au domaine des sciences (Quick, 1999). Il existe tout de même une dimension religieuse à la pensée de Marsh, celle-ci reste imbriquée dans la tradition calviniste, les rapports entre

homme et nature demeurent formels, comparativement à la dynamique d'interrelations que présupposent les transcendantalistes (Garvey, 2009). Malgré qu'il confirme la subordination de la nature aux intérêts humains, Marsh ne réclame pas un interventionnisme impérieux sur l'environnement. Toujours dans l'optique de préserver le bien commun pour les générations futures, il accorde une valeur toute particulière au non-dépassement des limites et le rétablissement des écosystèmes. (Garvey, 2009).

Dans un rapprochement avec la pensée de Thoreau, le géographe accorde à la nature une bonté et une pureté intrinsèque. La perception initiale d'une nature chaotique et menaçante, associée à l'interprétation de la *wilderness* où l'humain a le devoir moral d'instaurer la bienveillance de la chrétienté est selon lui complètement caduc (Dorman, 1998). La nature doit-être traitée avec respect comme un adversaire fragile, un positionnement idéologique qui est en opposition avec les fondements théologiques chrétiens d'une nature comme produit d'un lègue d'ordre divin. La prise de conscience d'une dégradation des milieux naturels et des paysages résultant des effets destructeurs des communautés humaines appellera à revoir les prétentions des actions humaines sur l'environnement.

Outre l'éloignement de la pensée de Marsh d'une interprétation judéo-chrétienne de la nature, il prêche pour l'accroissement des connaissances scientifiques qu'il juge primordial afin d'éclaircir les lois structurelles qui régulent le monde matériel. La quête spirituelle ultime de l'humanité devait inévitablement s'articuler autour d'un processus expérimental et incrémental culminant dans l'énonciation de théories fondamentales. Il vouait un intérêt tout particulier au développement des sciences qui cherchent à élucider le régime structurel naturel et, par le fait même, éclaircir l'ordre mécanistique de la nature. Cette inclinaison vers une vision scientiste du monde se traduira par une adhérence à la théorie humboldtienne alors que Marsh partage la croyance que l'équilibre du monde naturel est régi par un système complexe de force biotique et abiotique (Garvey, 2009). Pour Alexandre Von Humboldt (1769-1859),

l'humain est soumis aux mêmes lois naturelles que tous les autres êtres vivants et les rapports qu'il entretient avec son environnement font de celui-ci un être déterminé (Worster, 1985).

Marsh, par son œuvre, sera l'instigateur d'une « nouvelle géographie » qui cherche à faire contrepoids à un déterminisme géographique. Celle-ci défend une approche holistique en y intégrant les rapports entre les entités naturelles dans leur habitat ainsi que l'étude de l'anthropisation de l'environnement. La « nouvelle géographie » défendue par Marsh avait pour but de décloisonner une science alors limitée à une description des caractéristiques terrestres. Cherchant à déterminer comment l'environnement physique conditionnait le développement social humain, Marsh favorise une perception écologique du monde naturel (Dorman, 1998). Valorisant l'étude des systèmes environnementaux et l'harmonie du monde naturelle, le célèbre géographe insiste tout particulièrement sur le rôle primordial que joue la forêt dans le maintien de l'équilibre des forces naturelles. Sensible à la déforestation, Marsh a habilement fait remarquer que les forêts régulaient le climat et protégeaient les sources d'eau.

En définitive George Perkins Marsh sera l'une des figures emblématiques du mouvement conservateur moderne. Reconnaisant les limites des milieux environnementaux à subir les assauts des modes d'exploitation destructeurs, Marsh a prêché pour une protection de l'environnement et une compréhension des milieux naturels grâce à l'avancement des sciences.

2.9 Le courant préservationniste

Alors que les mouvements environnementaux se ralliaient derrière la nécessité d'agir afin de préserver et de protéger l'environnement, une divergence persistait dans l'interprétation de la nature et de ses rapports avec l'homme dans le dernier tiers du XIXe siècle aux États-Unis. Une cassure se produira entre les préservationnistes qui prêchaient une réduction de l'exploitation des ressources et les conservateurs qui

prônaient une exploitation efficace de la nature. Ce schisme dans le mouvement écologique naissant à la fin du XIXe siècle se caractérise par la nécessité, selon les préservationnistes, de délimiter des zones où l'exploitation des ressources est proscrite. Il n'y a pas de lutte idéologique sur l'abrogation ou non de l'exploitation des ressources, mais bien dans l'espace territorial où on applique un protectionnisme. L'attention des préservationnistes porte sur un révisionnisme des rapports à l'environnement et une nécessité de revoir la conception utilitariste de la nature. Le courant préservationniste marque, dans une certaine mesure, un retour vers un romantisme de la nature d'influence transcendante, brisant avec le paradigme cartésien et mécanistique de la nature.

2.9.1 Les racines transcendentalistes et spirituelles

Les préservationnistes dont certains accordaient une véritable sacralité aux milieux naturels, vont porter plus loin la nécessité de préserver une nature inviolée. Prêchant une sensibilité environnementale calquée sur la philosophie transcendentaliste, l'originalité du courant préservationniste réside dans son aspect théologique. Outre cette sensibilité pour les arguments théologiques, le courant préservationniste, dont la plus grande figure fut sans contredit le naturaliste John Muir (1838-1914), perpétuera l'idée d'interconnexion entre l'homme et la nature avancée par les transcendentalistes dans une perspective plus moderne. Tout comme Emerson, Muir accorde une importance primordiale à l'orientation morale d'une croissance spirituelle individuelle. Sa philosophie s'insère donc dans une pensée biocentrique de la nature où existe un grand tout. La mystification de la nature, caractéristique de l'œuvre d'Emerson aura une forte résonance dans la construction de la pensée de Muir, qui le guidera vers une forme de sacralisation de l'environnement.

Si, pour plusieurs contemporains, Muir marche en quelque sorte dans les pas d'Emerson, sa pensée se rapproche beaucoup plus de celle de Thoreau pour sa forme introspective et sa divinisation de la nature, qui culminera avec la fondation d'une doctrine frôlant le panthéisme (Meloni, 2007, Oelschlager, 1991). L'évolution du

spiritualisme chez Muir le poussera à s'éloigner d'un christianisme institutionnel vers une quête spirituelle plus introspective en contact avec la nature, lieu par excellence de l'expérience religieuse dans une démarche proprement émersonienne. Pour le naturaliste, la religion est d'abord vécue par un contact avec la nature, aussi nommé religion naturelle, permettant de voir les vérités divines (Collomb, 2013). Dans sa quête d'un nouveau spiritualisme, Muir affiche une forme de mépris envers les rituels chrétiens qu'il associe à la superstition, c'est donc presque exclusivement par la nature et dans la nature qu'il vit une spiritualité en retrait (Collomb, 2013). De ce choix spirituel, les écrits de John Muir laisseront entrevoir une volonté de démantèlement de l'anthropocentrisme judéo-chrétien et d'une cosmologie moderne prônant un rapprochement vers un certain paganisme. Il ira jusqu'à affirmer que le salut de l'humanité ne peut se faire que par un contact avec la nature sauvage qui est la marque d'une vérité divine plutôt que par une œuvre civilisationnelle liée à la modernité. Sa pensée spirituelle fait de l'humain un être indivisible d'une communauté environnementale où tout être vivant possède une valeur qui lui est inhérente.

2.9.2 Le scientisme de John Muir et la création des parcs nationaux

L'investigation scientifique est, selon le naturaliste américain, l'unique façon d'avoir accès aux connaissances et à une interprétation de la nature. Observer et analyser la nature c'est prendre connaissance de l'œuvre divine, c'est chercher à comprendre les lois édictées par un Dieu créateur. S'éloignant d'un fondamentalisme biblique, Muir adhère à une forme de théologie naturelle qui voit dans la nature la preuve de l'existence de Dieu. Au-delà d'une attirance pour la théologie naturelle, l'étude de la nature comme science doit être perçue dans sa totalité, la fragmentation des savoirs n'est pas pertinente dans la mesure où elle ne sert pas à comprendre les phénomènes dans leur entièreté (Collomb, 2013). Ce concept holiste se rapporte aux racines même de l'écologie, qui ont été avancées d'abord par Linné et Humboldt dans leur conception d'une économie de la nature qui régirait le domaine des vivants. Si la

spiritualité de la nature a toujours sa place, l'étude des phénomènes naturels en tant que science est fondamentale pour comprendre les lois qui gouvernent un monde que l'humain s'efforce de saccager. Le retour d'une sensibilité vis-à-vis la nature est un des fondements de la pensée de Muir. En effet, il insiste sur le rapprochement émotif que doit avoir le scientifique avec son sujet d'étude et il invite à une implication morale dans la démarche scientifique (Collomb, 2013). Le rôle du naturaliste, selon lui, est de reconnaître les phénomènes physiques tout en reconnaissant le caractère divin et la spiritualité d'une nature mystérieuse. La position de Muir et des préservationnistes américains reflète un certain scepticisme et même une critique envers le modernisme. Comme plusieurs défenseurs d'une « pensée » écologique, les préservationnistes ne se veulent pas technophobes, mais revendiquent une prudence sur les attentes qu'on peut espérer des avancées techniques.

Les revendications des préservationnistes américains du XIX^e siècle n'avaient en somme rien de révolutionnaire alors que l'Europe avait déjà mis en place des mesures de conservation de l'environnement au cours des siècles précédents. Le caractère distinctif du mouvement préservationniste américain découle de sa capacité à implanter les germes d'une préservation de la nature liée à la compréhension de la finitude des ressources naturelles (Ruehl, 2012). Le fossé idéologique entre d'une part les individus promouvant une conservation raisonnée des ressources, et d'autre part les partisans d'une préservation stricte de la pureté originelle de la nature trouveront une forme de compromis avec la création de parcs nationaux dans les décennies 1860 et 1870. La création des parcs Yellowstone (1872) et Yosemite (1890) témoigne d'une certaine migration de la conception populaire de la nature alors que celle-ci n'est plus uniquement représentée comme une menace au développement d'une plénitude du genre humain. La lutte entre la vision utilitariste opposée à une poétisation et une sanctuarisation de la nature perdura dans la construction de l'identité et des valeurs américaines, tout comme le concept de la *wilderness* (Figueiredo, 2006). Le lègue d'une conception idéalisée et divinisée par

John Muir et les conversationnistes américains influencera fortement l'expansion de zone protégée de l'action humaine à l'échelle planétaire.

L'apparition du courant préservationniste issue de la pensée de John Muir marque le foisonnement d'une protoécologie et un point culminant dans l'évolution d'une sensibilité environnementale au XIXe siècle.

2.10 La révolution darwinienne et la fondation de l'écologie

Le développement de nouveaux savoirs scientifiques provenant des théories darwiniennes va foncièrement marquer les protoécologues du XIX^e siècle. Par la suite, la fondation d'une science écologique va bousculer la conception que se font les scientifiques occidentaux de la nature tout en ébranlant sa supériorité d'origine divine conférée par l'*Imago Dei*. L'implantation du paradigme darwiniste est un évènement scientifique majeur qui va foncièrement modifier les représentations de l'environnement et la place qu'occupe l'homme au sein du monde naturel.

Aucun individu n'a autant contribué à la marche vers la fondation de l'écologie comme science tout en a modifiant considérablement les perceptions de la nature chez les populations que Charles Darwin (1809-1882). L'écologie, selon le créateur du terme Ernst Haeckel (1834-1919), est l'étude des relations entre les divers organismes vivants qui se développent à l'intérieur d'un milieu naturel (Worster, 1985). La notion d'écologie avancée par Haeckel a été inspirée par les thèses évolutionnistes de Charles Darwin énoncées dans la publication de 1859, *On the Origin of Species by Means of Natural Selection, or the Preservation of Favoured Race in Struggle for Life* (Collomb, 2013). Dans cet ouvrage révolutionnaire, Darwin affirme que les espèces végétales et animales ont un caractère évolutif, se modifiant au cours du temps, influencées par des facteurs de variations héréditaires (Worster, 1985). Une des causes de l'évolution des espèces avancées par Darwin est la sélection naturelle, idée dont la plus grande nouveauté repose sur le principe universel de lutte pour la survie. Ce concept de sélection naturelle postulé par le naturaliste anglais

repose sur la mise en avant-plan de la notion d'hérédité individuelle. Certes complexe dans la pensée de Darwin, la notion d'hérédité des caractères acquis, emprunté à Lamarck, affirme que les modifications physiologiques acquissent au cours d'une vie sont transmises aux générations suivantes (Gayon, 1992). Les profonds bouleversements causés par la théorie darwinienne de l'évolution a insufflé un dynamisme aux êtres vivants brisant avec l'idée dominante d'une nature statique, mécanique fixée par la modernité. L'apport de la publication des théories de Darwin va irriguer de manière pérenne le développement des sciences, mais également les domaines de la philosophie et de la théologie (Collomb, 2013).

L'innovation scientifique que représentent la création du terme écologie et la conception évolutionniste des interactions environnementales solidifiera une perception holistique et écocentrique de la nature. L'espèce humaine devient par la révolution darwinienne plus solidement imbriquée dans une unité naturelle dépassant l'interprétation des filiations humain-nature des préécologistes et de la supériorité humaine d'origine divine. L'humain, selon Darwin, est intrinsèquement lié à la communauté naturelle et a le devoir par le fait même de maintenir l'équilibre fragile des écosystèmes par une exploitation responsable des ressources. La lutte pour l'existence est antinomique à une représentation judéo-chrétienne de la nature qui était perçue comme un bloc monolithique immuable. Considérant la prégnance du paradigme de la séparation entre le monde humain et le monde naturel, la théorie de l'évolution avancée par Darwin va vigoureusement bousculer la théologie chrétienne et sa conception d'une main toute-puissante qui régissaient les rapports naturels.

Pour le biologiste de Down, il n'existe pas de hiérarchie entre les espèces, toute idée de subordination naturelle est inhérente à un construit humain. En somme, l'homme est désacralisé, il ne porte plus le caractère suprême de créature privilégié, il redevient un être parmi tant d'autres. De ce fondement, l'œuvre de Darwin va déboulonner le mythe d'un ordre préétabli d'origine divine régissant les rapports entre les entités

naturelles qu'avaient défendu les naturalistes Carl Von Linné et Gilbert White, maintenant le développement scientifique sous le giron de la théologie judéo-chrétienne (Oelschlaeger, 1991). La thèse mécanistique de lois régissant l'ordre naturel devient caduque, reléguant une création d'ordre divine du monde et des êtres comme superflus. La suprématie du hasard dans le cosmos et l'absence de finalité au rôle de l'humain sur terre s'inscrit dans cette contestation du dogme judéo-chrétien dominant. S'insérant dans la révolution scientifique, les théories darwiniennes sont inadmissibles pour l'Église, consommant un fossé idéologique irrémédiable entre une science évolutionniste et une suprématie anthropocentriste d'ordre divin.

On assiste à un renversement de l'interprétation de la nature, qui passe d'une verticalité à une horizontalité où on prend conscience des interrelations entre espèces dans une perspective égalitaire. L'œuvre de Darwin, qui fut certes influencée par les scientifiques qui l'ont précédé, permet d'ancrer la science de l'écologie dans un matérialisme, dans une tangibilité qui exclue l'idéalisme qui avait guidé les naturalistes du siècle précédent (Collomb, 2013). Toutefois, les historiens des sciences insistent sur l'impact modéré des publications de Darwin, dans le milieu scientifique préécologiste au milieu du XIXe siècle. Ce n'est réellement qu'au XXe siècle que le legs des théories de Darwin va profondément modifier l'émergence d'une science écologique reconnue (Acot, 1983).

L'influence majeure qu'aura la révolution darwinienne sur le développement des sciences permettra une ouverture vers une interprétation foncièrement différente des rapports écosystémiques, permettant de resituer la place de l'homme dans la nature. La notion d'équilibre et d'influence dans ces rapports favorisera un plus grand déploiement d'une sensibilité à la nature portée par une prise de conscience des impacts destructeurs de l'intervention humaine sur les milieux naturels (Collomb, 2013).

Au finale, la naissance de l'écologie moderne dans l'ère postdarwinienne confirmera la notion de compétition entre les espèces dans une lutte pour la survie et aura également pour effet de repositionner l'humain au cœur du monde naturel. La perception d'un cadre environnementale où se maintient un équilibre fragile entre les espèces vivantes ayant un caractère évolutif placera l'humain dans une position moralement inconfortable, se percevant comme entité destructrice et déstabilisatrice de l'ordre naturel. Le lègue de la théorie darwinienne donnera l'impulsion initiale de l'évolution d'un conservationnisme anthropocentré vers un biocentrisme radical qui s'affirmera au cours du XX^e siècle (Racault, 2013).

2.11 La diversité des conceptions de l'environnement

L'hétérogénéité des attitudes et des jugements face à l'environnement à la fin du XIX^e siècle en occident, dont seulement une brève partie a été présentée dans ce chapitre, témoigne d'une conception de l'environnement qui ne s'est jamais forgée en bloc monolithique. Tel qu'il a été démontré dans ce chapitre, l'évolution des rapports humains/non-humains va tendre à migrer vers une progression de la pensée écologique qui est le produit d'une évolution ontologique du concept de nature, caractéristique de la modernité.

Nous reconnaissons que les idéologies et les conceptions de la nature générée par les différents courants et personnages présentés dans ce chapitre possèdent une richesse qui donne au concept d'environnement une complexité. En somme, l'interprétation des différents courants environnementalistes nous permet d'affirmer que l'émergence d'une conscience environnementale en Europe et aux États-Unis est, entre autres, le résultat d'une réflexion sur les bouleversements créés par de nouveaux modes de production, source de dévastation des milieux naturels. Les différentes interprétations de l'environnement émanant des courants environnementalistes produiront une vision kaléidoscopique du monde naturel et de la valeur des entités qui la compose. La conscience environnementale qui prend source au XIX^e siècle lance une marche vers

une conceptualisation des rapports homme/nature dirigé vers la production d'une idéologie environnementale moderne, qui déploie une réflexion critique sur les différents schèmes de pensées des civilisations occidentales (Mathis, 2012).

Afin de synthétiser les différentes conceptions de l'environnement qui ont été présentées dans ce second chapitre, nous avons construit un tableau qui récapitule les caractéristiques et les concepts dominants propres à chacun des courants ou mouvements qui ont été décrits dans ce chapitre.

Tableau 2.1 : Les courants et mouvements pré-écologiste en occident au XIX^e siècle.

Courants (conception de la nature)	Caractéristiques et concepts
Romantisme (XVII ^e siècle- XX ^e siècle)	<ul style="list-style-type: none"> - Courant philosophique et artistique aux origines d'un sentiment de la nature. - En opposition au rationalisme, prône une nouvelle sensibilité envers la nature. - Désir d'un rapprochement vers une communion, d'unité entre l'humain et la nature. - Idée d'harmonie universelle - Prône un retour à la vie en campagne dans une quête du paradis perdu.
Transcendentalisme (XIX ^e siècle)	<ul style="list-style-type: none"> - Mouvement philosophique, littéraire et spirituel. - Fortement influencée par le romantisme, se veut une critique de la modernité et de la matérialité. - Fort spiritualisme, élévation de l'âme lors d'un contact avec la nature. - La nature est une création d'ordre divin. - Culte de l'individu et de l'introspection.
Conservationnisme (XIX ^e siècle)	<ul style="list-style-type: none"> - Mouvement réclamant une exploitation rationnelle des ressources naturelles dans une perspective de durabilité.

	<ul style="list-style-type: none"> - Défense d'une vision utilitariste de la nature. - Supériorité de l'humain sur le monde naturel. - Respecte les dogmes judéo-chrétiens, l'humain est l'être privilégié par le Dieu créateur.
Préservationnisme (Fin du XIX ^e siècle)	<ul style="list-style-type: none"> - Conception non utilitariste du monde naturel. - Prône une sanctuarisation des milieux protégés - Partage avec le courant conservationnisme la structure fondatrice de l'écologie moderne.
Écologie (Seconde moitié du XIX ^e siècle)	<ul style="list-style-type: none"> - Prône un positivisme scientifique. - Progrès scientifique par la mise en interrelation des organismes avec leur évolution. - Opposé à une interprétation créationniste du monde et à la théologie naturelle. - Contredit la notion d'une suprématie anthropocentrique d'ordre divin. - Conception holiste et écocentrique de la nature, l'humain étant un compagnon-voyageur des autres espèces dans l'odyssée de l'évolution.

2.12 La problématique de recherche

Comme nous l'avons mentionné dans le chapitre précédent, l'avènement du paradigme de la modernité, mènera à un bouleversement de la conception de l'environnement en occident et de la place que l'humain occupe dans celle-ci et va instaurer la croyance que le progrès se mesure et s'évalue par la capacité de la race humaine soumettre la nature à ses prérogatives. En réponse à ce basculement paradigmatique jaillira une nouvelle sensibilité environnementale de laquelle émergera une diversité de courants exhortant une conservation et une protection de l'environnement au XIX^e siècle, en occident. L'étude de ces préoccupations

environnementales et l'évolution des rapports entre les sociétés et l'environnement furent l'une des motivations premières derrière la fondation de l'histoire environnementale. Graduellement, la discipline de l'histoire environnementale s'est déplacée vers une analyse plus large et plus diffuse des différents mouvements historiques desquels émerge une sensibilité environnementale au cœur de différentes cultures. C'est à l'intérieur de ce cadre épistémologique, focalisé sur l'émergence d'une sensibilité environnementale que se développera ce projet de recherche.

Insistons sur le fait que les différentes études fondatrices de l'histoire environnementale ont prouvé qu'il est faux de prétendre que l'univers biophysique se présente indubitablement de manière directe à la perception humaine. L'influence de mécanismes de langage, de cadres cognitifs, de valeurs culturelles historiquement construites régit la compréhension et la perception du monde. Partant de ces prémices, les valeurs accordées à la nature ainsi que la gestion de l'environnement possèdent en soi une historicité. Ainsi, c'est cette quête d'historicité accordée à l'interprétation de l'environnement, plus spécifiquement la progression d'une sensibilité environnementale dans le cadre sociopolitique propre au Québec du XIX^e siècle qui a guidé la production de ce mémoire.

L'élaboration de ce mémoire repose sur deux objectifs de recherche distincts:

- 1- Cerner et décrire la construction sociale de l'environnement par une analyse de discours provenant de l'espace public dans la seconde moitié du XIX^e siècle au Québec.
- 2- Présenter les particularités d'un discours environnemental naissant et les comparer avec les courants et mouvements environnementaux occidentaux.

Sachant que l'environnement occupe une dimension interactive dans la construction des identités sociales, l'histoire environnementale reconnaît l'influence des milieux naturels autant sous leurs formes matérielles que représentatives dans la légitimation d'un ordre social. De ce constat, l'interaction entre la matérialité et la construction

sociale de l'environnement a toujours occupé une place fondamentale dans l'interprétation et les actions qu'un groupe social, une communauté porte à son environnement. Dans ce contexte où l'environnement est défini comme objet socationaturel, résultat d'une construction sociale, le but de ce mémoire est de cerner les différents discours dans l'espace public ayant forgé une conception culturelle de la nature et la production d'un imaginaire environnemental collectif propre au Québec à la fin du XIXe siècle.

The first part of the paper is devoted to the study of the asymptotic behavior of the solutions of the system (1) as $t \rightarrow \infty$. It is shown that the solutions of the system (1) are bounded and tend to zero as $t \rightarrow \infty$. The second part of the paper is devoted to the study of the asymptotic behavior of the solutions of the system (1) as $t \rightarrow 0$. It is shown that the solutions of the system (1) are bounded and tend to zero as $t \rightarrow 0$.

CHAPITRE III

LES IMPLICATIONS THÉORIQUES ET LES CHOIX MÉTHODOLOGIQUES

Ce troisième chapitre porte sur les paradigmes conceptuels s'inscrivant dans le cadre de notre recherche. Il s'ouvre sur une définition du concept de discours et de l'analyse du discours. Il sera suivi par la présentation du corpus ainsi que de nos choix méthodologiques et de l'approche d'analyse qualitative des textes qui ont été retenus pour la production de ce mémoire.

3.1 Le concept de discours

Nous nous concentrons dans cette section à expliquer ce qu'implique le concept de discours. Concept équivoque et ambigu, le discours est une substance dont on ne peut que difficilement dessiner les contours, tout effort d'en produire une définition précise devient une tâche difficile. Le caractère évasif de la définition du concept de discours, est inhérent aux sources théoriques du concept issu des différentes cultures académiques qui complexifient et diversifient la conception même du terme ce qui a pour effet de produire simultanément des définitions qui se chevauchent ou s'opposent accentuant le flou entourant le concept de discours (Fairclough, 1992). Ainsi, le terme de discours transcende les différentes disciplines qui se l'approprient comme objet, créant leur propre réseau de concepts menant à une attribution particulière du terme.

Toutefois, il est communément admis dans les sciences humaines et sociales que le discours dans sa définition communément partagée, se rapporte à l'utilisation langagière soit, de la parole ou par l'écriture (van Dijk 2007). Dépassant le cadre de l'expression du langage, le discours est un ensemble de concepts, d'idées de

catégories qui vont dessiner les pourtours d'une configuration sociale (Fairclough, 1992; van Dijk 2007). Au-delà de sa fonction communicationnelle, le discours est perçu selon la thèse socioconstructiviste comme un ensemble d'idées, de catégories, de concepts socialement mobilisés qui se perpétue et évolue accordant une signification aux différents phénomènes sociaux (Jorgensen & Phillips, 2002).

Ainsi, le langage n'est pas uniquement compris comme un canal par lequel s'achemine de l'information, pouvant communiquer un état d'esprit ou des connaissances, qui serait limité à une forme de pratique sociale, il est, pour reprendre l'analogie de Marianne Jorgensen et Nelson Phillips, une « machine » à engendrer de manière constitutive une réalité sociale. Sous-jacent à la construction de cette réalité sociale, les discours déterminent également les identités, les relations et les croyances sociales (Jorgensen & Phillips, 2002; Fairclough 1992).

Conséquemment, le discours peut-être perçu comme une forme de pratique sociale qui permet à la réalité sociale d'être produite et maintenues au fil du temps. De plus, les interactions sociales ne peuvent être totalement comprises sans faire référence aux discours qui lui donnent un sens (Jorgensen & Phillips, 2002).

Dans un même ordre d'idée le linguiste Norman Fairclough postule que le concept de discours dépasse le cadre strictement communicationnel, accordant une primauté à la construction des idéologies, aux rapports entre le pouvoir et le savoir dans la création des différents discours :

I see discourses as ways of representing aspects of the world — the processes, relations and structures of the material world, the 'mental world' of thoughts, feelings, beliefs and so forth, and the social world. Particular aspects of the world may be represented differently, so we are generally in the position of having to consider the relationship between different discourses. Different discourses are different perspectives on the world, and they are associated with the different relations people have to the world, which in turn depends on their positions in the world, their social and personal identities, and the social relationships in which they stand to other people. Discourses not only represent the world as it is (or

rather is seen to be), they are also projective, imaginaries, representing possible worlds which are different from the actual world, and tied in to projects to change the world in particular directions. (Fairclough, 2003 p 124.).

La définition avancée par Fairclough implique une fixation des discours à la suite d'un processus de répétitions et d'acceptations générant une compréhension commune partagée par un groupe d'individus (Fairclough, 2003). Le discours est perçu dans ses modalités constitutives comme le vecteur de reproduction des identités sociales et de la reproduction d'une réalité communément acceptée. Le discours est donc « socialement constitutif » et socialement constitué, ce qui signifie que le discours peut être caractérisé en tant que pratique sociale tout en étant forgé par ses mêmes pratiques sociales.

3.2 L'analyse du discours

Ontologiquement lié au développement du concept de discours émerge l'analyse du discours comme champ de recherche résultant de la convergence d'une pluralité de courant théorique et méthodologique issu de diverses disciplines. La nature polymorphe et hétérogène de l'analyse du discours est difficilement circonscriptible à une seule école de pensée (Angermuller, Maingueneau & Wodak, 2014). Dès lors, il est à noter que l'analyse du discours ne se rapporte pas qu'à une seule approche, mais est bien une série d'approches méthodologiques de nature interdisciplinaire qui englobe une diversité importante de concepts se transposant par une multitude d'études dans le domaine des sciences humaines et sociales (Jorgensen & Phillips, 2002). Cette diversité d'approches théoriques qui donne corps à la méthode de l'analyse de discours résulte d'une contribution de différents courants philosophiques, linguistiques et sociologiques.

En se basant sur l'interprétation socioconstructiviste accordée au concept de discours, postulant que les discours construisent et consolident les réalités sociales, que les interactions langagières dans les relations sociales sont régies par des codes implicites, l'objectif de l'analyste du discours devient dès lors d'éclairer l'effet du

discours sur la production de cette réalité sociale (Phillips & Hardy, 2002; Jorgensen & Phillips, 2002). Par l'analyse du discours il est ainsi possible d'interpréter et de comprendre comment la réalité sociale est constituée et maintenue au fil du temps. Donc, par cette initiative de mise en lumière des déterminants du discours, l'analyse reste focalisée sur le processus de production et de maintien d'une construction socialement partagée de la réalité. Comme l'a souligné Norman Fairclough, l'analyse du discours se distingue des autres méthodes qualitatives par son intérêt non pas à comprendre et interpréter la réalité sociale, mais plutôt, à éclaircir la manière dont celle-ci est produite (Fairclough, 2003).

Reconnaissant la complexité des différentes considérations épistémologiques générales qui fondent l'analyse du discours, nous avons conséquemment limité la présentation de l'approche en analyse de discours qui sera utilisée pour la production de ce mémoire soit une approche interprétative en analyse du discours inspirée de la sociologie de la connaissance.

3.3 L'application de l'analyse de discours à cette recherche

Devant la pluralité de courants théoriques qui ont formé une diversité d'approche en analyse de discours, nous avons priorisé une méthode qui s'oriente vers une analyse interprétative du discours du point de vue de la sociologie de la connaissance. D'après la sociologie de la connaissance, notre reproduction de la réalité émane d'un système de construction symbolique du monde qui est produit au cœur des discours. Plus spécifiquement, le discours y est défini comme un ensemble de processus communicationnels qui tentent d'établir, de reproduire, de partager les ordres symboliques et ainsi, former une réalité construite par les discours. (Keller, 2013).

D'abord, les motifs derrière la sélection de cette méthode résident dans notre intérêt à produire une recherche en histoire environnementale sous sa dimension culturelle en étudiant les rapports nature/culture et en présentant les attitudes humaines en rapport avec son environnement. Nous adhérons à la croyance que l'environnement est la fois

une réalité et un construit, qu'il est façonné par une variété de processus socioculturels qui mène vers une construction sociale de l'environnement.

Rappelons que nos objectifs de recherches portent sur la construction sociale de l'environnement et la recherche des prémices d'un discours environnementaliste au Québec au sein d'un corpus formé de presse périodique. Ces objectifs font que nous nous positionnons avant tout dans une perspective culturelle et sociohistorique, reconnaissant le rôle des luttes politiques, des enjeux identitaires distinctifs qui caractérisent le XIXe siècle comme source d'influence sur la construction sociale de l'environnement.

Conséquemment, le choix de l'analyse de discours et plus particulièrement d'une approche en sociologie de la connaissance comme méthodologie sélectionnée pour cette recherche se veut justifier par de notre objet de recherche centré sur la construction sociale de l'environnement. L'analyse du discours selon la sociologie de la connaissance partage avec les approches culturalistes l'idée que la circulation des significations est le résultat d'une lutte pour le contrôle d'un ordre symbolique.

L'analyse du discours en sociologie de la connaissance apparaît comme la méthodologie la plus adaptée à nos objectifs de recherche, car elle fait le pont entre la théorie constructiviste de Berger et Luckmman et les approches culturalistes du discours, qui ont en commun de partager l'hypothèse que tout ce que nous percevons, expérimentons est le produit de connaissances socialement construites. Insistons sur le fait que la construction de l'environnement provient d'un stock de connaissances socialement partagé qui n'est pas le produit d'un système cognitif inné, mais plutôt le fruit de système symbolique produit par les discours. En utilisant des méthodes qualitatives issues de la sociologie de la connaissance, telle que l'approche de cadrage, il sera possible de caractériser la construction de l'environnement émanant des discours provenant de notre corpus.

Un autre facteur déterminant qui a mené vers la sélection de cette méthode parmi un vaste éventail d'approches en analyse du discours, réside d'abord dans la grande versatilité cette méthodologie. De l'approche en sociologie de la connaissance formulée par Reiner Keller nous avons gardé les éléments d'analyse que nous avons jugés les plus pertinents pour notre méthodologie tout en les modifiant afin de mieux répondre aux objectifs de notre recherche. L'approche de l'analyse du discours critique (ADC) a été écartée due à sa position analytique centrée sur les jeux de pouvoir dans les luttes sociopolitiques ou idéologiques. L'ADC et les autres approches critiques en analyse du discours accordent moins d'importance aux orientations cognitives des communautés et repose sur les bases des théories sociales.

3.4 Les choix méthodologiques

Cette section vise à mettre en lumière nos choix en termes de méthodologie appliquée à ce mémoire afin de répondre à nos objectifs de recherche préalablement énoncés. Nous débuterons avec une description de notre corpus tout en définissant les critères de sélection qui ont été retenus pour sa constitution. Pour tenter de cerner la construction sociale de l'environnement au Québec dans la seconde moitié du XIXe siècle, nous avons sélectionné des archives provenant de la presse périodique qui est la principale plateforme de circulation des idées et des débats sociaux à cette époque.

La description de la construction du corpus sera suivie par la définition de notre processus d'analyse des données menant vers la catégorisation thématique et par l'exploitation de la théorisation ancrée marquant la première étape de notre analyse. Signalons d'emblée que la pertinence d'un processus de catégorisation thématique se justifie d'abord parce qu'elle permet d'éclaircir les thèmes qui sont mis de l'avant par les différents auteurs adhérant aux idéologies ultramontaines ou libérales, promouvant une conception de l'environnement selon leurs postures idéologiques. Donc, la démarche de catégorisation thématique permet d'accéder aux luttes sociales dans la mise en œuvre d'une construction sociale de l'environnement.

Les sections qui suivront la présentation du corpus porteront sur la description des autres étapes de l'analyse avec la présentation de la ligne narrative des discours suivis du concept de cadrage que nous avons retenu, pour conclure avec les auteurs des discours

3.5 Construction du corpus

Cette section de la présentation méthodologique vise essentiellement à expliquer notre démarche derrière la constitution de notre corpus retenu et du processus de sélection de celui-ci. D'emblée, sachant que l'objet de recherche et le corpus sont interdépendants, la constitution du corpus s'avère déterminante pour la suite du processus d'analyse. Nous expliquerons le choix de notre corpus majoritairement constitué d'une presse périodique s'inscrivant dans le paradigme des idéologies dominantes de la période étudiée.

Préalablement à une présentation du corpus mentionnons que le corpus dans sa définition classique désigne un ensemble de textes sélectionnés auquel on appose une méthode d'analyse déterminée (Guilhaumou, 1993). Il est le produit d'un découpage arbitraire en fonction des intérêts, des thèmes et des savoirs. Au final, le processus de délimitation du corpus s'avère être une opération d'extraction qui extirpe l'énonciation de son contexte de fabrication (Guilhaumou, 1994).

Nous débuterons par l'énumération des cadres de sélection qui se rapportent à nos objectifs de recherche. Ce sont trois critères essentiels sur lesquels nous nous sommes basés pour poser les cadres de sélection du corpus. Le premier étant que les différentes publications doivent faire partie du discours public, donc s'adresser aux masses populaires. Nous accordons à la notion, de discours public, la définition d'un espace commun où les différents acteurs s'efforcent d'y promouvoir leur discours, leurs idéologies. Le second critère de sélection établi est d'ordre idéologique, alors que les périodiques retenus devaient s'inscrire obligatoirement à l'intérieur de groupes partageant des frontières idéologiques communes soit par un attachement à la

cause nationaliste, identitaire ou ils se devaient de défendre son corolaire le mouvement de colonisation intérieure. Dès lors, les différents documents retenus ont participé, à différents niveaux, au partage d'idéologies qui ont rendu possible l'enracinement du paradigme de la survivance. Le dernier critère repose sur la période historique étudiée soit, la seconde moitié du XIX^e siècle, dans lequel les textes s'inscrivent. Soulignons qu'afin de respecter le processus de validité, les presses périodiques et les brochures sélectionnées devaient avoir publiées un volume suffisant de numéro s'échelonnant sur un continuum temporel valable.

L'entièreté du corpus documentaire retenu pour notre analyse est composée d'une presse périodique postulant des visées scientifiques, *Le Naturaliste Canadien* (1868-1890), jumelée à une presse à vocation agricole, *La Gazette des Campagnes* (1861-1895). Un facteur déterminant pour la constitution du corpus, constitué de deux périodiques de presses jumelés a été l'accessibilité aux archives numérisées. Conséquemment, les deux ensembles de presses qui ont été retenus se retrouvent, presque dans leur entièreté, dans la base de données canadiana.org.

Le processus de sélection du corpus découle d'un processus de repérage des thématiques lié à l'environnement à la suite d'une première lecture effectuée au hasard sur un ensemble de journaux numérisés également accessible sur la base de données canadiana.org. Ce processus de sélection des presses périodiques s'est échelonné sur une période de temps non négligeable, dû au fait qu'elle impliquait une recherche de terme liée à l'environnement ainsi que la présence d'un discours environnemental. L'objectif était de cerner les liens entre le sujet environnemental et les textes. Cette étape de préanalyse des documents se veut indispensable pour déceler y déceler différente conception de l'environnement malgré le fait que nous nous sommes prévalus d'une approche purement inductive.

Tableau 3.1 Les sources périodiques composant le corpus

Sources	Période	Nombre de numéro	Proportion en % du nombre de pages publiées par périodique par rapport au nombre totale de pages publiées
<i>La Gazettes des Campagnes</i>	1861 - 1895	1391	61%
<i>Le Naturaliste Canadien</i>	1868 - 1890	238	39%

La sélection de périodiques portant sur les sciences naturelles et sur l'enseignement agricole pour la constitution de notre corpus, nous permettra de retracer la construction de l'environnement au cœur de discours distinct. De plus, par notre démarche d'analyse, il nous sera possible également de cerner les différents acteurs qui ont donné une complexité à cette construction sociale de l'environnement. Nous reconnaissons qu'un corpus limité à deux périodiques, ne permet pas prétendre dresser un portrait exhaustif de la perception de l'environnement au cours la période étudié. Toutefois, la sélection de ces deux sources aux genres différents permet ainsi de maintenir l'intérêt heuristique dans l'étude de la matérialité discursive.

3.6 Les presses périodiques

Avant de passer à une présentation plus détaillée de notre corpus, définissant les auteurs et les motifs derrière la mise en presse des entités textuelles le constituant, cette section dressera un bref portrait du rôle prépondérant des presses périodiques, plus spécifiquement du rôle formateur qu'elles ont joué en tant que plateforme de publication des différents débats sociaux au XIX^e siècle.

L'étude de l'évolution des champs sociaux et politiques de la Conquête jusqu'à la venue du XX^e siècle a prouvé que la presse périodique a occupé un rôle prépondérant et socialement marquant dans la circulation des idées. Historiquement, au Québec (Bas-Canada), l'arrivée du XIX^e siècle marquera l'avènement d'une presse d'idées qui graduellement s'affirmera pour ultimement trôner hégémoniquement comme organe de valorisation d'un champ intellectuel, et ce, jusqu'à la fin du XX^e siècle. Pour Nova Doyon, la presse du XIX^e siècle « se conçoit également comme un espace de sociabilité qui rassemble une communauté de lettrés cherchant à former l'esprit critique chez leurs contemporains ⁵» (Doyon, 2005, p.15). Répondant à une volonté d'abord d'ordre politique, la presse occupera le rôle de formateur d'une opinion publique dans les journaux d'opinion pour ensuite se diversifier tout au long du XIX^e siècle avec, entre autres, l'autonomisation et la légitimation d'une branche littéraire de la presse dans l'espace social (Doyon, 2005).

De plus, tel que mentionné, l'expansion d'une presse périodique au XIX^e siècle est le produit d'un bouillonnement culturel, mais également le résultat d'une urbanisation galopante et d'avancées technologiques permettant la dispersion du média à la grandeur du territoire. Le contexte sociopolitique de la seconde moitié du XIX^e siècle, dans lequel proliféra une lutte entre les ultramontains opposés à une volonté

⁵ Voir le projet Archibald, fruit d'un travail de réflexion du groupe de recherche sur L'Initiative interuniversitaire de recherche sur les manuscrits et les archives littéraires (IRMA) s'intéressant à l'évolution de la presse et des archives littéraires au cours du XIX^e siècle, pour avoir une plus ample source d'information sur le rôle déterminant de la presse sur l'histoire culturelle au Québec.

d'affirmations des idées progressistes défendues par les libéraux dans le discours social, se transcrira par un débordement littéraire qui aura pour effet d'alimenter l'espace de sociabilité. La progression du pouvoir des clercs ultramontains sur la société aura comme conséquence d'accroître son emprise sur l'espace public. De ses tensions sociales et des luttes idéologiques en résulte une presse périodique de plus en plus polarisée. Outre les débats sociopolitiques qui occuperont un pan important du débat public, la presse périodique sera également la locomotive d'une représentation d'un idéal sociétal dans la quête de l'affirmation d'une identité collective où les valeurs traditionnelles sont grandement valorisées. Il serait donc réducteur de ne pas reconnaître que le déploiement d'une presse d'idées et d'opinions a joué un rôle prépondérant dans le bouillonnement des luttes idéologiques y compris au sujet de la nature et de la colonisation.

3.7 *La Gazette des Campagnes* (1861-1895)

Journal initialement bimensuel puis hebdomadaire, la *Gazette des Campagnes* se veut, et ce dès sa fondation en 1861 par Firmin H. Proulx, un outil d'information et d'instruction pour les cultivateurs Canadiens français (Gallichan, 1994). Le journal publiera, durant ses 34 années d'existence, 1321 numéros composés d'un nombre de page allant de 9 à 15. Cherchant à promouvoir la prospérité de la province, *La Gazette des Campagnes* s'engage, dès sa première publication, à défendre un mode de vie traditionnel basé sur la préservation de la production agricole tout en participant à la défense du mouvement de peuplement du territoire par la colonisation. L'objectif du journal, clairement avoué par ses auteurs, est ultimement de permettre le salut matériel et national du peuple canadien-français, adjoignant ainsi sa voix au discours nationaliste-patriotique. La mise en presse de *La Gazette des Campagnes* se veut le produit d'une effervescence sociale et politique propre à la période qui le verra naître. Ainsi, c'est par une prise de conscience angoissée que les auteurs s'évertuent à défendre avec dévotion un agriculturisme, valeur primaire d'une cohésion sociale et d'une survie nationale. Outre la volonté d'informer et d'enseigner

des techniques d'agriculture dites modernes le contenu du journal partage les idéaux ultramontains y véhiculant les valeurs catholiques sans pour autant se présenter comme un journal d'ordre politique (Gallichan, 1994). C'est donc, sous la chape de l'idéologie ultramontaine, que le journal plaide que le peuple canadien-français ne doit jamais oublier que son existence repose avant tout sur une vocation d'ordre religieux, solidifiant ainsi la perception un dessein spirituel lui incombant (Galipeau, 1969).

Au-delà de la défense de la doctrine catholique, *La Gazette des Campagnes* s'insère incontestablement dans le style des journaux agraires, un genre qui connaîtra une naissance et expansion dans la seconde moitié du XIX^e siècle. De cet intérêt pour la parution d'une presse spécialisée en agriculture apparaîtront divers périodiques, dont le *Journal d'Agriculture* qui poursuivront un leitmotiv similaire à celui de *La Gazette des Campagnes*, soit la transmission et l'éducation de nouvelles méthodes en agriculture répondant à un désir de moderniser ce secteur d'activité économique et surtout d'endiguer l'émigration paysanne tout en défendant le maintien des valeurs traditionnelles.

Retraçant les différentes idéologies fondatrices du journal, Pierre Galipeau souligne, non seulement l'importance du concept de la « survivance » dans *La Gazette des Campagnes*, mais bien l'attitude ambivalente, voire paradoxale, des rédacteurs, balançant entre une promotion d'une modernisation des pratiques agricoles et une valorisation du progrès matériel jumelée à la défense d'un projet culturel de nature spirituelle fortement enraciné dans l'ordre des valeurs traditionnelles. La démarche de production littéraire s'active sous un état de lucidité des rédacteurs à reconnaître une période de transition qui traverse la société canadienne-française, cause de la crise des valeurs. La défense idéologique et la valorisation des techniques agricoles occuperont une part importante du contenu de l'hebdomadaire auquel se greffera des nouvelles locales et internationales, des rubriques historiques et littéraires et autres articles où l'anonymat des auteurs reste la norme.

3.8 *Le Naturaliste Canadien* (1868-1890)

Le *Naturaliste Canadien*, œuvre phare de l'abbé Léon Provancher, est le second périodique que nous avons ajouté à notre corpus. Pour l'analyse, nous avons retenu uniquement les publications qui étaient sous la direction du fondateur, correspondant à la période de 1868 à 1890, réunissant 225 numéros ayant un nombre de page qui varie entre 9 et 32.

Première revue scientifique francophone en Amérique du Nord, *Le Naturaliste Canadien* est le travail d'un pionnier dans le domaine des sciences naturelles au Québec. Considéré comme « le premier véritable entomologiste au Québec »⁶, l'abbé Léon Provancher (1820-1892) est reconnu pour ses recherches et publications en entomologie, botanique et taxinomie qui feront progresser de manière significative les connaissances de la flore et de la faune canadienne ce qui lui confèrera une certaine notoriété sur la scène nationale et internationale.

Perçu comme l'un des plus influents scientifiques canadiens de la seconde moitié du XIX^e siècle, Léon Provancher sera reconnu pour son caractère pugnace, son indépendance d'esprit ainsi que son cheminement scientifique basé sur une démarche autodidacte. De plus, ce qui particularisera l'évolution de la production scientifique de Provancher réside dans l'édification de son propre réseau scientifique. C'est d'abord avec la création d'une bibliothèque spécialisée constituée d'ouvrages scientifiques reflétant les intérêts de Provancher que le naturaliste s'efforce de sortir d'un isolement intellectuel alors que les études entomologiques locales restent marginales (Desmeules, 2003). Les multiples correspondances qu'il entretiendra avec plusieurs naturalistes influents autant en Amérique du Nord qu'en Europe lui permettront d'enrichir ses connaissances et de rester au fait des derniers avancements

⁶ Les travaux de mémoire et de thèse de Mélanie Desmeules portant successivement sur la contribution de l'abbé Provancher au domaine scientifique et sur le réseau de *Naturaliste québécois* dans la seconde moitié du XIX^e siècle permettent de constater l'apport de l'œuvre de Provancher au domaine des sciences au Québec ainsi que la construction d'une mémoire du personnage ainsi que l'évolution des jugements portés sur l'œuvre scientifique de Provancher.

chez les naturalistes. Ses échanges de connaissances et le partage de ses publications avec ses pairs accorderont une crédibilité à son œuvre (Desmeules, 2003).

Plaidant pour le développement des sciences dans la province, le naturaliste publiciste insufflera par ses diverses publications de vulgarisation un dynamisme dans le domaine des sciences naturelles. Outre les différentes monographies scientifiques qui vont occuper une place prépondérante du lègue patrimonial unique laissé par Provancher, ses écrits dans la revue *Le Naturaliste Canadien* offriront une vitrine exceptionnelle sur les valeurs et idéologies qui ont habité l'homme, mais également sur l'état de la connaissance des sciences au Québec. Alors qu'il s'évertuera à rédiger les vingt premiers volumes, Provancher cherche, par la publication de la revue scientifique, à promouvoir l'évolution de ses recherches et découvertes qui plus tard constitueront le matériel de ses monographies scientifiques (Desmeules, 2003).

C'est le 3 Décembre 1868 que l'abbé Léon Provancher publie le premier numéro de la revue scientifique du *Naturaliste Canadien* y dévoilant les motivations qui guident la publication de ce périodique. Il y énumère clairement les objectifs fixés par la revue qui sont d'abord de populariser les connaissances en histoires naturelles, de susciter un intérêt chez le public pour les sciences tout en l'informant sur les avancés scientifiques dans le domaine de l'histoire naturelle. Le périodique devient pour son auteur une tribune par laquelle il peut initier un lectorat aux connaissances de la faune et de flore au Québec tout en étant un bien d'échange avec les autres naturalistes. Rassembleur, *Le Naturaliste Canadien* s'adresse à la fois aux néophytes et aux initiés dans une convergence vers un rayonnement des sciences naturelles. L'histoire du *Naturaliste Canadien* sous la plume de Provancher sera entrecoupée de périodes de croissance et de crise, un cheminement houleux dont la survie sera uniquement redevable à la bonne volonté d'investisseurs.

Les recherches menées par les linguistes Isabelle Collombat et Giselle Demers (2006) sur l'analyse diachronique du discours imagée de la revue *Le Naturaliste Canadien*

sont venu à la conclusion que par l'usage des images, métaphores et de comparaisons, le périodique scientifique sous le contrôle de Provancher diffusera un discours de semi-vulgarisation scientifique. Ce discours vise au final à la fois un public spécialisé, mais s'adresse également à un public amateur cherchant à assouvir leur soif de connaissances pour les sciences naturelles.

3.9 La catégorisation

Suite à la construction du corpus, notre démarche pour procéder à l'analyse des documents nous a amenés à sélectionner la méthodologie de la catégorisation issue de la théorisation ancrée comme approche d'analyse qualitative des textes afin d'interpréter le corpus. La théorisation ancrée est simultanément une forme d'analyse qualitative et une démarche de théorisation qui tente de soulever le sens d'un phénomène social, culturel ou psychologique à partir de données empiriques qualitatives (Paillé et Mucchielli, 2012). Signalons qu'il nous a été impossible d'avoir recours à un logiciel informatique d'analyse de texte pour traiter notre corpus dû à la nature de nos archives.

Préalablement à l'étape de la catégorisation de notre corpus, nous avons procédé en premier lieu à un processus de codification ouvert des textes. La codification ouverte peut se résumer à un procédé d'examen des textes qui nous a permis de dégager, de résumer et donc verbaliser ce dont il est question à travers le contenu de notre corpus. L'objectif de cette première étape est de cerner les unités de sens dans les textes, cherchant à accéder aux dimensions conceptuelles qui se retrouvent à l'intérieur de ceux-ci. Donc, une attention particulière a été portée sur le repérage des termes se référant au monde naturel en tant que concept ou aux relations humain/nature, mais également à tout ce qui rapporte son aspect physique, sa matérialité. Les codes ainsi créés ne se limitent pas uniquement à des mots-clés, ils peuvent simultanément être un segment de phrases ou de paragraphes. Le but est d'être exhaustif et de coder les passages où on se rapporte au concept d'environnement ou tout ce qui englobe le monde naturel.

Étant donné l'étendue de notre corpus, soit près de 10 000 pages, nous avons d'abord procédé à une codification du *Naturaliste Canadien* en cernant tous les passages pertinents qui se réfère à la nature. Ce premier codage appliqué au périodique scientifique a fait ressortir la polysémie du terme nature dans les textes, qui est à la fois l'ensemble du monde physique, des choses et des êtres, mais également le caractère et les propriétés qui font la spécificité des êtres. Nous nous sommes limités, dans nos archives, à codifier les passages où se retrouvait une interprétation de la nature comme des entités d'un monde physique. Lors du processus de codification, nous est apparue l'étendue des études en entomologie se résumant à une description scientifique des insectes. Nous avons porté une attention plus particulière aux sections où les auteurs défendent une position face au développement de l'histoire naturelle ou avance des théories sur le fonctionnement du monde naturel et de son rôle.

Cette codification des archives marque déjà une première forme de théorisation, elle nous a permis de déceler certains code-conceptuels, qui vont devenir des catégories telles que « territoire », « ordre naturel », « espèce », « forêt » et autres. Après la codification ouverte, nous avons repéré un peu plus d'une centaine de codes provenant uniquement du *Naturaliste Canadien*. La comparaison entre les unités d'analyse et les codes déjà répertoriés à mener un niveau de saturation lorsqu'il n'y plus de nouvelle information qui ressort des unités d'analyses. Suite à cette étape de la codification du périodique scientifique s'est enclenché le processus de création des catégories qui est le résultat d'un aller-retour constant entre les codes afin d'unir ceux qui partagent une proximité théorique ou conceptuelle. La catégorie se définit comme un énoncé textuel prenant la forme d'une brève expression donnant accès à un phénomène culturel, social ou psychologique perceptible à travers la lecture du corpus d'analyse (Paillé et Mucchielli, 2012). Le passage du code à la catégorie se veut une première étape de réduction des données. Suite à une première réduction en catégorie qui a entraîné simultanément un codage axial par une mise en relation des catégories afin d'unir des sous-catégories avec les catégories.

Dans un deuxième temps, grâce à la base de données en ligne *canadiana.org*, nous avons procédé par une recherche par mots-clés, au sein de la *Gazette des Campagnes* qui constitue la plus grande partie de notre corpus soit plus de 61% de celui-ci. La recherche par mots-clés a été ici priorisée dû au volume élevé de texte formant la *Gazette des Campagnes*. Les mots-clés provenaient de notre liste de codes issus de la codification du *Naturaliste Canadien*. Des résultats obtenus, soit un peu plus d'une centaine de codes, il été possible de répertorié de nouveaux codes issus de différentes unités de sens. Le processus de nettoyage des codes vers la catégorisation en fonction de leurs propriétés a fait émergé de nouvelles catégories propres au périodique tel qu'« exploitation minière » ou « sylviculture » par exemple. Le même processus de réduction en catégorie puis de comparaison de l'ensemble des catégories a été effectué.

Comme dernières étapes, suite à la création de catégories provenant des deux périodiques nous avons effectué un second processus de réduction des catégories. L'objectif final de cette dernière étape vise à mener à la création des catégories thématiques, en unissant les catégories, issues des deux périodiques, selon des thèmes qui sont saillants ou qui se rapportent à des problématiques ou des concepts phares, renvoyant aux motifs des acteurs des discours. Le but visé est de créer un nombre restreint de catégories thématiques afin de créer une vue d'ensemble des thèmes clés qui ont été identifiés dans les textes selon nos objectifs de recherches.

3.10 La ligne narrative

Le concept de ligne narrative, tel que nous le définissons, va au-delà d'une simple énonciation des cadres et concepts qui forment les discours, elle s'efforce plutôt de déceler la trame narrative qui permet de produire une cohérence entre les différentes unités de sens à l'intérieur du discours. Le concept de ligne narrative est fortement inspiré de la notion de *storyline* avancée par Maarten Hajer, qui se résume à une forme de structure narrative qui permet de maintenir un groupe soudé cognitivement et symboliquement (Keller, 2005). Keller propose une définition similaire du concept

de ligne narrative en analyse du discours : «The term storyline is used to characterize the narrative pattern to which the various meaning components of a discourse are linked. » (Keller, 2005 p.73). La ligne narrative a pu être décelée suite à l'analyse textuelle des archives.

3.11 L'analyse des cadres

Avant de justifier le choix de l'analyse des cadres afin d'atteindre la construction sociale de l'environnement dans les discours, il est primordial de présenter une définition des concepts de cadre et de cadrage. Mentionnons d'abord qu'un certain flou théorique entoure la définition du concept de cadre dû à la diversité des postures épistémologiques sur les mécanismes de cadrage.

Le concept de cadre est inspiré des travaux d'Erving Goffman, peut être simplement décrit comme étant des schèmes d'interprétation qui permettent aux individus de percevoir, d'identifier et d'étiqueter des événements au quotidien afin de leur accorder un sens (Benford, 2012). Les cadres sont indépendants des individus, ils possèdent leurs propres sens et logiques et sont intrinsèquement liés à la culture duquel ils émergent (van Gorp, 2007). Pour sa part, William Gamson a développé, un concept de cadre qu'il définit comme étant une orientation mentale qui organise les perceptions et interprétations des individus constituant un ordre symbolique (Keller, 2012). Il avance que les cadres peuvent être pensés comme un stock de connaissance qui fixe les limites d'un pensable, agissant comme un cadre interprétatif donnant un sens aux événements (Neveu, 1999). Les cadres ont recours à des métaphores, des descriptions et des exemples qui leur donnent une structure interne et une substance. Ce stock de connaissance associé aux cadres interpelle selon Érik Neveu des résonances culturelles (Neveu, 1999). Les cadres peuvent se résumer à donner du sens à des événements et des situations, organisant ainsi l'expérience et orientant l'action (Benford, 2012).

Le processus de cadrage se résume à une mise en saillance de certains éléments de la réalité, il implique un travail de signification et de construction du sens (Benford, 2012). Un assemblage de cadres mène à la production d'une narration et une interprétation singulière de la réalité dans les discours (van Gorp, 2007). L'approche du cadrage a dès lors pour objectif de retracer les différents cadres; soit les concepts, les idées ou les thèmes qui sont utilisés par les auteurs des discours pour mettre en relief certains aspects de la réalité.

Par l'analyse des cadres, il nous sera donc possible d'atteindre la construction de sens produit par les différents discours, et ainsi d'accéder aux dimensions cognitives de la construction de l'environnement. Elle repose sur le postulat qu'au sein de chaque discours qu'il soit politique ou social, les éléments idéels sont reliés par une idée ou un concept central formant un cadre de compréhension (Coman *et al.* 2016).

Pour pouvoir cerner les cadres principaux produisant ainsi la structure de sens des discours, nous nous sommes basés sur l'étape de la codification et de la catégorisation issue de la théorie ancrée qui nous a permis de retracer les différentes manifestations d'un cadre par le marquage des mots-clés, les métaphores ou descriptions constituant un stock de connaissances socialement partagées. Ensuite, une micro-analyse des passages jugés pertinents nous a permis, par processus de comparaison de déceler des relations entre celle-ci dans un processus de production de sens. La comparaison des divers énoncés pertinents et des dispositifs de raisonnements a fait ressortir les cadres dominants.

Soulignons que le processus de catégorisation qui se résume à une opération intellectuelle qui permet de subsumer un sens plus général à un regroupement de codes, se différencie du processus d'analyse des cadres (Paillé et Mucchielli, 2012). L'analyse des cadres se démarque par une recherche des aspects de la réalité qui sont mis en saillance par les discours. Elle cherche à mettre en lumière le système de

croyances et les valeurs que les auteurs des discours mettent de l'avant avec l'utilisation de certains cadres.

3.12 Les acteurs du discours

La dernière étape de notre démarche d'analyse de discours s'est concentrée à tenter de cerner les acteurs sociaux qui composent les discours occupant une place plus ou moins active à l'intérieur de ceux-ci. La notion d'acteurs sociaux est réintégrée comme source d'objectivation, de légitimation, et du partage des savoirs et connaissances formant les discours. C'est lors de l'application de la méthode de la théorie ancrée et de la codification que nous avons retracé et comptabilisé les auteurs des différents discours.

Dans ce troisième chapitre, nous avons d'abord soulevé les implications théoriques se rattachant à nos objectifs de recherche portant sur le concept de discours en exposant le rôle fondamental joué par les discours dans la création d'une réalité socialement partagée. Nous avons ensuite décrit sommairement l'approche méthodologique de l'analyse de discours avec laquelle il nous sera possible d'atteindre nos objectifs de recherche. Nous avons également justifié notre choix méthodologiques de l'analyse du discours du côté de la sociologie de la connaissance.

CHAPITRE IV

PROCESSUS DE CATÉGORISATION ET PRÉSENTATION DES RÉSULTATS

Suite à la description de nos choix méthodologiques et la description de notre processus d'analyse du discours, ce chapitre présente les résultats de la catégorisation thématique. Il sera suivi de la description des discours agriculturiste, scientifique et conservacionniste provenant des résultats de notre analyse des presses périodiques. Les discours seront présentés en fonction de leur ligne narrative, des cadres dominant qu'ils mobilisent et des auteurs principaux qui participent à création et au maintien du discours.

4.1 Les résultats de la catégorisation thématique

Nous poserons dans les pages suivantes, les bases de l'analyse qui s'articuleront dans le reste du chapitre. L'objectif ici est de présenter les résultats du processus de codification et de catégorisation thématique émergeant des documents. La catégorisation thématique des différents discours dérivant de notre corpus nous a permis de cerner l'appréciation des locuteurs envers certains thèmes et l'abandon graduel d'autres thèmes permettant d'y déceler une trame discursive dans la construction sociale de l'environnement. Le processus d'analyse et de codification des textes nous a guidés dans la création des catégories thématiques issues de trois discours distincts. Donc, l'analyse des discours qui suivra la présentation des catégories thématiques portera sur les discours agriculturistes, scientifiques, ainsi qu'un discours environnementaliste émergeant qui se retrouvent tous dans le corpus retenu pour cette recherche. Les résultats d'analyse de la construction sociale de

l'environnement seront présentés selon les spécificités de chaque discours dans les chapitres subséquents.

4.2 Grille d'analyse et catégorisation

Nous exposerons ici les résultats de notre première étape de la théorie ancrée, soit la codification par la production d'une grille d'analyse constituée des codes-conceptuel principaux qui ont été retracés dans le corpus.

Tableau 4.1 Les codes principaux issues de la grille d'analyse

Les codes pertinents liés à l'environnement dans les périodiques	Occurrence
Forêt	451
Territoire	326
Faune	216
Botanique	243
Défrichement	152
Flore	141
Créateur	122
Divine Providence	122
Notre sol	112
Aménagement	84
Pittoresque	67
Créature	58
Paysage	40

Règne animal	39
Règne végétal	36
Champêtre	36
Paradis terrestre	35
Reboisement	33
Lois de la nature	28
Ordre naturel	24
Préservation	15
Ressources naturelles	9
Beautés naturelles/Beauté de la nature	8
Protection des forêts	7
Ennemis naturels	5
Exploitation des ressources	3

L'analyse des résultats de notre codification, dont une partie est présentée dans le tableau 4.1, nous a guidés pour la formation des catégories et marque une première forme d'interprétation dessinant les thèmes et les concepts dominants qui ressortent des différents discours scientifiques, agiculturistes et conservationnistes. Les prochaines sections abordent ces catégories.

4.3 L'exploitation des ressources naturelles

La première catégorie thématique est l'exploitation des ressources naturelles, définie plus spécifiquement sous une perspective d'exploitation à des fins économiques et de

survie de l'espèce humaine. Le thème de l'exploitation des ressources naturelles est un concept phare qui traverse les différents discours. De plus, il est fondamental à l'ancrage du paradigme de la survivance alors qu'il est intrinsèquement lié à une marche vers le progrès.

Nous avons souligné lors de la description du contexte sociopolitique, qui forme le premier chapitre, que les trois idéologies dominantes qui définissent la société canadienne-française au milieu du XIXe siècle sont, selon l'historien Michel Brunet, l'agriculturisme, le messianisme et l'antiétatisme. L'agriculturisme est dans son essence une philosophie, un cadre de pensées qui repose sur la mystique d'un salut national dont les principaux fondements sont l'occupation des sols, l'exploitation du territoire et de la marche vers une éventuelle industrialisation de la société. Un corollaire de cette philosophie agriculturiste est la mise en marche d'un mouvement de la colonisation tournant principalement autour d'un discours propagandiste qui glorifiera la notion d'exploitation agricole et des ressources naturelles comme vecteur essentiel à la survie nationale et pourvoyeur d'un affranchissement individuel. C'est donc par la défense d'un idéal économique, qui passe inextricablement par différentes étapes de développement et culminent, selon les différents acteurs, dans un la fondation d'un état industriel, que s'articule une valorisation de l'exploitation des ressources naturelles. On notera que la défense de ce rêve de société engage une rhétorique forte, inspirée, en partie seulement sur la doctrine physiocratique, proposant une stratégie d'ensemble basée sur l'exploitation des ressources primaires qui permettra, selon Gabriel Dussault, une utopie englobante de reconquête.

Du processus de codification et de la formation de cette première catégorie thématique, nous avons rassemblé les codes qui portent sur l'idéologie agriculturiste, mais également les concepts qui renvoient aux modes d'exploitation des ressources naturelles dans son ensemble. On remarque que l'agriculture occupe une place centrale, étant à la base de l'ontologie du discours agriculturiste, les codes tel que « Culture du/des sols », « production agricole/agraire », « exploitation du/des sols »

sont les codes qui sont les plus fréquents. D'autres codes-conceptuels rattachés à l'exploitation forestière, comme « exploitation de la/des forêts », « exploitation forestière », « sylviculture » sont apparus également de manière récurrente. Signalons que la catégorie thématique ici constituée portant sur un développement économique reposant sur l'exploitation des ressources naturelles partage une proximité avec la catégorie thématique du territoire et plus spécifiquement sur le concept de territorialité. En effet, l'exploitation des ressources naturelles implique la conception du territoire comme lieu d'accueil de l'activité économique, le territoire est caractérisé selon les ressources naturelles qu'il contient et le potentiel économique qu'il offre.

Tableau 4.2 Codes principaux rattachés à l'exploitation des ressources naturelles

Codes portant sur l'exploitation des ressources naturelles	Ocurrence
Cultiver, Travailler la terre / les sols	589
Défricher/Déboiser, Abattage des arbres	128
Production agricole/agraire	65
Sylviculture	22
Exploitation de la/des forêts, Exploitation forestière	3

4.4 Théologie naturelle et concept de la Providence

Cette catégorie souligne l'importance qu'occupe l'idéologie chrétienne dans l'implantation d'une interprétation singulière de l'environnement. Elle reflète même l'ascendance de l'idéologie religieuse sur la constitution d'un discours scientifique. Il est primordial d'insister sur l'influence majeure qu'a eue l'idéologie chrétienne, marquant profondément et de manière décisive la mentalité des Canadiens français, au cours du XIX^e siècle. En voulant édifier une nation basée sur des référents

culturels et religieux, la doctrine ultramontaniste accorda une supériorité à la sphère spirituelle sur le temporel. Ainsi, cette volonté de « christianisation » de la société se transpose également dans les rapports qu'entretiennent les élites cléricales avec le domaine des sciences (Laniel, 2015).

C'est donc pour faire contrepoids à l'émergence d'une seconde voie, d'une science laïcisée, dont la démarche est basée sur l'observation et le raisonnement, que le clergé ultramontain va défendre une position basée sur le courant de la théologie naturelle. C'est par une appropriation du langage scientifique que la théologie naturelle cherche à produire un discours apologétique défendant une conception créationniste du monde. Mouvée par une volonté de concilier science et religion, les théologiens étudient la nature voulant y déceler l'existence de Dieu, qui par son omniscience et omnipotence se veut l'inventeur d'un monde naturel complexe dont l'humain tente de décoder les lois (McGrath, 2010). L'apologie de la théologie naturelle portée par un discours amalgamant science et religion apparaissant au sein de notre corpus fera également appel au concept de Providence. Nous entendons ici par Providence un concept qui s'introduit à l'intérieur du paradigme théologique de la création (Maldammé, 2006). Son interprétation repose sur le pouvoir de Dieu et sur l'agir de celui-ci, qui par un don a offert un univers de possibilités pour l'agir humain (McGrath, 2010). Conséquemment, Dieu par sa sagesse a mis en place des lois naturelles qui régissent le monde et qui guident les destinées humaines. Ce concept de Dieu veillant sur le salut de ses enfants, qui par sa sagesse a pavée la voie vers l'émancipation du peuple Canadien français sera martelée par les clercs défenseurs du rêve messianique-colonisateur.

La catégorie ici formée est composée d'un lexique provenant des codes rattachés aux différents concepts constituant la théologie naturelle. Nous avons catégorisé les termes rattachés à Dieu comme créateur, inventeur du monde naturel ainsi que l'idée de nature sous différentes métaphores telle que le « livre de la nature ». Les résultats de la codification sont présentés en partie dans le tableau 4.2. La démarche de

codification du corpus a fait apparaître l'influence marquée de l'idéologie catholique, traversant les discours et modelant foncièrement les conceptions de l'environnement. L'importance de cette catégorie réside dans le fait qu'elle met en lumière l'utilisation d'une science tournée vers une interprétation religieuse du monde et reflète la prégnance de l'idéologie chrétienne sur la construction de l'environnement.

Tableau 4.3 Codes principaux rattachés aux concepts religieux

Codes portant sur la théologie naturelle et la Providence	Occurrence
Divine Providence	122
Paradis terrestre	35
Éden	27
Lois de la nature	28
Terre promise	16
Livre de la nature	14
Protection divine	7

4.5 Le territoire et la territorialité

L'œuvre messianique entreprise par les élites cléricales vers une affirmation collective menant à la mise en discours d'une volonté de conquête des sols a engagé nécessairement la conceptualisation d'un espace national. Avant de posséder une réelle matérialité décrivant les frontières d'un futur État politique, le territoire était d'abord un horizon imaginé, partagé par les partisans du mouvement de colonisation intérieur. Soulignons qu'à la base, le concept de territoire est polysémique, il possède une diversité de définition qui lui donne une certaine complexité étant à la fois un espace géographique, un espace pensé, une portion de surface terrestre appropriée par

une communauté. Il est également un produit culturel approprié par un groupe social, c'est un lieu de vie qui résulte d'une construction identitaire. La création d'un territoire se veut en quelque sorte le passage d'un stade d'espace *sauvage* à la maîtrise de celui-ci par son occupation et à la formation des frontières définissant un État politique (Villeneuve, 1999).

La médiatisation du territoire par les locuteurs nous a donné accès au système de relation qu'entretient la collectivité avec l'espace. Comme anticipée, l'identification nationale repose sur l'édification d'un territoire imaginaire alors que l'occupation du sol se veut la plus grande priorité devant l'impossibilité d'une conquête politique. Or, les discours qui forment notre corpus ont partagé différentes conceptions du territoire dans un processus d'appropriation symbolique qui a fait appel à diversité d'éléments à la fois culturels, économiques et historiques. La lecture des textes du corpus a également fait ressortir la représentation que les locuteurs se sont faite des terres comme lieu d'accueil de l'activité humaine à des fins de mises en valeur économique et d'occupation du sol. Présenté d'abord comme un lieu d'opportunité, l'espace est perçu selon son potentiel économique, forestier, minier et agricole. On remarque que l'espace n'a d'ultime valeur que lorsqu'il est exploité ou centralisé en paroisse, lieu de civilisation, structurant le développement social et économique vers des aspirations nationales.

Notre analyse s'est intéressée plus spécifiquement au concept de territorialité, à savoir les rapports qu'entretiennent les individus et les communautés avec l'espace menant à la création d'une conception socialement partagée d'un territoire commun. La territorialité renvoie au vécu ainsi qu'au système de relation entre les individus, la communauté et l'espace qui mènent à la production des représentations sociales du territoire (Raffestin, 1977). Ce vécu avec l'espace s'articule entre autres par la glorification de la figure des premiers paysans, coureurs des bois ayant eu à combattre un territoire hostile dans la formation d'une identité nationale. La mythisation des relations qu'a entretenue historiquement la nation canadienne-

française avec son territoire sert les buts du rêve utopistes prétextant une répétition de l'histoire.

Les différents codes formant cette catégorie ont été retracés essentiellement à l'intérieur de *La Gazette des Campagnes*. Ces deux groupes documentaires valorisent un projet géopolitique porteur d'un nouvel imaginaire qui par une description d'un territoire témoigne des possibilités qui s'ouvrent aux colons. La volonté d'affirmation identitaire qui repose en partie sur un attachement au territoire et d'un développement économique est particulièrement apparente parmi le périodique et les brochures des régions.

Tableau 4.4 Codes principaux rattachés au concept de territoire

Codes portant sur le concept de territoire	Occurrence
Région	392
Territoire	326
Notre sol	113
Frontière	90
Notre territoire	31

4.6 Paysage et sensibilité environnementale

En tentant de retracer les opinions et les attitudes des locuteurs envers l'environnement, la catégorisation a fait ressurgir la récurrence du concept de paysage au sein des différents périodiques. Il convient de souligner que la définition que nous accordons au concept de paysage se résume à être une représentation esthétisée du monde. Elle ne se borne pas aux données visuelles, elle dépasse l'étude morphologique de l'environnement d'un point de vue purement scientifique et technique pour s'investir à la fois dans l'horizon du sensible et de l'invisible, ce qui

distancie le paysage du concept de territoire (Berque, 1994; Besse 1992). Cette subjectivité accordée aux paysages est le fruit de différents critères esthétiques et culturels qu'on appose à un environnement qu'il soit naturel ou humanisé. La production imaginaire du paysage se forme sur des référents matériels et idéels basés sur des critères esthétiques, affectifs ou symboliques. Ainsi, c'est par la catégorisation que nous avons tenté de dégager une subjectivité apposée à un espace extériorisé par les différents locuteurs permettant d'accéder aux sentiments liés à la conceptualisation d'un paysage national.

De la codification des mots liés au concept de paysage, il a été possible de déceler une certaine gradation du paysage qui nous a aiguillés sur la présence d'une sensibilité environnementale. Cette sensibilité environnementale a été décelée avec l'émergence d'autres codes accordant une connotation au monde naturel. De ce constat nous avons retracé une diversité de code qui reflète une valeur accordée à l'environnement tel que « beauté naturelle », « grandiose nature », « belle nature » qui confirme la présence d'une sensibilité et d'une valeur esthétique environnementale. Ce que la codification a fait ressortir est qu'une catégorie peut posséder une diversité de code ayant un niveau faible d'occurrence, mais occupant tout de même un espace au sein des discours.

La formation des catégories, qui est en soi une première forme d'analyse a entre autres dévoilé une glorification d'un contact avec la nature ayant des propriétés purificatrices et hygiéniques. Les bienfaits d'une vie tournée vers le sol et la nature qui sont bénéfiques pour le colon servent la production du mythe de la colonisation tout en dévalorisant un mode de vie citadin et industriel. L'aspect purificateur et bénéfique d'un contact avec la nature transcende le corps pour toucher l'âme et ainsi percevoir les beautés naturelles qui forment un paysage c'est reconnaître la sagesse de Dieu et se rapprocher de celui-ci : « Sans cesse en rapport avec les beautés de la nature, son esprit remonte naturellement et sans effort à l'Être souverain qui a créé et qui gouverne toutes choses » (*La Gazette des Campagnes*, 15 Mai, 1867, p.106).

Tableau 4.5 Codes principaux rattachés au paysage et une sensibilité environnementale

Codes portant sur le paysage et sur la sensibilité environnementale.	Occurrence
Pittoresque	67
Paysage	40
Champêtre	36
Belle nature	9
Beautés naturelles/Beauté de la nature	8
Nature grandiose/Grandiose nature/Grande nature	6

4.7 Concept de conservation de la forêt et de protection de la faune

La dernière catégorie thématique formée est essentielle à notre objectif de caractérisation d'un discours environnemental émergent. Lors de l'étape de catégorisation, nous avons tenté de regrouper tous les énoncés qui pouvaient partager une filiation avec les concepts de conservation de la forêt et de protection de la faune. Au cours de la première étape de codification des textes duquel ont émergé les codes centraux qui ont mené vers la formation de cette catégorie thématique, nous avons simultanément procédé à une division des textes par locuteurs afin de pouvoir structurer le discours environnementaliste selon les positions défendues par ceux-ci. Au final, l'analyse a fait ressortir un nombre limité de locuteurs au sein du discours conservateur.

Des résultats obtenus de la catégorisation, il a été possible de percevoir une volonté de conservation des ressources naturelles dans une perspective de durabilité. La prise de

conscience d'une anthropisation rapide des milieux naturels et de ses conséquences sur l'équilibre environnementale appel à l'implantation de mesure de protection et de modification des habitudes d'utilisation de la forêt. Au-delà d'une reconnaissance de la modification des milieux biogéophysiques, la catégorisation et la division des textes par locuteurs ont fait ressortir les différentes perspectives et revendications des auteurs sur la gestion des milieux naturels permettant de déceler une amplification des questions environnementale se résumant essentiellement au débat sur la question de la gestion de la forêt.

Notons que c'est parallèlement à la défense d'un idéal extractiviste et agraire que le concept de conservation des ressources dans une perspective de durabilité permet une nouvelle interprétation de l'environnement. Sans être antagoniste aux volontés de développement économique et d'appropriation du territoire, la critique s'est posée essentiellement sur le modèle d'exploitation des forêts et la disparition de la richesse :

Ainsi en un court laps de temps, depuis le commencement du siècle, tout a été envahi et ravagé par un abattage inconsidéré, nous avons appauvri nos forêts si riches et, ce qui rend ce résultat plus malheureux, nous avons en même temps appauvri notre pays : car, par la force de différentes circonstances... (*La Gazette des Campagnes*, 5 Septembre, 1878, p.262).

De fait, le désir d'une gestion efficace des ressources ligneuses invitant à la fois les individus et l'État à prendre action afin de préserver la richesse occupe une part importante des doléances des partisans d'une conservation des ressources. Ainsi, la critique porte non seulement sur les modes d'exploitations menant à destruction rapide des milieux biophysiques, elle se pose simultanément en opposition avec le mythe de l'inépuisabilité des ressources.

Dans une moindre mesure, les concepts de protection de la faune portent sur la protection des oiseaux insectivores qu'on juge utile à l'agriculture. Les services ainsi rendus aux cultivateurs imposent à ce dernier de protéger les oiseaux insectivores qui font figure de partenaire dans la lutte contre les insectes ravageurs.

Tableau 4.6 Codes principaux portant sur la conservation de la forêt et protection de la faune

Codes principaux portant sur la conservation de la forêt et de protection de la faune	Occurrence
Disparition de la/des forêts, Destruction de la/des forêts	26
Conservation de la/des forêts	21
Protection des oiseaux	15

Les sections du chapitre qui suivront auront pour objectif de présenter la construction de l'environnement émanant des discours qui ont été retenus. Rappelons que l'approche que nous avons favorisée est centrée sur l'analyse de discours du point de vue de la sociologie de la connaissance, dont l'instigateur principal est Reiner Keller, et qui a proposé une approche qui se particularise par la flexibilité et l'ouverture qu'elle propose dans la mise en application des méthodes d'analyse.

La présentation de nos résultats suivra la démarche d'analyse que nous avons clarifiée lors de la description de notre choix méthodologique. C'est d'abord par la description de la ligne narrative que s'ouvrira la présentation de notre analyse, montrant comment l'agrégation des différentes unités de sens crée une narration qui est partagée par les acteurs du discours. Ensuite seront exposés les cadres dominants des discours ainsi que le contenu de ceux-ci, dont les concepts, les idées et les thèmes qui forment la structure de sens. Nous terminerons par la présentation des acteurs principaux qui sont impliqués dans la production des différents discours.

CHAPITRE V

ANALYSE DES DISCOURS AGRICULTURISTE, SCIENTIFIQUE ET CONSERVATIONNISTE

Succédant à la présentation de l'étape de catégorisation, ce prochain chapitre aura pour objectif de produire la description des discours agriculturiste, scientifique et conservationniste provenant des résultats de nos analyses de discours. Les discours seront présentés en fonction de leur ligne narrative, des cadres dominant qu'ils mobilisent et des auteurs principaux qui participent à la création et au maintien du discours.

5.1 Le discours agriculturiste

L'idéologie de l'agriculturisme produira au cours du XIX^e siècle au Québec, un discours qui se particularise par une idéalisation du passé, des valeurs traditionnelles et l'implantation d'un paradigme agraire. Les figures de proue de l'agriculturisme, tel que nous l'avons présenté dans le premier chapitre occupent en majorité la fonction de clerc, ce qui aura pour conséquence de produire un discours qui laisse transparaître la très grande influence de la philosophie chrétienne et de l'idéologie ultramontanisme. De plus, l'énonciation d'un projet national de valorisation du territoire par l'agriculture cristallisera une conception particulière du territoire et de l'environnement. Il laisse transparaître un regard sur la nature, essentiellement le sol et la forêt, sous le prisme des possibilités et d'une richesse à collectivement s'approprier.

5.2 La ligne narrative du discours agriculturiste

Notre but derrière l'écriture de cette section n'est pas de dresser une définition des fondements qui caractérise l'idéologie agriculturiste, mais bien de présenter les éléments significatifs qui façonnent sa ligne narrative. Rappelons que le discours agriculturiste tel qu'il est exposé par les archives est un discours apolitique qui repose sur la primauté d'une affirmation identitaire par le maintien des valeurs traditionnelles et la poursuite d'un idéal agraire. Il se veut la réponse d'une élite conservatrice devant la mutation de la société canadienne-française et la crainte de la modernité. Ce conservatisme agraire partage une proximité idéologique avec la doctrine physiocratique française de la fin du XVIII^e siècle, accordant à l'agriculture la source primaire de la création de richesse nationale et vouant une croyance inébranlable en un « ordre naturel » de source providentiel qui régit les destinées humaines.

Le rapprochement entre le discours agriculturiste et certains préceptes de la doctrine physiocratique, tel que nous l'avons analysé dans les archives, apparaissent par la valorisation d'une promotion d'un mode de vie agricole comme voie de salut pour la nationalité. La poursuite des œuvres de l'agriculture prévient en quelque sorte l'effritement des structures sociales et économiques.

Outre une valorisation d'un mode de vie traditionnel et agricole, le discours promeut un projet d'expansion territoriale qui produira un imaginaire territorial fort qui se traduira jusqu'à une mythification de celui-ci. De fait, l'affirmation de cette volonté de conquête territoriale, du moins imaginativement à défaut de pouvoir le posséder politiquement, va exacerber un fort sentiment nationaliste dans lequel le concept de territoire est central : « Qu'est-ce que la nationalité ? C'est l'alliance indissociable d'un peuple avec son territoire. » (*La Gazette des Campagnes*, 27 janvier 1881, p.209). Ainsi, la pensée aménagiste, qui s'exprime par la mise en branle d'une politique spatiale et de l'organisation du territoire se greffe au discours agriculturiste

pour la défense d'un projet national porteur d'un nouveau regard sur le territoire, qui se focalise sur les zones limitrophes considérées comme « vierges » et qui sont valorisées pour leur potentiel de développement économique et leurs capacités à absorber un flux migratoire⁷.

Le discours agriculturiste est le produit de l'idéologie ultramontaine, alors qu'il défend la domination d'une pensée spirituelle et qui fera appel à un providentialisme où Dieu occupe une place prépondérante dans les destinées collectives et individuelles. Ce providentialisme clairement affirmé impose la conception d'un ordre naturel particulier où chaque être occupe une place et un rôle donnés. Qui plus est, la philosophie chrétienne de la Providence fait de Dieu le créateur du monde et des créatures ayant le devoir de s'assurer l'atteinte de la finalité inhérent à chaque être dans un principe d'harmonie universel. Le projet de rayonnement continental prendra la forme d'une œuvre messianique auquel Dieu a préalablement dicté les buts et donné les outils afin d'atteindre les aspirations nationales⁸.

5.3 Les cadres du discours agriculturiste

Le but de cette section est de présenter les cadres dominants qui structurent la construction du sens en exposant les concepts, les idées, les thèmes qui sont avancés dans le discours. Premièrement, le cadre dominant du discours agriculturiste est celui de « mission providentielle » qui est portée par les partisans de l'idéologie ultramontaine. La prééminence de la philosophie chrétienne a pour effet de mobiliser des résonances culturelles d'ordre religieux et de puiser dans un stock de connaissances collectives pour former le cadre dominant de « mission providentielle

⁷ La pensée aménagiste est un concept façonné par la culture québécoise qui au cours de son histoire a fait appel à un imaginaire collectif sur les représentations de l'espace et du territoire. Centrale au discours géographique la pensée aménagiste a été énoncée par Vincent Berdoulay et Gilles Sénécal lors de leurs travaux en géographie historique.

⁸ Le plan providentiel énoncé par les élites cléricales a été plus largement étudié par les études québécoises qui ont plus méticuleusement relevé les différents concepts et rhétoriques énoncés lors de la lutte entre ultramontains et libéraux au XIX^e siècle.

» qui dominera le discours agriculturiste. Conséquemment, les concepts de création et de don de la nature sont fondamentaux dans le discours, l'articulation de ces concepts aura pour but d'accentuer une conception d'un monde naturel selon l'idéologie ultramontaine. De plus, la suprématie des dogmes judéo-chrétiens sur le discours agriculturiste mobilise des concepts théologiques liés au récit génésique et à une conception dualiste du monde.

5.3.1 Le concept de la création et l'analogie du don

Nous postulons qu'à l'intérieur de cette matrice judéo-chrétienne dominante, le cadre dominant dans le discours agriculturiste porte sur la théorie providentialiste et qu'il mobilise le concept de la création dans le discours. Rappelons d'abord que la création, au cœur de la théologie chrétienne, se rapporte à un acte même de Dieu, elle est la genèse du monde, des êtres et la naissance de l'être humain. Plus précisément, la création biblique marque un point de basculement, le début de la liberté humaine, mais également l'assignation de responsabilité dans sa marche vers la plénitude. Il faut comprendre la création d'après le récit fourni par l'Ancien Testament comme un projet lancé par Dieu, une œuvre en continu semée d'embûches et se renouvelant constamment vers une finalité.

C'est donc sous le prisme d'une poursuite d'un projet providentiel débutant avec l'éruption de la création du monde, se poursuivant jusqu'à l'affirmation de la destinée canadienne-française, ayant pour conséquence d'imposer un rôle à l'humain, celui de gestionnaire foncier prenant la charge de son existence. Le devoir incombant à l'humanité, tel qu'énoncé dans le second livre de la Genèse, se résume à cultiver et à garder le jardin que Dieu lui a fait don. Cette mission providentielle est centrale au cœur du discours agriculturiste. Ainsi, le travail agricole est porteur d'une riche signification religieuse :

L'agriculture remonte à l'époque de la création. Adam lui-même devait cultiver le paradis délicieux où Dieu l'avait placé. On voit donc que Dieu fait une obligation stricte à l'homme de cultiver la terre, et cette

obligation a été si bien comprise que tous les peuples policés se sont adonnés à l'agriculture; et toujours la somme de leur bonheur et de leur prospérité a été en rapport avec les soins qu'ils donnaient à la culture des champs. (*La Gazette des Campagnes*, 1 juin 1866, p.117)

L'analogie entre Adam premier cultivateur terrestre et l'œuvre des agriculteurs Canadiens français, reprenant ainsi la volonté exprimée par Dieu, est une caractéristique propre au discours dans la décennie 1860-1870. Le discours glorifie ainsi le cultivateur qui par son travail d'exploitation du sol le rapproche du divin et le positionne dans la poursuite des activités créatrice de Dieu : « Le bon cultivateur sait que, en cultivant sa terre, il est sûr de faire la volonté de Dieu qui, après avoir sorti Adam du paradis terrestre, lui demande d'aller travailler à la culture de la terre. » (*La Gazette des Campagnes*, 1 janvier 1866, p.45)

Cette poursuite de l'activité créatrice de Dieu par l'exploitation agricole est attribuable à la position centrale qu'occupe l'humain dans l'intrigue originaire. Selon le premier récit de la Genèse, l'humain est créé à l'image de Dieu n'ayant toutefois pas une filiation directe avec celui-ci.

Qui plus est, la ressemblance de l'humain avec son créateur le positionne au sommet de la Création, lui accordant un droit hégémonique sur les autres créatures dans la quête d'un rapprochement avec Dieu. Cette suprématie ontologique résultant de la ressemblance avec son créateur fait de lui l'unique être invité à vivre comme Dieu, soit librement. L'humain s'appropriera selon l'interprétation chrétienne du don offert par Dieu, le titre de Roi de la Création. Cette royauté attestée sur le monde naturel est clairement affirmée dans le discours agriculturiste :

Car l'homme n'est pas seulement le Roi de la Création, il en est le pontife, et c'est lui qui, par un acte libre de sa volonté, reporte au créateur les louanges, les adorations, les reconnaissances des créatures inanimées ou douées de raison. (*La Gazette des Campagnes*, 10 juillet 1884, p.386).

L'interprétation de la supériorité humaine issue des textes de la Genèse, quoique fréquente dans le discours n'est que peu développé et sert essentiellement à ancrer le concept religieux de supériorité humaine.

Outre l'idée de souveraineté et l'assertion d'une hiérarchie énoncée dans le discours agriculturiste, la supériorité de l'être humain n'a pas pour effet de mener indubitablement vers une interprétation despotique des livres saints alors que la domination du monde naturel se limite ultimement à l'ordre du concept et non celui de la pratique. L'idéal défendu repose plutôt sur le devoir incombant à l'humanité, qui est d'agir selon les volontés du créateur afin de tendre vers celui-ci. En d'autres termes, le concept reprenant l'idée d'une régence inhérente à son exceptionnalité et aux cadres qui lui sont donnés lui impose d'agir selon une responsabilité infinie envers la nature. La dignité royale que revêt l'humain, occupant le rôle d'intendant du monde naturel s'articule au cœur du discours de manière plutôt effacée, principalement sous la forme d'une sensibilité exprimée envers les animaux :

Le sentiment qui rapproche le plus la créature de Dieu, c'est la bonté, le désir d'accomplir un peu de bien. Protégeons les animaux, c'est un devoir ! ayons peur eux de la pitié, nous donnerons un bon exemple à tous et nous satisferons à ce besoin d'humanité que Dieu mit au cœur de l'homme. (*La Gazette des Campagnes*, 2 octobre 1865, p.185)

C'est un appel à la modération, à la défense de rapport respectueux et responsable de l'humain avec l'animal qui est postulé. C'est donc une pensée laissant entrevoir une forme d'anthropocentrique morale qui est véhiculée par le discours alors que les animaux deviennent des sujets de droit qui sont porteur d'une sensibilité. Cette valeur accordée aux animaux marque un certain dépassement d'une ontologie « naturaliste » d'origine judéo-chrétienne qui réduit les animaux à leur usage instrumental selon les modes de socialisation de la nature de Philippe Descola.

Toutefois, la légitimation d'une sensibilité envers les animaux reste tout de même limitée au cœur du discours alors que le concept de supériorité humaine reste bien implanté comme l'exprime l'extrait qui suit :

«... Dieu a mis au cœur de l'homme l'humanité, et que cette humanité doit s'étendre non seulement à ceux que la Divinité créa pour son intelligence, les rois de la nature, mais encore aux animaux qu'il donna pour nous aider, nous secourir! » (*La Gazette des Campagnes*, 15 février 1877, p.71).

La nécessité de répandre une sensibilité humaine envers les animaux présentés dans l'extrait ci-dessus est adossé au concept de servilité, présenté comme une figure subordonnée au service de la destinée humaine.

La nature y est donc conceptualisée d'après une verticalité inébranlable confirmant la place de l'humain dans ses fonctions à la tête de la hiérarchie des êtres. Notons que la réaffirmation de la subordination du règne animal aux desseins humains s'inscrit dans une volonté de réaffirmation de la suprématie humaine sur l'ordre naturel.

Malgré l'analogie entre la bonté divine et le devoir incombant à l'humain, la place qu'occupent les animaux se limite essentiellement à être sous l'emprise des volontés humaines, un rôle qu'ils leur est attribué par la Providence: « Protégeons les animaux qui nous sont utiles, n'allons point contre l'œuvre de la Providence ! » (*La Gazette des Campagnes*, 29 février 1872, p.159). L'affirmation d'un respect et une sensibilité animale apparente dans les textes ne remet pas en question l'utilitarisme fondamental et la soumission de la nature aux volontés humaines.

5.3.2 Une symbolique naturelle et un finalisme

La poursuite d'une cohérence au sein des interprétations du monde, selon l'idéologie chrétienne, se traduit également par la possibilité de connaître Dieu par l'intermédiaire d'un regard porté sur l'environnement et sur le paysage. Subséquemment dans le discours, riches sont les beautés de la création qui reflètent la grandeur du créateur. : « Encore une fois, habitants des campagnes, si vous écoutez

les inspirations de la sagesse, vous resterez dans le *jardin de délices que Dieu a préparé de sa main...* » (*La Gazette des Campagnes*, 15 mai 1867, p.106).

L'énonciation de ce privilège respecte la nature monoïdémique du discours agriculturiste où la contemplation des beautés naturelles se veut exclusive au travailleur des champs, qui par un contact avec les créations de Dieu lui permettent de transcender son corps et d'élever son âme. Ce privilège permettant un rapport de proximité avec Dieu solidifie la supériorité de l'agriculteur dans la hiérarchie sociale :

Tout, dans les habitudes champêtres, porte l'homme à la contemplation et élève son âme vers le ciel. Sans cesse en rapport avec les ravissantes beautés de la nature, son esprit remonte et sans effort vers l'Esprit souverain qui a créé et qui gouverne toutes choses. Il a constamment sous les yeux des scènes sublimes... (*La Gazette des Campagnes*, 15 mai 1867, p.106).

En respectant les commandements que Dieu a offerts à l'humain dans la poursuite de son œuvre, c'est un véritable paradis terrestre qui s'offre au plus noble des travailleurs. Conséquemment, c'est uniquement par le travail agricole et en devenant « l'instrument docile de Dieu » (*La Gazette des Campagnes*, 26 avril 1888, p.214) qu'il est ainsi possible de percevoir les merveilles infinies de la nature. Parallèlement à la valorisation d'une vie aux champs, les auteurs du discours invitent les cultivateurs à porter une plus grande attention aux beautés qui les entourent, à reconnaître la bonté divine dans la formation du monde qui s'articule par une forme de poétisation des éléments qui la composent.

L'esthétisation de la nature est ici le résultat de l'influence de la théologie naturelle et de la montée d'une sensibilité face au spectacle de la nature qui s'accorde à voir celle-ci comme une seconde révélation où l'omnipotence et la bonté d'un Dieu créateur se présente par le monde extérieur.

La sensibilisation face aux paysages et aux beautés naturelles s'unissant à une approche scientifique de la nature est une caractéristique du tournant du XIX^e siècle :

« À défaut d'exemples ou de récits, la science de la nature, au degré analogue au but de la Gazette, et présentée non au point de vue étroit et sans vie de l'utilité matérielle ou purement scientifique, prendra la place au point de vue moral et religieux, ajouté au regard simplement terrestre et naturel: ce qui ne peut faire mal à personne, et ce qui accoutume les esprits à savoir, avant tout, d'où viennent les trésors et les beautés de la nature, et quels sont les devoirs qu'ils imposent envers celui qui a fait la nature, et qui, tous les jours, en départit à l'homme, avec tant de largesse, les beautés et les trésors. » (*La Gazette des Campagnes*, 2 novembre 1863, p.1)

Cette exaltation du spectacle de la nature a pour but d'admettre une certaine position finaliste anthropocentrique où l'unique destination de la nature est de servir les besoins de la communauté humaine. Sous cette perspective utilitariste, l'esthétisation de la nature et la domination de la nature ne sont pas antinomiques, mais plutôt indissociables.

Au-delà d'un anthropocentrisme d'origine génésique la nature ainsi esthétisée ne porte pas en elle une valeur morale qui lui serait intrinsèque propre à sa beauté. En fait, l'unique valeur qui peut lui être attribuée réside dans sa capacité d'être le lieu de l'existence humaine, une terre d'opportunité. L'idée d'une nature-habitat s'adjoint dans le discours à l'expression d'une nature-poésie, dont l'expérience du sensible par une attention phénoménologique de la nature, plus spécifiquement du paysage, témoigne d'une certaine influence du courant romantique.

Jumeler à ce finalisme anthropocentrique, on reconnaît dans le discours une filiation hygiéniste avec une nature à qui on accorde des propriétés positives tel qu'un pouvoir d'assainissement atmosphérique. C'est par une opposition entre un espace jugé sain ou malsain qu'on représente des environnements antinomiques que sont la ville et la campagne. Ainsi, la campagne offre une nature saine qui offre des avantages sanitaires : « On comprend facilement pourquoi nos citadins se hâtent de secouer la poussière des villes pour aller respirer l'air pur et bienfaisant de la campagne. » (*La Gazette des Campagnes*, 10 juin 1869, p.85). Ce dualisme entre campagnes/villes

qualifié selon ses propriétés atmosphériques n'est pas exclusif au discours agriculturiste, il est le produit d'une influence hygiéniste apparu au XVIII^e siècle en Europe. De plus, on reconnaît que par un contact avec le spectacle enchanteur de la campagne on revigore l'âme et le corps.

5.3.3 Une conception dualiste de la forêt

Le thème de la forêt a comme particularité de faire intervenir des cadres antagonistes au cœur du discours agriculturiste. La forêt occupe une place de choix dans le discours alors qu'une perception péjorative d'une forêt obstacle côtoie une perception positive de la forêt issue de la valeur économique qu'elle représente. La conception dominante de la forêt repose essentiellement sur une volonté d'appropriation territoriale, concept phare du paradigme de la survivance qui été abordé lors du premier chapitre. C'est ainsi que le regard porté sur le couvert forestier se fera au travers du prisme du développement national, menant à une conception ambivalente de l'espace, qui sera à la fois perçu comme source d'opportunité et comme obstacle civilisationnel.

C'est une rhétorique puissante basée sur l'atteinte d'un progrès civilisationnelle par le passage d'une nature sauvage à un territoire transformé et humanisé qui est mis en place par le discours. La forêt est perçue comme le dernier obstacle dans une marche vers le progrès, qui ne peut être atteint que par la mise en culture du sol, étant la voie unique vers la survie de la nation canadienne-française. C'est un véritable appel au combat qu'on voit apparaître dans le discours :

« Le défrichement de nos terres incultes est une des sources de la richesse du pays. Déclarons la guerre à la forêt. Reculons ses limites aussi loin qu'il nous sera possible. Chaque arbre abattu est une conquête lorsque le petit coin de terre qu'il occupe est destiné à pousser du blé. Le défrichement de nos terres c'est la colonisation. La colonisation c'est l'extension de notre race comme peuple. » (*La Gazette des Campagnes*, 8 octobre 1868, p.200)

L'appel à un combat à mener contre la forêt se présente comme la poursuite d'une tradition ancestrale qui avait débuté avec l'arrivée des premiers colons. Ainsi, c'est par un recours à la métaphore qu'on représente le colon comme le véritable soldat de la nation repoussant la forêt au profit de l'émergence de nouvelles paroisses. Le discours invite par un regard vers le passé à poursuivre le combat initié par les premiers bâtisseurs :

« Nous supplions de rappeler à leur mémoire que la vaillance et l'énergie que nos pères déployèrent contre les Iroquois étaient égalées par le courage et la vigueur avec lesquels ils firent fuir la forêt devant eux. » (*La Gazette des Campagnes*, 25 septembre 1862, p.166).

Cette métaphore invitant à perpétuer un combat millénaire mené contre la forêt par le colon persistera dans le discours alors qu'elle réapparaîtra sporadiquement au cours des décennies. La comparaison entre l'œuvre du colon et des premiers habitants s'inscrit dans un esprit de continuité, de survie de l'identité canadienne-française.

Conjointement à une conception de la forêt comme obstacle au projet collectif apparaît une perception de la forêt comme un territoire hostile et inhospitalier alors que les qualificatifs « sombre » et « menaçante » décrivent les zones inhabitées : « Malgré tout ce désavantage il fait plaisir à voir que d'année en année la forêt sombre et épaisse est remplacée par de beaux champs de blé. » (*La Gazette des Campagnes*, 20 janvier 1862, p.50). Cette construction négative de la forêt, dans le discours, laisse entrevoir un rapprochement avec la première interprétation de la *wilderness* aux racines bibliques où la nature vierge est perçue comme une menace civilisationnelle. C'est par un appel à vaincre cette peur d'une nature hostile et désordonnée que le discours agriculturiste insiste sur la nécessité d'y mettre un ordre par son exploitation.

Parallèlement à une conception péjorative du couvert forestier, la volonté de développement économique favorisera une perception de la forêt comme une richesse exploitable, essentielle à l'atteinte du projet civilisationnel. Le discours invite les

colons à agir sur le territoire, il promeut un devoir d'accaparement des ressources pour des fins d'exploitation économique. La valorisation d'une exploitation forestière que le colon doit se réapproprié est jumelée à l'affirmation d'un mythe d'inépuisabilité des ressources naturelles : « Dieu nous donnent assez d'espoir d'augmenter en nombre et en valeur ; ajoutez-y nos immenses forêts qui nous procurons pendant longtemps encore, chaque année, l'or de la vieille Europe... » (*La Gazette des Campagnes*, 1 août, 1862, p.121). La forêt est

5.4 Les acteurs du discours agriculturiste

Nous avons jusqu'à maintenant abordé les cadres et thèmes clés constituant le discours agriculturiste sans réellement avoir touché aux acteurs mobilisés par la production de celui-ci. Partant du postulat que le périodique *la Gazette des Campagnes*, a pour objectif premier de valoriser la progression de l'agriculture et le maintien des valeurs chrétiennes, le discours agriculturiste a fait intervenir un grand nombre d'acteurs influents sur les scènes politiques et sociales, constituées majoritairement de clercs ou de proches partisans de l'œuvre de colonisation, dont un grand nombre adhère à l'idéologie ultramontaine. La figure du prêtre et de l'agriculteur sont les personnages centraux au discours, essentiel au maintien des structures sociales traditionnelles.

D'autre part, le volume élevé de publications, soit 1391, jumelé à la mobilisation d'une pluralité d'acteur au cours des décennies qui vont joindre leurs voix au projet colonisateur et à la défense des valeurs traditionnelles rend ardue tout effort de quantification de la contribution de ceux-ci à l'édification du discours. À cette diversité d'acteurs mobilisés se joint un très grand nombre d'articles qui restent anonymes réduisant la possibilité de déterminer qui est à l'origine du discours.

Il a été toutefois possible de cerner quelques acteurs « clés » basés sur la fréquence de leur apparition et la place qu'ils occupent dans les textes. De ce nombre, ce trouve un groupe provenant de l'élite cléricale constitué de Mgr. Laflèche (1818-1898), les

archevêques de Québec; Charles-François Baillargeon (1798-1870) et Elzéar-Alexandre Taschereau (1820-1898), Édouard-Charles Fabre (1827-1893), Mgr Bourget (1799-1885) et le curé Antoine Labelle (1833-1891). Des personnalités politiques et publics influentes au niveau local ou international tel que Joseph-Charles Taché (1820-1891), Rameau de Saint-Père (1820-1899), Joseph-Adolphe Chapleau (1840-1898) sont récurrent dans les discours.

Tel qu'appréhender, on remarque une certaine homogénéisation du type d'acteurs, dont une grande majorité occupent une fonction cléricale, ou proviennent du milieu politique. Cette homogénéité des acteurs qui perdurera dans le temps aura pour conséquence de créer une pérennité du discours aux cours des décennies. Ce résultat est entre autre attribuable, à la mainmise du propriétaire Firmin H Proulx de 1862 à 1895 sur les valeurs ainsi que sur le contenu partagé par le périodique agricole. Proulx occupera simultanément, selon la période, le poste de propriétaire, rédacteur et éditeur voyant à l'harmonisation du discours et des thèmes mobilisé dans une volonté de poursuite des objectifs initiaux sur plus de trois décennies.

Malgré le fait que le discours agriculturiste est le prolongement d'une stratégie défensive idéalisant le passé et critiquant l'âge industriel, le discours se veut à la fois le produit de la période qui l'a vue naître, laissant transparaître ainsi une certaine modernité influençant la conception de la nature. L'idéologie ultramontaine qui traverse le discours prêche certes le maintien des valeurs traditionnelles, mais la survie nationale et le prolongement de la vie agricole passent inévitablement par le progrès des modes d'exploitation. Cette modernité est visible non pas dans la volonté de développement des sciences rationnelles dans un idéal baconien, mais plutôt par le désir de créer un nouvel Éden, une forme de paradis à conquérir par l'assujettissement de la nature. Le projet de colonisation passe invariablement par la valorisation d'un technicisme et par la transformation d'un territoire sauvage à celui d'un territoire humanisé et à exploiter.

5.5 Le discours scientifique

Poursuivant la démarche instituée lors des résultats de l'analyse du discours agriculturiste l'objectif de cette section est de décrire le discours scientifique résultant de l'analyse de nos sources documentaires ayant produit une construction de l'environnement qui lui est propre et qui sera présenté dans cette section. Le discours scientifique repose sur des fondements religieux produisant une conceptualisation du monde qui s'articule par la reconnaissance des doctrines providentialiste et créationniste. En cherchant à concilier science et foi, les discours agriculturistes et scientifiques défendent l'irrévocabilité de la théologie naturelle dans une perspective de continuité. La proximité ontologique entre les discours se poursuit avec les concepts de suprématie anthropocentriste d'ordre divin et d'une création divine du monde naturelle.

5.6 La ligne narrative du discours scientifique

La structure narrative du discours scientifique est guidée principalement par une volonté de croissance des sciences naturelles au Québec par la voie de l'éducation et l'enseignement de l'histoire naturelle promouvant une forme de partage de connaissances scientifiques et de l'accroissement d'une communauté de naturaliste amateur. C'est une volonté de démocratiser et de décloisonner les sciences naturelles qui est prêchée par le discours scientifique.

Avec *Le Naturaliste Canadien* apparaît une tentative de former une activité scientifique plus organisée, qui entreprend de favoriser la progression des sciences naturelles par le développement de l'entomologie et d'une taxinomie objective. Le discours scientifique, tel que nous l'avons identifié dans les pages du *Naturaliste Canadien*, s'efforce de diffuser et vulgariser une histoire naturelle basée sur l'observation du monde naturelle et d'un savoir empirique.

La trame narrative du discours scientifique est le produit d'une construction originale de la nature résultat d'un regard se posant au travers du prisme de croissance

économique et sous une perspective utilitariste. Les visées économiques sont le catalyseur de l'avancement des sciences naturelles qui chez Provancher prend la forme d'un devoir national s'insérant dans cette volonté de modifier les pratiques agricoles et d'industrialiser l'économie vers un objectif de croissance nationale. La progression des sciences permettra ainsi à l'humain d'assujettir la nature à ses volontés selon une perspective anthropocentrique, fruit de la modernité et d'une interprétation despotique des dogmes judéo-chrétiens. Cet assujettissement de la nature par la connaissance des sciences se veut un moyen de donner aux habitants du territoire les capacités de le découvrir et de se l'approprier. Le discours scientifique est ainsi guidé par le désir d'un progrès collectif et de l'affirmation d'un projet d'affirmation nationale qui passe inévitablement par le contrôle du territoire et de l'assujettissement de la nature.

5.7 Les cadres du discours scientifique

Le discours scientifique met en place le cadre principal de la « théologie naturelle », qui se veut une réponse à un sentiment de désintégration de la filiation entre la religion et la science. Le discours scientifique s'oppose ardemment à la progression d'un nouveau paradigme scientifique basé sur la progression des sciences rationnelles, empiriques et athées, il prêche un développement des sciences à des fins apologétiques. Face au débat sur l'enracinement d'une nouvelle science écologique, c'est une position antitransformisme et antidarwiniste qui est défendue, prêchant plutôt une version modifier d'une conception « fixiste » des espèces. Ce cadre principal a pour effet de mobiliser différents concepts, dont celui de lois naturelles, ou d'ordre naturel qui reconnaît une schématisation de la nature selon une série d'ensemble et de sous-ensemble qui se doivent d'être déchiffrée par les naturalistes. Par ailleurs, le discours se veut fortement anthropocentrique, confirmant la suprématie humaine sur le reste du monde naturel, lui accordant une valeur essentiellement utilitaire.

5.7.1 La supériorité de la théologie naturelle

Un cadre dominant au sein du discours scientifique se veut la notion d'indivisibilité entre le domaine des sciences et l'univers théologique. Pour l'abbé Léon Provancher, rédacteur du *Naturaliste Canadien* il n'existe pas de dissension ontologique entre un rationalisme scientifique et les dogmes religieux. Ces domaines sont plutôt complémentaires, alors qu'il prêche une étude du monde naturel basé d'abord sur les sciences profanes qu'il s'efforce ensuite de faire corroborer avec les textes bibliques. Postulant pour la défense d'un providentialisme divin et la suprématie d'un pouvoir surnaturel sur l'ordre naturel, le discours réplique par une opposition affirmée à la montée d'une science qui écarte toute origine spirituelle comme cause créatrice du monde. Critiquant la progression d'une science naturelle moderne qui se réclame sous la gouverne de la raison, réduisant la place du sensible et de l'intangible, les modes de pensée positivisme et matérialisme deviennent des cibles prisées du discours.

Les auteurs du discours scientifique produiront une rhétorique reprenant un discours apologétique qui défend une concordance entre la raison et la foi. Ils prêchent la reconnaissance d'un Dieu bienfaiteur, créateur de la nature constituant un des fondements de l'histoire naturelle, et ce depuis le XVIII^e siècle. La production d'une critique acerbe d'une science nouvelle se veut une réponse à l'effritement de la filiation entre science et religion :

« La science étant la recherche de la vérité, la recherche de ce qui est dans les œuvres du Créateur, se trouve sœur-née de la religion, qui, elle aussi, cherche, poursuit la vérité dans ce qu'elle est en elle-même, dans son auteur, en Dieu. La science nous apprend à connaître la nature; et la religion nous apprend à connaître l'auteur de la nature, Dieu lui-même; ou plutôt, la science étudie l'homme dans ses rapports avec les œuvres de la nature, et la religion l'étudie dans ses rapports avec l'auteur même de la nature. » (*Le Naturaliste Canadien*, janvier 1874, p.5).

Comme le mentionne cet extrait du *Naturaliste Canadien*, les sciences et la religion se rejoignent, l'un par l'étude de la nature, l'autre par la foi qui les mènent à Dieu. Cette adhésion au courant physico-théologique par le rédacteur du *Naturaliste*

Canadien s'inscrit dans une perspective de continuité, le positionnant dans la lignée des naturalistes qui l'ont précédé dans le champ de l'histoire naturelle au XVIII^e siècle. Pour faire face aux différents problèmes méthodologiques que pose le développement des investigations scientifiques modernes le discours répond par l'existence d'un Dieu tout puissant, comme un régent de l'ordre mécanique : « Mais dire que Dieu n'est pas plus puissant que les forces de la nature, dire que Dieu n'est pas d'une indépendance absolue, c'est le nier encore. Qu'est-ce que serait un Dieu qui ne jouirait pas d'une puissance infinie ? » (*Le Naturaliste Canadien*, décembre 1876, p. 364)

De plus, le discours scientifique du *Naturaliste Canadien* reste fixé aux principes de l'orthodoxie chrétienne en respectant le schéma épistémologique de la création qui offre un récit auquel on s'efforce d'y concilier une rationalité. Or, cette apologie d'un providentialisme dans la nature a pour effet de solidifier un anthropocentrisme issu de la tradition chrétienne, qui se présente par l'énonciation des textes de la Genèse 1 verset 28:

« Le domaine que Dieu donne à l'homme sur toutes les autres créatures, faisant de lui une caste à part parmi toutes les autres existences. Dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du Ciel, et sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre. » (*Le Naturaliste Canadien*, Avril, 1876 p.120)

La publication de cet extrait provenant des textes de la genèse confirme la conception d'un monde naturel assujetti aux volontés humaines.

5.7.2 L'harmonie de la nature

Un autre concept mobilisé par le discours scientifique qui s'insère à l'intérieur du cadre dominant de l'indivisibilité entre science et religion, est celui de l'harmonie de la nature dont l'apparition est attribuable à la progression des sciences modernes qui fait de la nature une puissance ordonnée ayant une finalité. Ce concept apparaît dans le discours sous la forme d'un ordre naturel ou la création divine de la nature à lier

ensemble tous les êtres de la création dans un système autorégulateur parfait ou des forces contraires s'opposent pour s'équilibrer. La divine Providence a ainsi « disposé toute choses en ce monde dans une harmonie parfaite » (*Le Naturaliste Canadien*, juillet 1874, p. 210). L'évocation d'une nature dans sa totalité, régi par des lois immuables est le produit du développement de la pensée des naturalistes du XVII^e siècle qui s'efforcent d'unir les sciences modernes avec les schémas bibliques, intégrant un langage scientifique à un discours apologétique.

L'affirmation d'un ordre invisible de la nature guidé par les volontés de Dieu partage plusieurs similarités avec la notion d'économie de la nature, concept popularisé par le naturaliste Carl Von Linné (1707-1778) au XVII^e siècle. La pensée scientifique présentée par Provancher dans *Le Naturaliste Canadien* s'inspire de la conception d'échanges géobiologiques statiques tels que Linné le décrit dans son ouvrage *The Oeconomy of Nature* (1749), où il présente un modèle d'interaction qui est immuable entre les êtres se maintenant au cours des âges. Les similarités entre la science des deux naturalistes se prolongent dans une démarche scientifique cartésienne cherchant à classer le monde des vivants et baconienne par la finalité de ses connaissances qui mènerait à un contrôle de la nature. Provancher adhère également à l'idée d'un Dieu régisseur de la nature qui organise et veille à l'administration de son œuvre, une idée partagée par les physicothéologiens. C'est donc sous une perspective qu'on pourrait qualifier d'holistique que le monde naturel est perçu comme un tout indivisible où son interconnecté les mondes spirituel et naturel.

L'influence de la pensée des naturalistes du XVII^e siècle et celle de Linné chez le rédacteur du *Naturaliste Canadien* se cristallise autour de la croyance d'un ordre naturel fonctionnant tel un système mécanique ordonné. Cette interprétation du monde naturel prétend que l'étude des lois naturelles peut rendre accessible à la raison les secrets de la nature. Elle repose sur une volonté d'un développement scientifique moderne, qui rationalise les phénomènes naturels tout en invitant à intervenir sur l'ordre naturel, tel un artisan auxquelles Dieu a fourni les outils.

D'autre part, l'appel des auteurs du discours scientifique à prendre connaissance de l'ordre naturel par l'étude de l'histoire naturelle s'inscrit dans la volonté de classification des êtres formant le monde naturel. Pour Léon Provancher, l'avancement des connaissances en histoire naturelle passe par une démarche taxonomique de catégorisation des espèces dont l'entreprise se démarquera par une classification dualiste des êtres, se divisant en amis ou en ennemis de la cause humaine :

« Mais parmi tous ces êtres nous comptons des amis et des ennemis, il faut donc apprendre à les distinguer les uns des autres, afin de nous assurer le secours des premiers pour combattre les seconds. Parmi ces êtres amis, les uns nous sont directement un secours en nous offrant leurs dépouilles ou leurs produits; et les autres sont nos auxiliaires dans la guerre d'extermination que nous sommes continuellement obligés de faire contre ceux qui s'attaquant à nos biens ou à nos personnes, tendent à restreindre les ressources de la vie mises à notre disposition. » (*Le Naturaliste Canadien*, prospectus 1868, p.2).

Ce désir de catégorisation binaire entre ennemi ou ami se limite dans les textes à des classes d'insectes ravageurs qu'on qualifie d'indésirable opposé aux êtres utiles, qui eut sont perçu comme des auxiliaires au service du développement humain. La classification ainsi produite s'inscrit dans la progression d'une entomologie économique. De cette classification s'ensuit une invitation à intervenir sur cet équilibre en encourageant à mener une guerre contre ses ennemis, alors que l'objet de la nature est d'être au service de la destinée humaine, restant soumise à ses volontés. On incite aussi les cultivateurs à épargnés les oiseaux insectivores qui sont utiles à l'agriculture. Cette conception d'une hiérarchie animale et de la subordination des êtres consolide la place de l'humain à l'extérieur du monde naturel dont l'existence a pour but de servir les humains.

5.7.3 L'humain un corps destructeur et la préservation de l'environnement

Une particularité de la conception de l'économie de la nature et d'une harmonisation des relations entre les êtres selon une volonté divine dans le discours est l'influence

perturbatrice que peuvent jouer les humains sur cette harmonie. Ainsi, le discours scientifique avance l'idée que l'humain est l'unique être qui a le pouvoir de bouleverser, par ses actions l'ordre naturel :

« Oui! Mais cette harmonie du nombre et des forces opposées entre les différents êtres se trouve souvent dérangée par l'homme lui-même, bien qu'il ait à en souffrir le premier et plus que tous les autres. Pour satisfaire à ses besoins et souvent aussi à son luxe et à sa mollesse offre dans ses cultures les occasions les plus favorables au développement des insectes nuisibles. (*Le Naturaliste Canadien*, juillet, 1874, p.210)

Si l'humain peut, grâce au don de la raison, agir sur la nature par « le déplacement des forces soumises à son contrôle » (*Le Naturaliste Canadien*, février 1870, p.92) tenté de la perfectionner, il peut par le fait même jouer le rôle d'agent destructeur.

De ce fait, c'est une critique portant essentiellement sur les actions humaines qui ont modifié substantiellement les milieux naturels qui est portée par le discours. C'est sous la forme de récriminations portant essentiellement sur la surexploitation des ressources forestières tout comme la disparition d'espèce provenant d'une chasse abusive que les auteurs postulent que l'humain a échoué au rôle de gestionnaire de la nature. Pour Provancher, l'atteinte d'un tel état de destruction des forêts est la conséquence d'imprévoyance, d'une incurie qu'il attribue aux cultivateurs et autres exploitants de la forêt qui a pour effet d'enlever aux paysages leur attrayante diversité.

Bien que peu développées, les causes de la dégradation de l'environnement sont attribuables en partie à un mauvais jugement de la propriété des êtres et des milieux naturels. Ce triste constat est redevable, selon les auteurs du discours scientifique, au faible niveau de connaissances en histoire naturelle au sein de la population menant ainsi à une incapacité de celle-ci à déchiffrer le fonctionnement de l'ordre naturel. Cette incapacité à comprendre le fonctionnement « système » naturel aurait des conséquences graves sur l'environnement:

« Il n'y a pas de doute que l'homme, dans son imprévoyance pour l'avenir, finira bientôt par amener l'extinction de plusieurs espèces d'animaux qu'il

a déjà su rendre assez rares. Ayant trouvé dans son génie des leviers assez puissants pour renverser les montagnes et combler les vallées, la vapeur lui fournit aujourd'hui des ailes pour pousser ses promenades jusqu'au milieu des demeures des hôtes des bois réputées inaccessibles jusqu'à ce jour, et les farouches habitants des plus sombres solitudes verront bientôt pénétrer cet implacable tyran au sein même de leurs retraites les mieux protégées, pour mettre à mort jusqu'au dernier de leur race. Dans les âges géologiques antérieurs, lorsque ce n'était pas la nature elle-même en convulsions, c'était des carnassiers plus puissants que leurs voisins qui amenaient l'extinction de certaines races d'animaux; dans notre âge de lumière, ce sera le roi même de la nature qui se chargera de cette besogne de brigands. » (*Le Naturaliste Canadien*, aout 1873, p. 351-352)

C'est avec une certaine lucidité face aux impacts destructeurs résultant des modèles d'exploitations modernes que les auteurs du discours réclament un plus grand respect des milieux naturels. Le discours sollicite une responsabilisation des humains par rapport à leur action sur l'environnement, l'humain ayant le devoir de répandre sa mansuétude sur les œuvres de la création selon la théologie chrétienne.

Cette rhétorique en faveur d'un respect des milieux environnementaux n'a pas pour effet de remettre en question la vision instrumentale de la nature, ou la place centrale de l'humain dans la nature selon un argumentaire qu'on pourrait qualifier « d'écologiste », la nature ne possède pas de valeur morale. L'aspect perturbateur de l'harmonie de la nature causé par le genre humain, formulé par le discours scientifique ne renverse pas la relation de causalité alors que la finalité de la nature fait de l'humain l'unique destinataire de la nature. On ne retrouve pas la notion d'irréversibilité de l'action humaine sur les milieux naturels ou de perception d'aliénation irrévocable entre l'humain et la nature comme l'a affirmé Marsh. On retrouve plutôt, à l'instar du discours agriculturiste, la défense de l'attitude de l'intendance, donc d'une invitation au respect envers le reste du monde naturel.

5.7.4 La critique du darwinisme

L'énonciation de la théorie darwinienne avec *On the Origin of species* en 1859 et subséquemment avec la progression de la science évolutionniste dans le champ de l'histoire naturelle interpellera les auteurs à exprimer leur opposition face à une science qui bouscule les cadres et qui remet en question leur conception de l'ordre naturel. La réponse de Léon Provancher au darwinisme est sans ambiguïté alors qu'il s'efforce de démontrer l'irrecevabilité de la théorie darwinienne. Dès 1872, Provancher expose sa critique de *l'Origine des espèces* en insistant sur la faiblesse du concept de la sélection naturelle et des dangers d'une personnification de la nature qui destine l'humanité à une chute civilisationnelle. L'évacuation d'un Dieu créateur ainsi que régulateur de l'ordre naturel qu'on a substitué par un hasard aveugle est pour le naturaliste amateur totalement absurde.

C'est avec virulence que Provancher s'attaque au darwinisme à la fin de la décennie 1880, sa critique laisse transparaître une inquiétude face à la croissance d'intérêt pour la théorie de l'évolution biologique des espèces : « Et c'est là la thèse qui a causé tant d'engouement dans un certain monde, qui a réuni les suffrages de tant de savants! Mais que veut dire cette sélection naturelle? Comment nommez-vous l'intelligence qui la dirige? » (*Le Naturaliste Canadien*, mai 1872, p.135). À la base de sa critique se trouve l'abandon du créationnisme, l'axiome de base de la théologie naturelle alors que l'histoire naturelle se tourne vers un matérialisme athée. Pour Léon Provancher, il est essentiel que toute science reconnaisse en Dieu le créateur de toutes choses, elle doit s'accorder avec les saintes Écritures sans quoi l'humain est condamné à errer: « Si vous supprimez Dieu, alors vous tombez dans l'absurde, du néant rien ne peut surgir. » (*Le Naturaliste Canadien*, février 1887, p.123). L'implantation d'un nouveau paradigme scientifique positiviste au XIX^e siècle ancré sur des fondements empirique et rationnel est pour le discours scientifique la preuve d'une dégénérescence humaine ayant pour conséquence la chute d'un progrès civilisationnelle.

Prenant position dans le débat sur le darwinisme, Provancher réfute la thèse transformiste avancée par Jean-Baptiste Lamarck (1744-1829) qui affirmait que les espèces sont le produit d'une évolution graduelle et progressive d'un même et seul organisme. L'idée d'évolution des êtres causée par l'action des milieux naturels menant à l'apparition de nouvelle espèce est pour le naturaliste de Cap-Rouge une ineptie, qui résulte d'une déformation de l'interprétation de la variabilité des espèces. Il se borne à reconnaître que dans certaines situations les espèces peuvent se modifier, mais qu'ultimement ils retournent toujours à leur état originel, se refusant à accorder toute légitimité à la théorie du transformiste :

« ...nous admettons même que ces qualités ou imperfections peuvent se transmettre par l'hérédité et se perpétuer par l'usage qu'on en ferait constamment à de nombreuses générations; mais de là à une transformation radicale qui ferait disparaître certain organes pour les remplacer par d'autres et ainsi produire de nouvelles espèces, il y a un abîme, et malgré toutes les prétentions des transformistes, cet abîme n'a jamais été franchi et ne le sera jamais. (*Le Naturaliste Canadien*, septembre 1887, p.44-45 »

Défenseur du fixisme, le rédacteur du *Naturaliste Canadien* accorde aux espèces un pouvoir de variabilité qui est déterminée par l'action des milieux.

Singulière, la position de Provancher dans le discours amalgamera la théorie évolutionniste de Lamarck à la théorie du catastrophisme énoncé par Georges Cuvier (1769-1832), pour qui l'histoire de la terre est constituée d'une succession de périodes calmes qui sont entrecoupées de cataclysmes soudains qui ont pour effet d'éradiquer en partie ou en totalité un très grand nombre d'espèces primitives. L'originalité de l'emploi de la théorie transformiste par Provancher dans le discours repose sur l'acceptation d'une succession d'ères géologiques qui se sont substitués de manière graduelle. La version du catastrophisme qu'il propose se veut concordiste alors qu'il affirme que la création de la terre, telle qu'affirmée dans les écritures génésiques, est une œuvre qui s'est étalée sur plusieurs siècles permettant de fournir une réponse aux découvertes paléontologiques de l'époque. La position de

Provancher s'appuie sur la théorie de l'échelle des êtres où Dieu a créé des groupements harmonieux où les espèces sont amenées à changer de forme au court du temps. Assurant le maintien des fondements métaphysiques, la théorie de l'échelle des êtres reste bien ancrée à une ontologie fixiste.

Le refus d'introduire l'humain dans la communauté naturelle et d'accepter une parenté avec les autres espèces a pour effet de conserver le fossé entre sujet et objet et tout en préservant une conception dualiste humain/nature.

5.8 Les acteurs du discours scientifique

Comme nous l'avons présenté dans le premier chapitre, les luttes idéologico-politique propres au XIX^e siècle vont façonner le développement intellectuel et la progression de la culture scientifique dans la province. À cette période la communauté scientifique est le privilège d'un groupe restreint de naturalistes majoritairement constitué d'amateurs, qui s'efforce de maintenir et d'accroître l'espace de sociabilité des sciences naturelles par la pratique, les débats et échanges de connaissances entre pairs. C'est donc une partie de cette communauté de naturalistes amateurs qui va participer en tant qu'acteur à la création du discours scientifique s'exprimant dans *Le Naturaliste Canadien*.

L'analyse des archives constituant notre corpus a fait ressortir l'importance de l'abbé Provancher en tant qu'acteur principal du discours scientifique. Étant le fondateur et le rédacteur du *Naturaliste Canadien*, la centralité de sa position dans le discours scientifique a pour effet de produire un discours fortement teinté par ses croyances religieuses et de la définition qu'il accorde à l'histoire naturelle. En tant que rédacteur, Provancher s'adresse directement aux lecteurs en y défendant ses positions idéologiques, nationalistes et religieuses tout en mentionnant ses préoccupations sociales. Critique du développement des sciences naturelles sur la scène internationale, il adopte un ton personnel dans la défense de ses positions

épistémologiques et de sa philosophie de la science qui se rapproche parfois du commentaire éditorialiste.

Outre la mainmise de l'abbé Provancher sur le contenu scientifique qui compose le périodique scientifique, une des caractéristiques du *Naturaliste Canadien* réside dans le groupuscule de naturalistes amateurs qui ajoutent leurs connaissances, principalement en entomologie et en zoologie, dont font partie l'abbé François Xavier Bourque (1851-1923), le docteur Louis-Daniel Mignault (1856-1929), et le professeur Joseph-Alexandre Crevier (1824-1889). Ces naturalistes amateurs sont des membres d'un réseau d'échange entre naturalistes en histoire naturelle qui sur la scène provinciale reste à tout le moins balbutiant, à l'aube du XX^e siècle. En dehors de ses contacts sur la scène locale, Provancher jouira d'un riche réseau de correspondance avec des naturalistes américains et européens qui lui permettra de solidifier sa position d'entomologiste. De même, cette correspondance aura pour effet de structurer sa pensée en confrontant ses idées avec les théories provenant des milieux scientifiques internationaux.

Au finale, le discours scientifique confirme que la pensée des auteurs reste ancrée dans une période qualifiée d'intermédiaire, à mi-chemin entre la reconnaissance d'une réalité empirique et d'autre part un attachement à un décor mythothéologique. Alors que la seconde moitié du XIX^e siècle voit apparaître une science naturelle excluant toute considération qualitative et de recourt à une finalité des êtres, le discours scientifique avancée par Provancher se borne à récuser toute tentative de conceptualiser la nature comme une totalité centrée sur elle-même sans rapport à une métaphysique.

5.9 Le discours conservationniste

L'analyse de *La Gazette des Campagnes* et du *Naturaliste Canadien* a permis de déceler l'émergence d'une prise de conscience des impacts destructeurs de l'anthropisation des milieux naturels et de la pénétration d'un nouveau regard sur la

forêt qu'on pourrait qualifier de « protoécologique » avançant les notions de finitudes et de limites des milieux naturels. Sans être le produit d'un mouvement conservateur affirmé, le discours qui émerge des archives est animé par des volontés de conservation de la forêt et de réflexions sur les enjeux et les pratiques forestières qui le rapproche ontologiquement, de l'idéologie défendue par les courants conservateurs Européens et Étatsuniens à la même période. Le discours que nous qualifions de conservateur se veut les racines d'un mouvement qui s'épanouira réellement qu'au XX^e siècle. Rappelons que ce n'est qu'au début du XX^e siècle que va s'implanter une foresterie scientifique qui permettra d'offrir une éducation spécialisée.

L'éveil d'une conscience conservateur au Québec, comme décrit dans le second chapitre, est le fruit de la reconnaissance d'un stade d'épuisement de la ressource qui met en péril une économie reposant essentiellement sur la matière ligneuse et qui invite à une action concertée afin de protéger la première source de richesse de la province.

5.10 La ligne narrative du discours conservateur

L'historique d'un éveil à la protection de l'environnement au Québec présenté dans le premier chapitre a montré l'état « embryonnaire » d'une mouvance environnementaliste qui, au milieu du XIX^e siècle, est le résultat de l'émergence d'un mouvement de conservation qui s'épanouira réellement au XX^e siècle. Partant de ce constat, la structure narrative du discours conservateur tel qu'analysée dans notre corpus, mobilise une quantité moindre d'unité de sens, la structure du discours est donc moins complexe comparativement aux discours agriculturiste et scientifique. Cet état est redevable à la nouveauté et au poids du discours dans l'espace public alors que celui-ci reste essentiellement l'apanage d'un groupe restreint provenant d'une élite libérale.

Le discours conservationniste s'inscrit dans la mouvance des mouvements de conservations qui vont apparaître tout au long du XIX^e en Europe et en Amérique défendant une exploitation rationnelle des ressources et un plus grand interventionnisme étatique sur la gestion de la forêt. L'éveil d'une conscience conservationniste est le fruit de la reconnaissance d'un stade d'épuisement de la ressource qui met en péril une économie reposant essentiellement sur la matière ligneuse et qui incite des individus à prendre action pour sa conservation. Le discours conservationniste veille en quelque sorte au maintien des conditions d'existence de la nation. Ce discours émergent remet en question les rapports d'exploitation qu'entretient l'humain avec la nature, il affirme qu'une démarche technique et scientifique est l'unique voie vers l'atténuation du problème forestier.

Les problématiques provenant des enjeux forestiers locaux composent un large pan du discours conservationniste, tel que la menace que fait planer un effondrement de la ressource forestière sur l'économie et le climat. Face aux enjeux amenés par la déforestation, le discours prêche une domestication de la nature et une maîtrise de celle-ci par un interventionnisme en appliquant un aménagement rationnel et technique de la forêt. L'action humaine est nécessaire dans le remodelage de la nature vers un accroissement de la productivité dans une volonté de forger une nouvelle harmonie humaine et sans vouloir revenir à monde naturel originel.

On remarque également que le discours ne se pose pas uniquement sur une vision « pré-écologique » limitée à une recension des impacts destructeurs des humains sur une harmonie naturelle, mais accorde une importance à une dimension politique de la gestion de l'environnement. La conservation de la forêt est ainsi perçue comme une marche vers un progrès civilisationnel par la solidification d'une économie basée sur l'extractivisme jumelé à une appropriation et une exploitation territoriale, grâce à un plus grand technicisme. La valorisation d'un plus grand technicisme et la formation d'une foresterie scientifique, font partie des solutions suite à la reconnaissance de la désuétude d'un modèle d'exploitation qui est de moins en moins adaptée à la réalité

d'une économie qui s'industrialise et d'une ressource qui s'épuise. De plus c'est par un désir d'informer l'opinion publique sur l'état de la ressource et de la sensibiliser à l'importance de la conservation afin d'encourager une modification du rapport entre l'humain et la forêt qui motive l'affirmation d'un discours conservacionniste

5.11 Les cadres du discours conservacionniste

Les cadres principaux que nous avons cernés dans le discours conservacionniste, sont d'abord basés sur la problématique environnementale de la déforestation, que les auteurs du discours conservacionniste s'efforcent de mettre en saillance. Un deuxième cadre dominant, qui se veut plus orientationnel, est celui de conservation de la forêt, qui assemble une structure plus complexe, impliquant divers concepts et thèmes qui seront présentés. Occupant une place centrale dans le cadre de la déforestation, le concept de disparition de la richesse nationale y est défini comme la plus grande menace au futur économique de la province. Par ailleurs, la publicisation de l'état de destruction avancé des forêts est guidée d'abord par une volonté de sensibilisation et d'éducation populaire menant ultimement vers la modification des pratiques sur l'environnement forestier.

Les conservacionnistes insistent sur la notion de service écologique offerte par la forêt comme une forme d'opposition à la perception du couvert forestier comme obstacle civilisationnel. En ce sens, les concepts de gestion rationnelle et efficace de la forêt sont mis de l'avant. C'est entre autres par l'implantation d'un plus grand technicisme que les conservacionnistes visent un perfectionnement de la nature.

5.11.1 La dilapidation de la ressource forestière

Le discours conservacionniste insiste sur le thème de la destruction avancée des milieux naturels et plus précisément la disparition du couvert forestier. C'est sous la forme d'un discours forestier que les auteurs invitent à prendre conscience de l'état de ruine qui menace les populations si des changements ne sont pas apportés alors qu'on qualifie le Canada d'être « l'un des pays forestiers les plus pauvres qu'il soit possible

de nommer » (*La Gazette des Campagnes*, 29 juillet 1869, p.140). La question de la déforestation est perçue comme une problématique de premier ordre dont les impacts se portent majoritairement, mais pas qu'exclusivement, sur la dilapidation d'un capital économique. Centrales, les perspectives d'un développement économique fortement hypothéqué par la disparition de la ressource forestière mettent à mal les objectifs de poursuite et de croissance économique. Dès lors, la menace que fait planer l'anéantissement du couvert forestier dépasse le cadre purement économique pour se poser dans la sphère sociale alors qu'il met en péril le projet d'aspiration collective de colonisation du territoire.

Par ailleurs, les auteurs du discours cherchent à combattre l'ignorance et l'apathie face aux facteurs anthropiques qui perturbent l'équilibre naturel : « On a essayé de faire comprendre, de faire voir le mal incalculable et les résultats funestes que produirait le déboisement de notre pays. Les législateurs ont fait des lois pour la protection des forêts. Mais malheureusement, la voix de la prudence n'a pas été écoutée... » (*La Gazette des Campagnes*, 20 mars 1873, p.183).

Le discours souligne l'archaïsme des pratiques d'exploitations en milieux rurales et les méthodes de grands marchands de bois en insistant sur ce qu'il juge être les trois causes principales de l'appauvrissement des forêts : « Les trois causes de la destruction de nos forêts sont les incendies, les déprédations et les abus d'exploitation. » (*La Gazette des Campagnes*, 5 septembre 1878). Or, une plus grande attention est portée aux incendies forestiers dans la recherche de mesure de mitigation pour lutter contre la déforestation : « L'incendie est le seul danger vraiment redoutable pour nos bois et forêts. » (*La Gazette des Campagnes*, 17 octobre 1878, p.295). L'incendie forestier est perçu comme la cause de destruction la plus facilement remédiable, c'est donc l'éducation et la sensibilisation qu'on cherche à modifier les habitudes des différents usagers de la forêt.

La critique formulée par le discours conservationniste ne porte pas uniquement sur les pratiques d'exploitation, mais également sur un élément de base de la construction socialement partagé de la forêt. Ainsi, les auteurs du discours s'attaquent au mythe de l'inépuisabilité des forêts, mythe qui prévalait depuis l'avènement des premiers colons sur le Nouveau Monde. Le discours conservationniste est antinomique avec le discours agriculturiste alors que les discours produisent des conceptions de la forêt diamétralement opposées. L'idée de l'inépuisabilité des ressources naturelles est un des mythes les plus enracinés au cœur du paradigme de la survivance alors que l'exploitation des ressources naturelles est un pilier essentiel à la réussite du projet d'expansion territoriale.

Tel que nous l'avons souligné dans le premier chapitre, les volontés de conservation du patrimoine forestier sont le résultat de la pénétration de l'influence des forestiers étasuniens et européens. De fait, la progression d'un conservationnisme va mener à une l'apparition d'une volonté de gestion rationnelle de la forêt. L'accent porté dans la *Gazette des Campagnes* sur l'état de déforestation et de la mise en place de mesure de protection des forêts aux États-Unis invite à appliquer ces pratiques forestières et changer la perception d'une forêt inépuisable : « *La Tribune new-yorkaise*, faisant allusion au déboisement qui s'opère dans les États-Unis, recommande aux gens avec insistance de planter des arbres sur une grande échelle et sans plus tarder. » (*La Gazette des Campagnes*, 28 mars 1872). Les mesures de sensibilisation comme la fête des arbres, de gestion avec la création d'une association forestière suivie de modes de protection de la ressource par la création de réserves forestières dès 1882, sont des mesures qui ont été préalablement implantées aux États-Unis. Cette influence est plus particulièrement visible au lendemain du congrès de l'Association forestière américaine à Montréal en 1882 avec une plus grande publicisation de mesures de conservation de la forêt.

5.11.2 Une logique utilitariste

Par ailleurs, l'analyse du discours conservationniste a permis de déceler un modèle de conservation qui est fondé sur une philosophie environnementale utilitariste sous-jacente. Critiquant l'éthique purement anthropocentrique, l'utilitarisme vise selon un calcul rationnel à maximiser le bien-être du plus grand nombre (Hess, 2013). C'est par la valorisation d'une rationalité objective centré sur des résultats économiques cherchant à s'éloigner d'un sentimentalisme écologique et des valeurs morales propres aux éthiques environnementales, que prêchent les auteurs du discours conservationniste. L'aspect économique de la conservation et de l'aménagement sylvicole est la cause première motivant une volonté de changement paradigmatique : « ...au point de vue strictement commercial, leur culture est le placement le plus productif et le plus sûr que l'on puisse faire. » (*La Gazette des Campagnes*, 9 mars 1882, p.251)

L'utilitarisme prend en considération des objectifs à long terme dans une perspective de durabilité qui se base sur des valeurs qui sont commensurables. Subséquemment, les volontés de conservation prennent en considération l'avenir des générations futures :

« Il conseilla à son auditoire d'agir surtout avec désintéressement, dans ce patriotique mouvement [de conservation], parce que nous ne devons pas nous-mêmes profiter des avantages qui en découleront ; mais la génération future à venir fera l'éloge de notre désintéressement en appréciant la richesse que nous leur aurons léguée... » (*La Gazette des Campagnes*, 7 mai 1885, p.300).

L'obligation morale envers les générations futures passe ici non pas uniquement par une préservation de la ressource, mais par la gestion de la forêt selon une perspective techniciste qui vise une maximalisation de la valeur économique dans le futur. Les volontés de préservation de la ressource s'expriment par une patrimonialisation de celle-ci avec la création de premières lois sur la création de réserve forestière en 1882

qui servent à garantir une accessibilité à la forêt pour les générations futures. L'idée de défense du bien commun et de justice intergénérationnelle est à la base de l'ontologie conservacionniste, produisant un rapprochement avec la pensée marshienne du discours conservacionniste provenant de notre corpus : « ... persuadé que les gouvernements provinciaux en sentent toute l'importance ce qui me fait espérer qu'ils trouveront les moyens de sauvegarder l'intérêt public et en même temps de remettre le commerce de bois dans de bonnes conditions. » (*La Gazette des Campagnes*, 7 novembre 1878, p.318).

5.11.3 Les services écologiques de la forêt

Un axiome de l'utilitarisme est d'accorder des valeurs à une entité naturelle si celle-ci contribue au bien-être de l'humain. Sous cette optique le discours conservacionniste insiste sur les services indirects qu'offre la forêt sur le maintien d'un équilibre naturel. Cette conceptualisation des avantages offerts par la forêt, fait figure de prémices à une conception plus holiste, une forme d'introduction à une vision écosystémique de la nature. Toutefois, la notion de service écologique est peu développée au cœur du discours alors qu'il se rapporte essentiellement aux rôles climatiques et hygiénistes offerts par la forêt.

Le discours met en relief le rôle bénéfique des forêts sur le climat insistant sur la capacité de celle-ci à capter et maintenir l'humidité de l'air dans une perspective de régulation de la température et des pluies : « Réciproquement, plus un pays est déboisé, plus il est sec... » (*La Gazette des Campagnes*, 15 janvier 1874, p.33). Le couvert forestier a pour effet de conserver les sols et le climat, elle régularise l'atmosphère tout en régulant le débit des réseaux hydrographiques. Sur le plan hygiénique, elle empêche la propagation des maladies, elle chasse les miasmes. La reconnaissance des services écologiques offerts par la forêt, préambule à la notion de service écosystémique qui s'enracinera au XXe siècle, a pour effet de lui accorder une valeur autre que purement économique. Elle est alors perçue comme un bien

public qu'il est nécessaire de protéger, l'État ayant le devoir de veiller à la poursuite des conditions d'existence de la population.

Les arguments qui sont développés par les auteurs du discours cherchent à persuader l'opinion publique de l'indispensabilité de la forêt pour la préservation des cycles naturels ainsi que de son rôle essentiel pour la prospérité de l'agriculture. La nécessité de préserver le couvert forestier pour les services écologiques qu'il offre, devient le leitmotiv du discours des forestiers : « Les flancs des Laurentides se dénudent; le climat, le régime des eaux, et par suite aussi, l'agriculture ne tarderont pas à en souffrir. » (*La Gazette des Campagnes*, 24 janvier, 1884, p.194). Ce n'est que vers la fin de XIX^e siècle que les services écosystémiques offerts par la forêt prennent une plus grande importance dans le discours.

L'apparition d'un concept d'équilibre écosystémique est dans le discours attribuable à l'influence du discours forestier européen et plus particulièrement français. Des articles d'auteurs français tel Auguste du Peyrat vont être publiés dans la *Gazette des Campagnes* avançant le rôle essentiel des forêts sur le plan climatique et hygiéniste. De l'influence des forestiers français émane également les concepts d'interaction entre l'électricité et la forêt formant un grand moteur circulatoire et nutritif pour le reste de l'environnement basé sur une approche scientifique rationnelle. Notons que comparativement à la France, le rôle esthétique de la forêt est un facteur nettement moins prépondérant dans la justification de sa conservation au Québec. Ce constat est attribuable au fait que les auteurs du discours conservationniste sont majoritairement des politiciens, des marchands ou des naturalistes.

5.11.4 Une nécessité de technicisation de la forêt

L'analyse du discours conservationniste a fait ressortir la détermination des auteurs à valoriser une exploitation rationnelle de la ressource comme une marche vers la modernité qui passe entre autres par une volonté de domestication de la nature et par un plus grand interventionnisme dans la gestion des ressources naturelles. C'est par

l'implantation d'un vaste projet de reboisement qu'on prévoit étendre à une majeure partie du territoire que le discours participe à une nouvelle forme d'intervention sur l'espace et le paysage. Guidé par un idéal moderne et rationnel, le discours va valoriser un aménagement de la forêt et du territoire qui passe entre autres par la sylviculture : « Les forêts, comme les autres biens que la Providence a répandus sur notre sol, ont besoin de soins de l'homme pour développer toute leur puissance productive : là, comme ailleurs, la terre n'est féconde que pour celui qui la cultive. » (*La Gazette des Campagnes*, 4 juin 1886, p.262).

C'est un appel à une optimisation des forces productives et par une plus grande intervention humaine sur le domaine naturel grâce à de nouvelles techniques telles que la sylviculture, la classification des sols et l'élagage qui forme les solutions priorisées par les auteurs du discours pour endiguer la problématique de la déforestation. La forêt et plus largement l'environnement sont donc perçus comme façonnables par les « techniques », confirmant une conception dualiste et l'hégémonie de la raison dans une rationalisation et une subjectivation du monde.

Le projet de la culture des forêts sera repris par les partisans du projet de colonisation territoriale, qui voit dans cette forme d'exploitation du territoire une possibilité de garantir une richesse aux colons dans une perspective de longue durée. La promotion d'un reboisement du territoire se joint ainsi au mythe de l'œuvre patriotique de colonisation : « De même qu'il est l'apôtre de la colonisation, qu'il soit l'apôtre du reboisement, ces deux œuvres sont sœurs... » (*La Gazette des Campagnes*, 4 mai 1883, p.308). Le reboisement, à l'instar de l'agriculture, est non seulement perçu comme une mesure garantissant une prospérité économique à long terme, l'intervention sur la nature a aussi pour effet d'assurer une marche vers le perfectionnement de son organisation sociale.

Tout comme l'a énoncée Marsh dans *Man and Nature*, le discours conservateur issu de notre corpus avance une intervention sur la nature qui doit être effectuée de

manière consciente et rationnelle, tout en valorisant un interventionnisme étatique dans la protection du bien commun, qu'est la forêt. De plus, le discours conservationniste partage avec Marsh l'idée que les sociétés modernes ont devoir de forger une nouvelle harmonie naturelle choisie selon les volontés humaines.

Mais au-delà de l'assujettissement de la nature perçu comme outil du développement humain, l'attitude défendue envers la nature pourrait être qualifiée d'anthropocentrisme faible ou élargi, car elle présuppose une exploitation raisonnable des ressources et prêchant pour des techniques de conservation. Ce n'est véritablement qu'à la fin du XIX^e siècle, avec la défense d'une action concertée et rationnelle sur la nature qu'on commence à rejeter l'idée que la nature est simplement la toile de fond de l'activité humaine, reconnaissant l'existence d'un rapport d'interaction qui évoluera profondément avec le déploiement de l'écologie au XX^e siècle.

5.12 Les acteurs du discours conservationniste

Les revendications de protection de la forêt par les acteurs du discours conservationniste est l'œuvre d'un groupe d'individus qui se veut composer majoritairement de scientifiques, de marchands de bois et de politiciens, souvent liés à l'élite libérale, éveillés aux dangers que laisse planer la disparition des forêts sur la société civile et sur l'économie provinciale. Ces acteurs uniront leur voix lors de la création d'une Association forestière le 13 novembre 1872 et qui occupera un rôle prépondérant dans la production d'un discours conservationniste, prêchant pour l'exploitation efficace et rationnelle de la ressource. Essentielle dans la promotion des valeurs conservationnistes, l'association occupera le rôle d'un groupe de pression, réclamant un plus grand interventionnisme étatique dans la protection de la ressource.

À l'intérieur des pages composant la *Gazette des Campagnes*, un personnage a joué le rôle de précurseur dans la publicisation des revendications et dans le partage des idées de durabilité. Figure de proue du mouvement conservationniste au Québec, le

politicien Henri-Gustave Joly de Lotbinière (1829-1908) sera l'un des plus ardents partisans de la conservation des forêts mues par une croyance en la rationalité et la domination de la nature, défendant une action concertée pour la pratique d'un interventionniste sur la forêt. Le discours conservationniste est donc fortement teinté de sa conception d'un modèle d'exploitation rationnelle et moderne de la ressource forestière s'inspirant des modèles forestiers étasuniens et européens. Dans une moindre mesure des personnalités publiques provenant des cercles libéraux tels que Jean-Baptiste Meilleur (1796-1878), Benjamin Sulte (1841-1923) et Jean-Charles Chapais (1811-1815) ont participé à l'édification du discours conservationniste. Outre que par les personnalités publiques que nous venons de nommer, des articles scientifiques publiés dans la *Gazette des Campagnes* provenant de forestier français, tel qu'Auguste de Peyrat participeront à la pénétration du concept de rôles écologiques offert par les forêts et des mesures de conservations appliqués en Europe.

Le discours conservationniste émergent est donc le fruit de l'activisme d'un groupe élitiste, qui dans nos archives est composé essentiellement de politiciens, de journalistes ou de naturalistes.

En somme, le discours environnementaliste est lui aussi foncièrement moderne, laissant transparaître une objectivisation de la nature et d'une rationalisation des différents phénomènes naturels, rompant avec une conception théologique et divine de la nature qui est à la base de l'ontologie des discours scientifique et agriculturiste. Ce sont d'abord des motifs économiques qui sont derrière les intentions des acteurs de la conservation des forêts québécoises. Mais au-delà de ses motifs économiques, ce qui particularise le discours des conservationniste est la pénétration d'une forme d'introduction à une vision écosystémique de la nature, qui marque les premiers pas vers une conception holiste et interconnectée de la nature selon une perspective écologiste.

CHAPITRE VI

LA CONSTRUCTION DE L'ENVIRONNEMENT ET LE DISCOURS CONSERVATIONNISTE DANS LA SECONDE MOITIÉ DU XIX^E SIÈCLE AU QUÉBEC

Ce sixième et dernier chapitre fait suite à nos résultats de catégorisation et de l'analyse des différents discours qui nous ont permis d'atteindre la construction sociale de l'environnement dans les discours agriculturistes, scientifiques et conservationnistes issus de notre corpus formé de presses périodiques. Rappelons que notre but derrière la production de ce mémoire était de faire progresser les connaissances dans le champ de l'histoire environnementale en nous focalisant sur les constructions historiques de l'environnement au XIX^e siècle au Québec.

Ce mémoire avait également comme objectif de cerner la construction sociale de l'environnement par l'étude des discours provenant d'une presse périodique, véritable organe de valorisation d'un champ intellectuel au XIX^e siècle et plateforme des luttes idéologiques entre libéraux et ultramontains. En étudiant comment la notion d'environnement est modeler par les discours dans l'espace public de la seconde moitié du XIX^e siècle, nous avons cherché à accéder à l'univers symbolique, culturellement déterminé que la société québécoise s'est forgée de son environnement au à cette époque. À ce premier objectif c'est greffer un deuxième objectif, dont les visées étaient de présenter et de décrire les particularités d'un discours environnemental naissant à la fin du XIX^e siècle au Québec et de le comparer avec les différents courants et mouvements environnementaux. À la suite des résultats des trois discours que nous avons analysés, l'objectif de ce chapitre sera de comparer les

différents discours avec les divers courants et mouvements environnementalistes du XIX^e siècle afin de définir les particularités de la montée d'une pensée environmentaliste apparaissant sous un discours conservationniste au Québec.

À la lumière de nos résultats d'analyse, les discours agriculturistes, scientifiques et conservationnistes ont produit une conception de l'environnement, parfois antinomiques, qui laissent transparaître l'influence des idéologies et des valeurs qui habitent les divers acteurs sociaux participant à la production de ses discours au cœur de l'espace public. De fait, l'accentuation des luttes idéologiques entre libéraux et ultramontains se traduit par une polarisation des discours, qui dans une lutte pour le contrôle de l'ordre symbolique, produit des constructions mentales de l'environnement diamétralement opposées.

Afin de présenter les caractéristiques propres à chaque discours et les conceptions de l'environnement qu'ils mobilisent, nous avons assemblé un tableau qui synthétise les résultats de notre d'analyse. Les sections qui suivront forment un résumé descriptif des diverses conceptions de l'environnement propres à chaque discours ainsi qu'une mise en comparaison avec les courants et mouvements environnementaux du XIX^e siècle afin de caractériser l'émergence d'une pensée environnementale au Québec dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Tableau 6.1 Synthèse des caractéristiques et des constructions de l'environnement propre aux discours analysés.

	Discours Agriculturiste	Discours Scientifique	Discours Conservationniste
	Les nombreux acteurs du discours agriculturiste proviennent en très grande majorité du milieu clérical, auquel se greffent des	Le discours scientifique émane presque qu'exclusivement d'un seul individu, le naturaliste amateur l'abbé Léon	Provenant d'une élite libérale, les acteurs du discours sont essentiellement réduits à des individus ayant généralement le titre de scientifique, de

Les acteurs du discours	personnalités publiques, journalistes, politiciens qui partagent un idéal agraire.	Provancher véritable figure de proue dans le domaine de l'histoire naturelle au XIX ^e siècle. D'autres naturalistes amateurs ajouteront leur voix, dans une moindre mesure à l'édification du discours scientifique.	marchand de bois et de politiciens
Les cadres dominants	Le cadre dominant du discours agriculturiste est celui de la mission providentielle, qui s'active par un projet de colonisation du territoire et une nécessité d'exploiter les ressources naturelles qui s'y retrouvent à des fins de survie nationale.	La théologie naturelle en tant que notion phare forme dans le discours scientifique le cadre dominant. Il repose sur l'idée d'indivisibilité entre le domaine des sciences et l'univers théologique. La théologie naturelle prêche l'étude de la nature basée sur les sciences profanes qu'il s'efforce ensuite de faire corroborer avec les textes bibliques.	La problématique environnementale de la déforestation jumelée à la conservation de la forêt constituent les deux cadres dominants qui structurent le discours conservacionniste. L'emphase est mise sur l'état de déforestation et la nécessité d'une meilleure gestion de la forêt dans une perspective de durabilité.
Les thèmes et concepts sous-jacents	Le concept de création et l'analogie du don rappelle à l'humain le rôle de gestionnaire foncier prenant la charge de son existence qui s'articule par l'exploitation d'une nature donnée par Dieu. Le thème de la forêt est perçu à la fois comme obstacle et	Provancher avance les concepts d'harmonie de la nature qui la définit comme une puissance ordonnée ayant une finalité qui peut-être altérée par les actions humaines. Provancher discrédite le darwinisme et le transformisme de	Les forêts offrent des services écologiques et elles maintiennent un équilibre environnemental régulant le climat. C'est une éthique utilitariste qui est défendu, la forêt a d'abord une valeur économique.

	source d'opportunité.	Lamarck défendant un fixisme.	
Les rapports aux discours environnementalistes	Il est antinomique avec les différents courants et mouvements environnementalistes. Le discours affirme la suprématie anthropocentrique d'ordre divin et le dualisme matière/esprit. On dénote une invitation à respecter la nature et à agir selon le rôle de l'intendant de la nature selon la théologie chrétienne.	Une notion de théologie naturelle diamétralement opposée à l'interprétation offerte par John Muir. Adhère au concept d'harmonie de la nature comme un ensemble complexe autorégulateur ou l'homme peut être un facteur perturbateur. Tout comme pour Marsh et les conservacionnistes, l'humain est extérieur à la nature.	Le discours conservacionniste partage plusieurs idéaux avec les mouvements conservacionnistes européens et états-uniens, dont la nécessité de gestion rationnelle de la ressource forestière. Il n'y a pas de valeurs intrinsèques à la nature, elle reste subordonnée aux volontés humaines. Ne repose sur aucune base religieuse comparativement aux mouvements environnementalistes américains.

6.1 Le discours agriculturiste

La prégnance de la philosophie chrétienne sur le discours agriculturiste ainsi que l'affirmation d'un projet civilisationnel se traduiront, tel que nous l'avons souligné par la répétition du concept de création. Ce dernier est interprété selon une vision dualiste du monde, consommant une séparation de la nature et du surnaturel, s'éloignant de la doctrine chrétienne originale qui accorde une intégrité au monde naturel dû à sa provenance divine. Par le fait même, on retrouve à la fois une attitude despotique, fruit d'une distanciation ontologique entre l'humain et la nature et l'attitude de l'intendance par un respect voué pour les êtres inférieurs.

En comparant le discours religieux calviniste des transcendentalistes au discours agriculturiste d'influence ultramontaine, on remarque des positions irréconciliables dans la conception de la nature. Contrairement à l'ascétisme, à l'idée de respect et d'interconnexion avec la nature prêchée par Thoreau, le discours agriculturiste avance avec l'énonciation d'un projet national une construction de la nature comme un ensemble de matière essentiel pour la progression des conditions de vies humaines. Outre la présence d'une certaine valeur esthétique qui s'affiche par une glorification du paysage campagnard et la valorisation des propriétés hygiéniques accordée à un mode de vie rurale, on ne retrouve pas dans le discours l'affirmation d'une sensibilité environnementale qui perçoit la nature en terme de communion, de respect, d'égalité vers une forme de vision païenne de la nature comme l'ont énoncé les transcendentalistes.

Dans le cadre de la philosophie chrétienne, c'est l'idée que l'humain utilise ses capacités d'agir selon un but moral découlant de son rôle terrestre qu'il s'efforce de faire progresser les conditions d'existence.

6.2 Le discours scientifique

Centrale dans le discours scientifique, la forme de théologie naturelle sur laquelle Provancher s'appuie pour défendre sa conception du monde naturel et du développement des sciences naturelles se veut opposée à l'interprétation que John Muir se fait de la théologie naturelle. Pour Muir, l'étude de la nature pour y trouver des preuves et des attributs de Dieu a pour but de stimuler un renouveau spirituel vers un éloignement graduel de l'anthropocentrisme porté par le judéo-christianisme. Chez Provancher, la l'acroissement des connaissances sur la nature permettra à l'inverse de mieux tiré profit de celle-ci, alors que la nature est le lègue de Dieu afin que les humains puissent atteindre leur plénitude.

D'autre part, la pensée scientifique manifestée dans le discours se veut fortement inspirée de la philosophie Linnéenne et des naturalistes qui l'ont précédé au XVIII^e

siècle, elle repousse une marche de la science où la raison opère une réduction de l'idée d'intangible et de référence à un auteur. Le refus d'accorder une valeur intrinsèque ou morale à la nature et de prétendre à une finalité autre que de servir les volontés humaines atteste une position anthropocentrée des auteurs du discours scientifique.

Le discours scientifique confirmera le dualisme de la modernité et promouvra l'affirmation d'un humanisme prométhéen qui grâce à la raison peut décoder les secrets de la nature afin de la transformer pour le bien de l'humanité. L'idéal technophile moderne du discours s'amalgame parfaitement à l'utopisme d'une croissance nationale et identitaire passant inexorablement par l'assujettissement de la nature et le contrôle du territoire. Ancré dans le paradigme de l'exceptionnalisme humain, le discours scientifique postule qu'il est possible de dépasser les limites biophysiques d'un territoire par les progrès scientifiques, techniques et sociaux.

L'idéal baconien d'assujettissement de la nature par les connaissances humaines et la technique qui domine le discours scientifique laisse toutefois émerger une certaine conscience environnementale qui s'exprime par la reconnaissance du caractère destructeur des actions humaines sur les milieux biophysiques. Provancher critique l'action destructrice des humains sur leur environnement altérant par le fait même l'harmonie de la nature. La position tenue par le naturaliste amateur se rapproche de la pensée conservationniste de Marsh, critiquant l'anthropisation profonde des milieux naturels. Tout comme les conservationnistes, Provancher souhaite que l'humain aménage consciemment et correctement son environnement, il invite par le fait même à occuper le rôle d'intendant sur le reste de la nature, un devoir incombant à son titre de Roi de la création et postulant pour un respect des êtres et de l'environnement.

6.3 Le discours conservationniste

Le discours conservationniste transcende l'approche mystique et organiciste de la nature propre à la religion judéo-chrétienne pour se concentrer sur une construction de l'environnement sous le prisme d'une science positiviste et rationnelle. Contrairement aux positions intellectuelles défendues par les premiers fondateurs des courants et mouvements environnementalistes états-uniens tels que; Emerson, Thoreau, Marsh et Pinchot, qui partagent les mêmes bases de valeurs puritaines, qui invitent à un respect de l'environnement, les conservationnistes québécois pour leur part, ne prennent comme fondement des dogmes religieux. Les idéaux avancés sont ceux de la rationalité et de la maîtrise de l'environnement, maintenant une relation froide, distante et utilitaire avec la nature. Elle est limitée à sa rationalité formelle, la nature n'est que matière, réduite à sa fonctionnalité instrumentale. Cette construction de l'environnement est également présente chez les conservationnistes états-uniens où les similarités se prolongent dans un activisme basé sur un idéal républicain et d'une exploitation des ressources naturelles dans une perspective communautaire.

Une autre similarité, cette fois avec le discours forestier conservationniste français, porte sur le fait que les deux discours restent limités aux arbres et à la forêt, l'idée de protection de la biodiversité forestière n'est que très peu abordée dans les presses périodiques que nous avons analysées. De fait, les préoccupations des conservationnistes français et québécois restent exclusivement focalisées sur la disparition d'un capital économique avec la déprédation des forêts.

Mais au-delà des similitudes entre le discours conservationniste et les mouvements conservationnistes internationaux, une distance réside dans la vision plus intégrative des relations entre l'humain et son environnement telle que présentée par Marsh dans sa conception des échanges entre les communautés humaines et leur environnement. Certes pour Marsh, l'humain est extérieur au monde naturel, mais insiste sur la menace que laisse planer un interventionnisme impérieux invitant à revoir les prétentions des communautés humaines sur leur environnement. L'idéal marshien

prêche d'abord un rétablissement des écosystèmes et une interprétation théologique du rôle de l'intendance réservée aux humains sur le reste du monde naturel, cette position s'éloigne de l'attitude prométhéenne valorisée par le discours conservationniste québécois qui par la science et la technique souhaite modeler l'environnement afin de faire progresser ses conditions d'existence. La conquête du territoire par une maîtrise de l'environnement grâce à l'accroissement des connaissances scientifiques et techniques laisse transparaître un certain utopisme sur les capacités des humains à prétendre « améliorer » leur environnement, qui s'exprime entre autres par des projets de reboisement à grande échelle. Le discours conservationniste québécois postulant pour une plus grande intervention sur le couvert forestier, n'accorde pas de valeurs intrinsèques aux milieux naturels « vierges » comme le font les préservationnistes, ce sont d'abord des motifs économiques qui motivent la création des premières réserves forestières.

D'autres divergences avec les mouvements conservationnistes français et étasuniens résident dans la perception que la disparition du couvert forestier pourrait ultimement mener jusqu'à une chute civilisationnelle. Cette vision catastrophiste n'est pas clairement énoncée dans le discours conservationniste québécois. Alors que cette perspective catastrophiste est présente dans la pensée conservationniste de Marsh et dans le transcendantalisme de Thoreau où germe la perception de décadence chez les sociétés modernes.

Insistons sur la reconnaissance de l'influence des milieux environnementaux sur les communautés humaines comme preuve d'une ouverture vers une réflexion sur l'interdépendance entre milieux humains et environnement ainsi que sur les balbutiements du concept d'écosystème au Québec. De plus, l'émergence du discours conservationniste est la marque historique d'un début de réflexion sur la soutenabilité de nos sociétés et d'une critique des modes d'exploitation destructeurs. Elle est le signe précurseur d'une marche entreprise vers la cristallisation d'une future pensée écologique au Québec au XX^e siècle.

CONCLUSION

En étudiant la construction de l'environnement dans l'espace public de la seconde moitié du XIX^e siècle, nous avons cherché à jeter un nouvel éclairage sur les perceptions que se sont fait les canadiens-français de leur environnement naturel. Par notre démarche d'analyse du discours d'une presse périodique, il nous a été ainsi possible d'atteindre les différentes conceptions de l'environnement partagées par différents acteurs participant à la diffusion de discours composant l'espace public. Nous postulons que ces constructions sociales de l'environnement sont indubitablement façonnées par la culture, par le mode d'appréhension au monde; par les sentiments, les sens ou la pensée qui sont partagés au sein des communautés humaines.

Conséquemment, les bouleversements sociopolitiques qui ont traversé le XIX^e siècle au Québec mèneront à l'édification de l'Église catholique en tant qu'institution globale ayant une forte emprise sur l'institution d'un système de croyances qui va modifier de manière profonde la conception de l'environnement. De plus, l'Église catholique sera l'un des acteurs principaux dans une volonté d'affirmation nationale qui s'articulera par la mise en marche d'un projet utopique de colonisation du territoire. La construction d'une identité nationale va façonner une perception de la nature d'abord vue comme un lieu d'opportunité, la nature est d'abord caractérisée selon son potentiel économique et comme milieu d'existence. Elle se limite en somme, à un ensemble de matière à la disposition de l'humain dans sa quête vers la progression de ses conditions de vie.

De plus, la prégnance de l'idéologie ultramontaine sur le projet de colonisation aura pour effet d'insister sur l'atteinte d'un salut national qui laisse très peu de place à une contemplation sensible du monde naturelle, mais insiste plutôt sur son appropriation

et de sa mise en valeur. C'est une attitude fortement anthropocentriste, confirmant la place de l'humain en tant que Roi de la création et d'une interprétation dualisme du monde qu'avance la religion judéo-chrétienne soutenu par les acteurs clérico-conservateurs dans les discours agriculturistes et scientifiques. La supériorité du spirituel sur le temporel prêchée par les ultramontains se traduira par une certaine perméabilité vis-à-vis une nouvelle science écologique qui s'implante graduellement dans le paysage scientifique occidentale qui remet en question la supériorité humaine d'origine divine sur la nature, conférée par l'*Imago Dei*.

Pour sa part, le développement d'une conscience environnementale et d'une volonté de protection de la nature se prononcera de manière singulière au Québec dû aux différents facteurs économiques et sociopolitiques qui ont été mentionnés au cours de cette recherche. Le discours conservationniste qui a émergé dans l'espace public à la fin du XIX^e siècle insistera en premier lieu, sur la destruction de la ressource forestière comme disparition d'une richesse nationale. Tel que présenté, le discours conservationniste partage une proximité idéologique avec les mouvements conservations européens et américains, prêchant une éthique utilitariste qui souligne l'utilité sociale ainsi qu'« écologique » des forêts. Les acteurs du discours conservationniste vont valoriser un technicisme et une gestion rationnelle de la forêt par le développement d'une foresterie scientifique.

Malgré l'affirmation d'une vision fortement anthropocentriste d'origine judéo-chrétienne ainsi qu'un humanisme moderne qui laisse croire que par le progrès des sciences et de la technique il sera possible d'atteindre une émancipation collective, il est possible de détecter l'éveil d'une sensibilité environnementale parmi les discours que nous avons analysés. La valorisation d'une interprétation théologique de l'intendance, la critique de l'anthropisation rapide des milieux biophysiques et l'invitation à préserver des espaces forestiers où la faune témoignent d'une progression réelle d'une pensée écologique émergente. Successivement, la promotion de l'enseignement des sciences et de la croissance des milieux

scientifiques au début du XX^e siècle facilitera la fixation des idées de limite écologique et d'une cohésion entre l'humain et la nature favorisant ainsi la montée d'un préservationnisme.

Cette progression d'une sensibilité environnementale s'affichera, comme l'a souligné René Audet, dans la pensée du Frère Marie-Victorin, qui reprenant le lègue scientifique de l'abbé Provancher réaffirmera les volontés d'une croissance nationale par l'exploitation des ressources, mais par un nouveau regard sur la nature, proposant l'atteinte d'un certain spiritualisme par l'observation de la nature, qui rapprochera sa pensée des transcendentalistes étatsuniens (Audet, 2015). Faisant croître par sa science, les connaissances sur l'environnement, le Frère Marie-Victorin participera à l'enracinement d'une sensibilité écologique de manière pérenne, qui se complexifiera tout au long du XX^e siècle. En tant qu'acteur principal de l'édification d'un environnementaliste, sa pensée qui partageait plusieurs similarités avec l'abbé Provancher servira d'impulsion à l'émergence de différents acteurs et groupes environnementaux qui enrichira par le fait même la riche histoire des rapports entre les Québécois et leur environnement.

BIBLIOGRAPHIE

- Acot, P. (1983). Darwin et l'écologie. *Revue d'histoire des sciences*, 36 (1), 33-48.
- Adam, A. (1954). Le sentiment de la nature au XVIIe siècle en France dans la littérature et dans les arts, 6 (1), 1-15.
- Adkins, K. (1998). *Paradis Renamed : Context and the metaphoric reconstruction of American wilderness 1872-1915*. Mémoire: University of Kansas.
- Altemeyer, G. (1976). Three ideas of nature in Canada, 1893-1914, *Journal of Canadian Studies*, 11, (3), 21-36.
- Angermuller, J. (2014). *Postructuralist Discourse Analysis, Subjectivity in Enunciative Pragmatics*, New York : Palgrave Macmilan.
- Angermuller, J., Maingueneau, D. & Wodak, R. (2014). *The Discourse Studies reader, Main currents in theory and analysis*, Amsterdam : John Benjamin.
- Aubert, J-M. (1965). *Philosophie de la nature, Propédeutique à la vision chrétienne du monde*, Paris : Beauchesne et ses fils.
- Audet, René, (2015). Frère Marie-Victorin, environnementaliste, *Bulletin d'histoire politique*, 23, (2), 32-47.
- Bardin, L. (2009). *L'analyse de contenu*, Paris : Presses Universitaires de France.
- Barr, J. (1995). *The origins and emergence of quebec's environmental movement: 1970 – 1985*, Mémoire : Université McGill.
- Bégout, B. (2002). Le transcendant et le transcendantal : une lecture croisée de Coleridge et d'Emerson , *Revue française d'études américaines* 1 (91), 61-79.
- Benford, R., Snow, D. et Plouchard, Nathalie. (2012). Processus de cadrage et mouvements sociaux : Présentation et bilan, *Politix*, 3, (99), 217-299.
- Besse, J-M. (2000). *Voir la terre : six essais sur le paysage et la géographie*, Arles : Actes Sud.

- Blanc, N., Chartier, D. et Pughe, T. (2008). Littérature & écologie : vers une éco-poétique, *Écologie & Politique*, 36, 15-28.
- Blesson, M. (2014) Aux origines du transcendantalisme américain : un autre regard sur l'écologie d'aujourd'hui, *L'Homme et la société*, 2 (192), 207-214.
- Bouchard, G. (2004). *La pensée impuissante : Échecs et mythes nationaux canadiens-français (1850-1960)*, Montréal : Boréal.
- Bouchard, G. (1995). La nation au singulier et au pluriel. L'avenir de la culture nationale comme «paradigme» de la société québécoise, *Cahier de recherche sociologique*, 25, 79-99.
- Bouchard, G. et Lamonde, Y. (1995). *Québécois et Américains : La culture québécoise aux XIXe et XXe siècles*, Boucherville : Fides.
- Bouchard, G. et Andrès, B. (2007). *Mythes et sociétés des Amériques*, Montréal : Québec Amérique.
- Bourdelay, V. et Sénécal, G. (1993) Pensée aménagiste et discours de la colonisation au Québec, *Le Géographe canadien* 37(1), 28-40.
- Bourg, D., Conan, M., Breton, S. et Gentelle, P., (1993). *Les sentiments de la nature*, Paris : La Découverte.
- Bourg, D. (2001). Crise écologique et idée de la nature, *Philosophique*, 4, 5-11.
- Bourgeois, M-J. (2016). Pour une sociologie du concept de *wilderness* : étude de la globalisation d'une représentation étasunienne de la nature. Mémoire : Université du Québec à Montréal.
- Brunet, M. (1958). *La présence anglaise et les canadiens*, Montréal : Beauchemin
- Buell, L. (2011). Ecocriticism: Some Emerging Trends, *Qui parle*, 19 (2), 87-115.
- Busino, G. (2007). Matériaux pour l'histoire de la sociologie de la connaissance, *Revue européenne des sciences sociales*, 139 (45), 57-190.
- Castonguay, S. (2006). Introduction : les rapports sociaux à la nature : l'histoire environnementale de l'Amérique française, *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 60, (1-2), 5-9.
- Castonguay, S. (2016). *Le gouvernement des ressources naturelles, sciences et territorialités de l'État québécois, 1867-1939*, Presses de l'Université Laval.
- Collomb, J-D. (2008). Christianity to Ecology: John Muir's Walk through America, *Journal of global Cultural Studies*, 4, 100-113.

- Collomb, J-D. (2013). *John Muir, écologie et parcs nationaux*. Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux.
- Collombat, I. et Demers G. (2006). Évolution du discours imagé dans deux revues québécoises, *metaphorik.de*, 11 : 6-27.
- Coman, R., Crespy, A., van Haute, E., Louault, F., Pilet, J-B et Morin, J-F. (2016), *Méthode de la science politique, De la question de départ à l'analyse des données*, Louvain-la-neuve, De Boeck supérieur.
- Champion, F. (1995). Religions, approches de la nature et écologie, *Archives de sciences sociales des religions*, 90, 39-56.
- Chaput, S. (1991). Les transcendantalistes : indépendance et infini, *Horizons philosophiques*, 2, (1), 107-114
- Charvolin, F. (2001). 1970 : L'année clef pour la définition de l'environnement en France, *La revue pour l'histoire du CNRS*, 4, 1-10.
- Courville, S. (2000). *Rêves d'empire, le Québec et le rêve colonial*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- Courville, S. (2000). *Le Québec, genèses et mutation du territoire, synthèse de géographie historique*, Québec : Presses de l'université Laval.
- Courville, S. (2002). *Immigration, Colonisation et Propagande, Du rêve américain au rêve colonial*, Québec : MultiMondes
- Cronon, W. (1996). *Uncommon ground: Rethinking the human place in nature*, New-York : Norton.
- Dajoz, Roger (2000), *Précis d'écologie*, Paris : Dumond.
- Dany, L., Delouvé. S. et Rateau, P. (2016). *Les représentations sociales, Théories, méthodes et applications*, Bruxelles : de Boeck.
- Deléage, J-P. (1991). *Histoire de l'écologie une science de l'homme et de la nature*, Paris : La Découverte.
- Delort, R. et Walter, F. (2001). *Histoire de l'environnement européen*, Paris : Presses Universitaires de France.
- Demeritt, D. (2002). What is the 'social construction of nature'? A typology and sympathetic, *Progress in human geography*, 26 (6), 766-789.
- critique
- Desbiens, M-F. (2005). *La plume pour épée Le premier romantisme canadien (1830-1860)*, Thèse : Université Laval.

- Desmeules, M. (2011). *Pratiques et réseaux des naturalistes au Québec, 1850-1920*. Thèse : Université Laval.
- Desmeules, M. (2003). *La contribution entomologique et taxinomique de l'abbé Léon Provancher*, Mémoire : Université du Québec à Chicoutimi.
- Dorman, R.L. (1998). *A word for nature, Four pioneering environmental advocates, 1845-1913*. The University of North-Carolina Press.
- Duchesne, R. et Carle. P. (1990). L'ordre des choses : cabinets et musées d'histoire naturelle au Québec (1824-1900) *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 44 (1), 3-30.
- Dumont, F. (1993). *Genèse de la société québécoise*, Montréal : Boréal.
- Dumont, F., Montminy, J-P. et Hamelin, J. (1971). *Idéologies au Canada français 1850-1900*, Québec : Presses de l'Université Laval.
- Dussault, G. (1983). *Le curé Labelle*, Montréal : Bleury.
- Entman, R. (1993). Framing: Toward Clarification of a Fractured Paradigm, *Journal of Communication*, 43 (4), 51-58.
- Fairclough, N. (1992). *Discourse and social change*, Cambridge : Polity press.
- Fairclough, N. (2003). *Analysing discourse*, Textual analysis for social research, New-York : Routledge.
- Fecteau, J-M. (2002). La dynamique sociale du catholicisme québécois au XIXe siècle : éléments pour une réflexion sur les frontières et les conditions historiques de possibilité du « social », *Histoire sociale*, 35 (70), 496-515.
- Figueiredo, Y. (2006). Aux sources du débat écologique contemporain: l'expérience américaine, *Revue française d'études américaines*, 109, 69-82.
- Fréchette, A. (2013). *An analytical inquiry into the evolution of forest governance institutions in Québec*. Thèse : Université du Québec à Montréal.
- Foucault, M. (1996). *L'archéologie du savoir*, Gallimard.
- Gadoury, M. (1998). Sir Henri Gustave Joly de Lotbinière: Visionnaire et promoteur de la conservation des forêts, au Québec, à la fin du XIXe siècle. Mémoire : Université Laval.
- Gagon, G. (2005). *Le wilderness et le paysage comme fondement des principes environnementaux du monde occidental contemporain : L'exemple des aires protégées américaines et françaises*. Mémoire : Université Laval.

- Galipeau, P. (1969). La Gazette des Campagnes, *Recherche sociographiques*, 102 (3), 293-322.
- Gallicott, B. J. (2009). *Genèse, la Bible et l'écologie*, Marseille : Wildproject.
- Gallichan, G. (1994). *Honoré Mercier, La politique et la culture*, Québec : Septentrion.
- Gambi-Mas, D., Spadoni-Lemes, L. et Mariot, J. (2012). Idéologie et représentations sociales : étude expérimentale du rôle des thémata, *Bulletin de psychologie*, 4 (520), 321-335.
- Garvey, G. (2009). The Civic Intent of George Perkins Marsh's Anthrocentric Environmentalism, *The New England Quarterly*, 82 (1), 80-111.
- Gayon, J. (1992). *Darwin et l'après-Darwin*, Paris : Éditions Kimé.
- Genest, J-G. (1971). La Lanterne 1868-1869, chapitre du livre *Idéologies du Québec, 1850-1900*, Québec : Presses Université Laval.
- Gillis, P., Hodgins, B & Benidickson, J. (1982). The Ontario and Quebec Experiments in Forest Reserves 1883-1930, *Journal of Forest History*, 26 (1), 20-33.
- Gingras, Y., Chartrand, L. et Duchesne, R. (2008). *Histoires des sciences au Québec de la Nouvelle-France à nos jours*, Montréal : Boréal.
- Girard, M. (1988). *La forêt dénaturée : Les discours sur la conservation des forêts québécoises au tournant du XXe siècle*. Mémoire : Université d'Ottawa.
- Girard, M. (1994). *L'écologisme retrouvé*, Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.
- Girard, M. (1990). Conservation and the Gospel of Efficiency : un modèle de gestion de l'environnement venu d'Europe?, *Histoire sociale*, Hamelin, J. (1977). *Histoire du Québec*, St-Hyacinthe : Édisem.
- Gisel, P. (1994). Théologie de la création : une nouvelle pertinence, *Création et créativité*, *Théologiques* (21) 25-43.
- Glon, É. (2006). *Forêts et société au Canada, Ressources durables ou horreur boréale ?*, France, Paris : Septentrion .
- Glotfelthy, C. & Fromm, H. (édi). (1996), *The Ecocriticism reader, landmarks in literary ecology*, Athens: University of Georgia Press.
- Guilhaumou, J. (1993). À propos de l'analyse de discours : Les historiens et le « tournant linguistique », *Langage et société*, 65, 5-38.

- Guilhaumou, J. (2007). L'analyse de discours du côté de l'histoire. Une démarche interprétative, *Langage et société*, 3 (121-122), 177-187.
- Guilhaumou, J. Maldidier, D. et Robin, R. (1994). *Discours et archive*, Mardaga : Liège.
- Hadot, P. (2004). *Le voile d'Isis, Essai sur l'histoire de l'idée de Nature*, Paris : Gallimard.
- Hall, S. (2012). Signification, représentation, idéologie : Althusser et les débats poststructuralistes, *Raisons politiques*, 4,(48), 131-162.
- Hall, S. (1997). *Representation : Cultural Representations and Signifying Practices*, London : SAGE.
- Hamelin, J., et Roby, Y. (1971). *Histoire économique du Québec, 1851-1896*, Montréal : Fides.
- Hardy, R. (1971). Libéralisme catholique et ultramontanisme au Québec : éléments de définitions, *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 25 (2), 247-251.
- Harris, C. (2006). Le Canada et la nature : quelques réflexions à l'échelle d'un pays, *Annales de géographie*, 3 (649), 259-269.
- Hébert, Y. (2006). *Une histoire de l'écologie au Québec : Les regards sur la nature des origines à nos jours*, Québec : GID.
- Hess, G. (2013). *Éthique de la nature*, Paris : Presses Universitaires de France.
- Hamman, P., Hajek, I., et Choné, A. (2016). *Guide des Humanités environnementales*, Paris : Septentrion.
- Howarth, D. (2000). *Concepts in the Social Sciences, Discourse*, Philadelphie : Open University Press.
- Hugues, J, D. (2001). *An environment history of the world, Humankind's changing role in the in community of life*, New-York: Routledge.
- Ingold, A. (2011). Écrire la nature de l'histoire sociale à la question environnementale ?, *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 66 (1), 11-29.
- Ingram, D. (2013). *Wildlife, conservation and conflict in Quebec, 1840-1914*, Vancouver : UBC.
- Israel, J, I. (2001). *Radical enlightenment, Philosophy and the making of modernity, 1650-1750*, New-York : Oxford University Press.
- Jodelet, D. (1994). *Les représentations sociales*, Paris : PUF.

- Jorgensen, M., & Phillips, L. (2002). *Discourse analysis as theory and method*, London : Sage.
- Joliet, F., et Jacobs, P. (2008). « Le Wilderness, une manière de voir et d'être à la nature sauvage : le prisme paysager de Tremblant, Québec », *Cahiers de géographie du Québec*, 53 (148), 27-46.
- Kalaora, B. et Vlassopoulos, C. (2013). *Pour une sociologie de l'environnement, environnement, société et politique*, Seyssel : Champ Vallon.
- Keller, R. (2013). *Doing discourse research, A introduction for social scientists*, London : SAGE.
- Koenig, T. (2006). Compounding mixed-methods problems in frame analysis through comparative research, *Qualitative research*, 6 (1), 61-76.
- Lamonde, Y. (1995). *Combats libéraux au tournant du XX^e siècle*, Montréal : Fides.
- Lamontagne, L. (1957). *Arthur Buies, Homme de lettre*, Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Laniel, J-F. (2015). L'Église nation canadienne-française au siècle des nationalités : regard croisé sur l's et le nationalisme, *Études d'histoire religieuse*, 81 (1-2), 15-37.
- Larrère, C (2010). Les éthiques environnementales, *Nature, sciences et sociétés*, 4 (18), 405-413.
- Larrère, C., et Larrère, R. (2015). *Penser et agir avec la nature, une enquête philosophique*, Paris : Éditions la découverte.
- Lavoie-Coutu, I. (2014). *Posture littéraire et modernité dans les chroniques sur les régions d'Arthur Buies*, Mémoire : Université de Montréal.
- Le Scanff, Y. (2007). *Le paysage romantique et l'expérience du sublime*, Seyssel : Champ vallon.
- Lejano, R., Ingram, M., & Ingram, H. (2013). *The Power of Narrative in Environmental Networks*, Cambridge : The MIT press.
- Lemire, M., et Saint-Jacques, D. (1999). *La vie littérature au Québec, Volume IV 1870-1894*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval.
- Little, J. I. (2013). *Patrician Liberal : The public and private life of Sir Henri-Gustave Joly de Lotbinière 1829-1908*, Toronto : University of Toronto Press.
- Luckerhoff, J., Guillemette, F. (2013). *Méthodologie de la théorisation enracinée*, Québec : Presses de l'Université du Québec.

- Maingueneau, D. (1997). *l'Analyse du Discours*, Paris : Hachette supérieur.
- Maldamé, J-M. (2006). *Création et Providence : Bible, science et philosophie*, Paris : Éditions du Cerf.
- Matagne, P. (2012). Écologie, économie et incitations au changement, *Innovations*, 1 (37), 55-72.
- Mathis, C-F. (2010). *In Nature We Trust, Les paysages anglais à l'ère industrielle*, Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne.
- Mathis, C-F. (2012). Mobiliser pour l'environnement en Europe et aux États-Unis, Un état des lieux à l'aube du 20^e siècle, *Vingtième Siècle, Revue d'histoire*, 113, 15-27.
- Marsh, G. P. (1864) 1965, *Man and nature*, Cambridge : Press of Harvard University.
- McGrath, A. (2010), *Darwinism and the divine, Evolutionary thought and natural theology*, Cambridge : Wiley-Blackwell.
- McNeil, J, R. (2003). Observation on the Nature and Culture of Environmental History, *History and Theory*, 42 (4), 5-43.
- Meloni, J. (2005). *John muir: ralph waldo emerson's ideal transcendental nature writer*, Mémoire : San jose state University.
- Merleau-Ponty, M. (1945). *La phénoménologie de la perception*, Paris: La librairie Gallimard.
- Monière, D. (1977). *Le développement des ideologies au Québec: Des origines à nos jours*, Montréal : Québec|Amérique.
- Morrissonneau, C. (1978), *La terre promise: Le mythe du Nord québécois*, Montréal : Hurtubise.
- Morissonneau, C., et Sirois, D. (1985). La quête du sens et du vécu : la phénoménologie en géographie, *Cahiers de géographie du Québec*, 29, (77), 317-324.
- Nash, F. R. (2001). *Wilderness and the american mind*, New Haven : Yale University Press.
- Navarro, O. (2016). Les représentations sociales dans le champs de l'environnement, Dans G. Lo Maco, S. Delouée, P. Rateau, (Dir). *Les représentations sociales, Théories, méthodes et applications*, Paris : De Boeck.
- Oelschlaeger, M. (1991). *The idea of wilderness*, New Haven : Yale University Press

- Ouellet, F. (1996). Idéologies et sociétés au XVIII^e siècle, *Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle*, 15, 161-183.
- Pàdua, A.J, McNeil, J.R., & Rangarajan, M. (2010). *Environmental History: As if Nature Existed*, Oxford University Press.
- Paillé, P., et Mucchielli, A. (2012). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Paris : Armand Colin.
- Pêcheux, M. (1984). Sur les contextes épistémologiques de l'analyse de discours, *Mots*, 9, 7-17.
- Petit, J-G. (2002). Darwinisme et catholicisme au Québec au début du 20^e siècle : autour du Dr Albert Laurendeau. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 61(2), 201-223.
- Phillips, N., & Hardy, C. (2002). *Discourse analysis. Investigating Processes of Social Construction*, Sage Publications : London.
- Py, Bernard. (2004). Pour une approche linguistique des représentations sociales, *Langages*, 154 (2), p. 6-19.
- Quenet, G. (2014). Qu'est-ce que l'histoire environnementale ?, Cézeyrieu : Champ Vallon.
- Quick, T. (1999). *American transcendentalism in the history of and deep ecology ideas*, Thèse : Université de Victoria.
- Posthumus, S. (2014). « Écocritique et «ecocriticism». Repenser le personnage écologique », *La pensée écologique et l'espace littéraire, Figura*, 36, 15-33.
- Racault, J-M. (2013). L'homme et la nature chez Bernardin de Saint-Pierre, *La Découverte, Dix-Huitième siècle*, 1 (45), 305-328.
- Raffestin, C. (1977). « Paysage et territorialité », *Cahiers de géographie du Québec*, 21 (53-54), 123-134.
- Rey, A. (2000). *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris : Le Robert.
- Rodulf, F. (1998). *L'environnement une construction sociale, pratiques et discours sur l'environnementen Allemagne et en France*, Strasbourg : Presses Universitaire de Strasbourg.
- Roussiau, N. et Bonardi, C. (2001). *Les représentations sociales, États des lieux et perspectives*, Sprimont : Margada.
- Ruehl, M. R. (2012). Thoreau's a week, religion as preservative care: opposing the christian doctrine of discovery, manifest destiny, and a religion of subjugation, *Dissertation-ALL 69*.

- Ritter, J. (1997). *Paysage, Fonction de l'esthétisme dans la société moderne*, Paris : Les Éditions de l'Imprimeur.
- Rizkallsh, É. et Colette, K. (2015). Représentations sociales du discours : réflexions sur quelques complémentarités conceptuelles et analytiques, *TrajEthos*, 4 (1), 25-47.
- Sauvé, L., Garnier, C. (1998). *Une phénoménographie de l'environnement : réflexions théoriques et méthodologiques sur l'analyse des représentations*. Montréal : Logique.
- Schöttler, P. (1989). Historians and Discourse Analysis, *History Workshop*, 27, 37-65.
- Stankey, H. G. (1989), Beyond the Campfire's light: Historical roots of the Wilderness concept, *Natural Resources Journal* 29.1, 9-24.
- Sylvain, P. (1973). Quelques aspects de l'antagonisme libérale-Ultramontain au Canada Français, *Les idéologies Québécoise au 19^e siècle*, Montréal : Boréal expresse, 127-149.
- Seguin, N. (1977). *La conquête du sol au 19e siècle*, Québec : Boréal express.
- Thomas, K. (1985). *Dans le jardin de la nature*, Cambridge : Gallimard.
- Tourraine, A. (1992). *Critique de la modernité*, Paris : Les éditions Fayard.
- van Dijk, T. A. (1990). *Handbook of Langage and Social Psychology*, New-York : John Wiley & Sons.
- van Dijk, T. A. (1998). *Ideology, a multidisciplinary approach*, London : SAGE.
- van Dijk, T. A. (2007). *Discourse studies, Sage benchmarks in discourses studies*, New Delhi : Sage.
- van Dijk, T. A. (2008). *Discourse and Context, A sociocognitive approach*, Cambridge : Cambridge University Press.
- van Dijk, T. A. (2014). *Discourse and Knowledge, A Sociocognitive Approach*, Cambridge : Cambridge Universtiy Press.
- van Dijk, T. A. (2007). *Discourse Studies*, London : SAGE publications.
- van Gorp, Baldwin, (2007). The Constructionist Approach to Framing: Bringing Culture Back In, *Journal of Communication*, 57, 60-78.
- Verrette, R. (1998). *Les idéologies de développement régional. Le cas de la Mauricie 1850-1950*. Thèse : Université du Québec à Trois-Rivière.

- Vignola, G. (2017). Écocritique, écosémiotique et représentation du monde en littérature, *Cygne noir*, 5, 1-26.
- Villeneuve, L. (1999). *Paysage, mythe et territorialité : Charlevoix au XIX^e siècle, pour une nouvelle approche du paysage*, Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Yvard-Djahansouz, G. (2009). *Histoire du mouvement écologique américain*, Paris : Ellipses.
- Wodak, R., & Meyer, M. (2001). *Method of Critical Discourse Analysis*, London : SAGE publications.
- Worster, D. (1977). *Nature's Economy, The roots of ecology*, San Francisco: Sierra Club Book
- Worster, D. (1985). *Les pionniers de l'écologie*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Worster, D. (1993). *The wealth of nature, Environmental history and the Ecological imagination*, New-York, Oxford University Press.